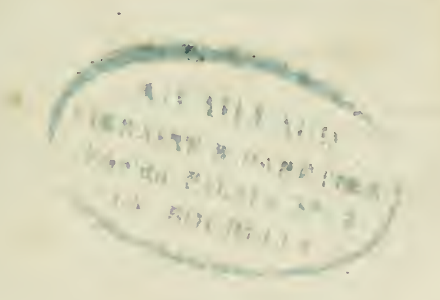
LA POULE

AUX ŒUFS D'OR.



ROMANS DU MÊME AUTEUR:

Une Grossesse	1	vol. in-8
Corps sans Ame	2	—
Une Fleur à vendre	2	—
Le Tentateur	1	—
Le Flagrant Délit	2	—
Les Parasites	2	—
Les premières Rides	2	—
Le Bâtard	2	—
Le Neveu d'un Lord	2	—
La Rente viagère	2	—
Le Banquier de Bristol	2	—
Quatre ans sous Terre		—
Lucie	2	—
L'honneur d'une Femme	2	—
Le Château des Atrides	2	—
L'Alcôve	2	—

POÉSIE.

Pervenches	1	vol. in-12
Macbeth (*Traduction littérale en vers*)	1	vol. in-18

ROMANS SOUS PRESSE.

La Tireuse de Cartes	2	vol. in-8
Le Masque de Velours	2	—
La Vipère	2	—
Le Mari de la Cantatrice	2	—

Sceaux. — Impr. de E. Dépée.

LA POULE

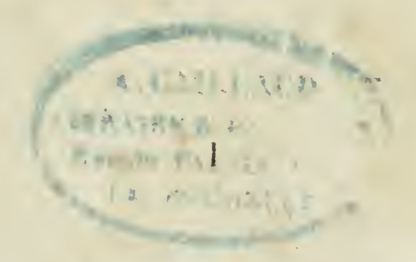
AUX

OEUFS D'OR

PAR

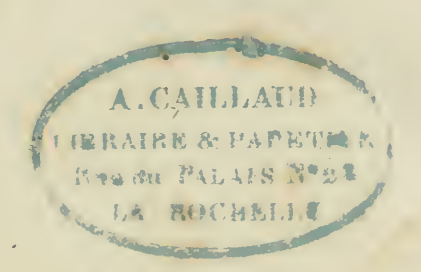
JULES LACROIX.

Gallus escam quærens margaritam reperit.
PHÈDRE.



PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Acquéreur du Cabinet de Lecture, collection des meilleurs romans modernes,
1500 volumes in-12. Prix : 1000 francs.
Rue Saint-Jacques, 38.

1844



A Meyer beer.

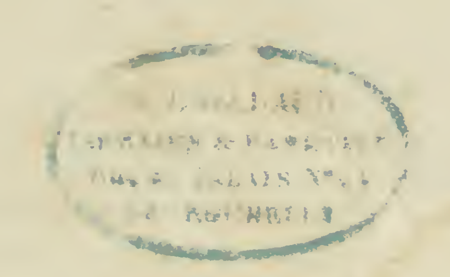
J'aime ta mélodie et ta verve saxonne !
— Ton souffle impétueux et fort comme le vent
Qui fait bruire au soir les cloches d'un couvent,
Ton souffle tombe et court dans l'orchestre qui sonne:

La contre-basse ronfle et sa corde frissonne,
Et la trompette vibre, et l'orgue se mouvant
S'anime pour chanter comme un être vivant ;
Et ton âme bondit dans toute ma personne !

Sous la voûte profonde et noire qui répond,
Comme l'eau s'engouffrant sous les arches d'un pont
La ronde du sabbat tourbillonne grondante !

C'est le cri de Satan dans sa gorge de fer,
C'est le rugissement des musiques d'enfer,
Et la voix du Seigneur : — C'est Michel-Ange et Dante !





I.

LA CHAMBRE DU POÈTE.

On était dans les premiers jours de janvier. Il faisait un froid très piquant; et, depuis quelques heures, une neige épaisse blanchissait le toit des maisons. L'obscurité commençait à se répandre dans les rues; et déjà les

passants, moins nombreux, doublaient le pas en baissant la tête et s'enveloppant dans leurs manteaux pour échapper à la bise glaciale et aux flocons de neige fouettés par le vent.

Un jeune homme, d'une mise fort simple, mais élégante, venait de sortir d'un couloir obscur fermé par une porte à claire-voie. C'était vers le milieu de la rue Mazarine. Personne alors, que ce jeune homme, ne passait dans la rue; aucun bruit de voiture; le silence était profond. Le jeune homme fit quelques pas vers le guichet de l'Institut; mais, tout-à-coup, s'arrêtant dans sa marche, il parut hésiter un instant. Il regardait tour à tour le ciel chargé de brume et le pavé tout recouvert d'un vaste tapis de neige, sur lequel s'amortissait le bruit des pas.

— Voyons, murmura-t-il, il faut prendre une décision pourtant... Que ferai-je?

Et, semblant réfléchir profondément, il al-

lait et venait, sans presque changer de place.

— Si j'étais raisonnable, reprit-il, je rentrerais chez moi : le travail presse, et ma pauvre tête n'a pas besoin de distractions!.. Ah! mon Dieu, que je suis donc faible! quel malheur de n'avoir pas plus de volonté!

Et il continuait à piétiner sur place, tout en murmurant quelques paroles indistinctes.

Enfin, il parut prendre une résolution subite, et rebroussa chemin à la hâte. Il rentra dans l'allée sombre, et monta précipitamment un escalier noir et vermoulu, qu'une personne, habituée à cette rude échelle, pouvait seule grimper sans péril. Il tira de la poche de son paletot une grosse clé, qu'il mit dans le trou d'une serrure, à tâtons. La chambre dans laquelle il pénétra était plongée dans une obscurité profonde. Le jeune homme, après avoir cherché longtemps au hasard sur les meubles et sur le marbre du poêle, prit une petite fiole

de phosphore et alluma sa chandelle.

C'était une assez pauvre habitation que celle de ce jeune homme : deux petites chambres en mansarde, à peine meublées, et carrelées toutes deux : chose triste et froide à l'œil même en hiver. Les murs étaient garnis d'un papier commun à grosses fleurs rouges ; quelques chaises de paille, dont la plupart étaient boîteuses, dissimulaient à grandpeine la nudité des murailles, à l'angle desquelles on pouvait distinguer quelques toiles d'araignée poudreuses qui se balançaient au moindre vent. Pas de rideaux au lit ; pas de rideaux aux fenêtres, rien qu'un large morceau d'etoffe brune qui laissait voir une partie des vitres. Ce qu'il y avait de plus remarquable et de plus luxueux dans ce modeste appartement, c'était une grande bibliothèque d'acajou, toute garnie de livres, dont quelques-uns même offraient de riches reliures Une grande table

ronde, en bois blanc noirci, occupait le centre de la moins petite de ces deux pièces. Cette table était chargée de plumes et de paperasses; de livres tout ouverts et maintenus dans cette position par une foule d'objets bizarres et passablement hétéroclites : c'étaient des fragments de bûches, des pieds et des mains de plâtre, une soucoupe, enfin tout ce que le propriétaire avait rencontré tout d'abord sous sa main.

Quand son flambeau fut allumé, le jeune homme s'assit vivement devant sa table; et, plongeant sa tête dans ses deux mains, les yeux invariablement fixés sur un vieux livre aux coins déchiquetés et vermoulus, il prit l'attitude d'un homme qui médite et qui pense avant de travailler.

II.

LA MORT DE SOCRATE.

Mais, avant de poursuivre, quelques mots sont indispensables pour faire connaître ce jeune homme. Né d'une famille honnête, mais pauvre, il se nommait Gustave Valory. Ses parents habitaient une petite ferme située dans

le département du Puy-de-Dôme, à quelque distance de Clermont-Ferrand. Gustave, quoique fort instruit, avait fait ses études en province; de bonne heure il avait montré un goût invincible pour la poésie et la littérature; chacune de ses années scolaires avait été pour lui un triomphe : les prix remportés dans ses classes formaient la majeure partie de sa bibliothèque. D'abord, les parents de Gustave, braves gens sans orgueil et sans ambition, destinaient à leur fils un avenir paisible et obscur. Comme ils avaient toujours été heureux dans leur médiocrité, ils ne souhaitaient pas une autre existence que la leur pour Gustave. Mais ils ne pouvaient savoir, les bons et honnêtes fermiers, tout ce qui bouillonnait d'immenses désirs et d'émulation dans le cœur du jeune lauréat, chaque fois qu'il s'élançait, victorieux, de banquette en banquette, jusqu'à la pompeuse estrade où le proviseur du collége

lui mettait de ses propres mains une couronne de laurier sur la tête! Enfin, Gustave, toujours récompensé, toujours vainqueur, avait terminé ses études classiques; et, sorti du collége, il était venu vivre auprès de son père et de sa mère dans leur petite ferme. Quelques mois se passèrent. M. Valory n'avait point encore parlé à son fils de prendre un état. Gustave, laborieux et toujours livré à l'étude, ne quittait pas sa chambre; et, du matin au soir, quelquefois du soir au matin, il travaillait courbé sur ses vieux livres, sur ses auteurs chéris. Bien souvent, la mère de ce jeune homme, bonne femme simple et naïve, dont la seule passion était l'amour qu'elle portait à son fils; bien souvent, dis-je, cette excellente mère avait supplié Gustave de travailler avec moins d'acharnement; il se tuait, disait-elle; il dépérissait à vue d'œil... et le soir, quand tous les membres de la famille s'étaient retirés,

chacun dans leur chambre, Madame Valory montait l'escalier avec précaution ; et, se dirigeant sur la pointe du pied vers la chambre de son fils, elle appliquait l'oreille au trou de la serrure; elle regardait avec anxiété par les fentes de la porte, afin de voir si la lumière de Gustave viendrait à s'éteindre. Lorsque, à minuit, le flambeau brûlait encore, elle se risquait à frapper légèrement contre la porte; puis, d'une voix douce et tremblante, elle suppliait Gustave de ne pas veiller davantage et de se mettre au lit. Alors, Gustave, réveillé comme en sursaut dans sa rêverie poétique, tressaillait avec impatience, et conjurait sa bonne vieille mère de ne pas s'occuper de lui; mais celle-ci, insistant avec une craintive et douce sollicitude, lui disait :

— Cher enfant, je t'en prie, couche-toi... fais ce petit sacrifice à ta mère...

Gustave, attendri, n'avait plus la force de

résister; il laissait tomber sa plume, fermait ses livres; et, courant vers la porte, il embrassait sa mère avec une profonde et douloureuse émotion.

— Merci, merci, cher enfant! disait la bonne femme dans un élan de reconnaissance; au moins, tu vas prendre une bonne nuit de repos.

— Oh! ma mère, répondait Gustave, les larmes aux yeux, je te cède, tu vois... mais, prends-y garde, tu me feras mourir!

L'excellente femme ne comprenait pas ces paroles exaltées et fébriles; elle couvrait encore son fils de baisers et de caresses; puis, radieuse et la joie au cœur, elle s'éloignait en pensant qu'au moins Gustave ne se fatiguerait point cette nuit-là, et qu'au déjeûner du lendemain, il n'arriverait pas triste, souffrant et pâle.

A peine seul, Gustave, ressaisi par le démon poétique, se repentait presque d'avoir cédé aux sollicitations de sa mère; il s'avouait trop faible, et rouvrait tout-à-coup ses livres d'une main convulsive pour se livrer de nouveau à l'étude. Mais alors son inspiration n'était plus la même; ses idées, troubles et confuses, ne pouvaient pas vaincre la tristesse et la préoccupation qui venaient de l'assaillir: c'est qu'involontairement il songeait à sa mère, à la promesse qu'il avait faite tout à l'heure, et il se reprochait d'y manquer; il se reprochait comme un crime sa désobéissance et son obstination. Gustave, dont le cœur était droit et loyal, avait en horreur tout ce qui ressemblait à la ruse, au mensonge; il se couchait donc à la hâte et soufflait sa lumière pour ne pas succomber à la tentation de lire. Mais à peine avait-il posé sa tête sur l'oreiller, que son imagination fermentait plus active, plus ardente; le som-

meil ne voulait pas venir; Gustave l'appelait en vain, et se tordait souvent jusqu'à l'aube dans une fiévreuse insomnie, dans un demi-sommeil plein de rêves et de cauchemars, plus fatigant encore que l'insomnie elle-même.

Bientôt M. Valory, qui commençait à ressentir les fatigues de l'âge et du travail, voulut confier les soins de sa ferme et de l'exploitation agricole à son fils Gustave. Mais celui-ci, qui n'avait jamais aimé l'agriculture que dans les Géorgiques de Virgile et dans Columelle, témoigna si peu d'enthousiasme à cette proposition, que le bon fermier demeura frappé de surprise. M. Valory, qui était bien loin de s'attendre à un refus, s'expliqua d'une façon plus claire et vanta, non sans hyperbole, les délices de la vie campagnarde; mais, après un court entretien, il cômprit toute la vérité, et désespéra de voir jamais Gustave manier la herse et la charrue.

— Mon pauvre ami, dit le bonhomme avec tristesse, que veux-tu donc faire? Quel état choisis-tu?

Gustave répondit avec une extrême déférence, mais avec fermeté, qu'il ne voulait pas vivre en province, ou du moins à la campagne : ses goûts et ses études l'appelaient à un autre emploi qu'à celui de laboureur; et la plume, l'encre et les livres lui convenaient beaucoup mieux que les instruments aratoires.

— Ah! jeune ambitieux, s'écria M. Valory d'une voix triste, avec une douloureuse et sublime naïveté : tu veux être clerc d'huissier ou de notaire! tu veux te lancer dans les grandeurs.

— Non, mon père, non, soyez tranquille, dit Gustave en souriant, je n'aspire point si haut... Une étude de notaire ou d'huissier m'arrangerait encore bien moins que votre ferme... Je veux être libre et indépendant; je

veux mener une vie laborieuse et artiste..... je veux écrire !

— Tu veux écrire, mon pauvre Gustave? Eh bien! je te le demande, où peut-on écrire si ce n'est chez les notaires et chez les avoués? Je ne te comprends plus du tout!..

— Cher père, tu vas me comprendre. J'ai fait de bonnes études ; j'aime le travail intellectuel par dessus toutes choses; et tout ce qu'il me faut pour mon bonheur, à moi, c'est un rayon de soleil, un livre, une plume...

Le fermier tout ébahi tombait de surprise en surprise.

— J'entends bien, mon pauvre Gustave... mais ces trois choses-là, ton soleil, ta plume et tes livres, ça ne constitue pas un état, une position sociale...

Gustave prit en souriant la main de son père, qu'il pressa contre ses lèvres avec effusion.

— Sois tranquille, mon bon père; il me faut si peu de chose à moi pour vivre! Je ne manquerai jamais de rien...

— Mais encore faut-il un moyen quelconque pour gagner de l'argent. Tu as fait de belles études, c'est vrai; mais tout cela, pauvre enfant, ça coûte, et ça ne rapporte rien que des livres, des prix et des couronnes... Je te le demande un peu, comment veux-tu vivre, si tu ne consens pas à me remplacer, à faire valoir ce morceau de terre? Moi, je me fais vieux... ta mère aussi... et, si tu nous refuses ton aide, nous allons être forcés de prendre quelqu'un, un mercenaire, pour conduire la ferme et diriger les travaux. Je ne suis pas riche, vois-tu; j'ai tout juste de quoi joindre les deux bouts en usant d'une stricte économie; et si je venais à mourir aujourd'hui pour demain, tu resterais seul avec ta pauvre vieille mère, qui ne pourrait pas te servir à grand'chose...

c'est toi plutôt, mon ami, qui devrais songer à la nourrir. Alors, que deviendriez-vous?

— Encore une fois, mon père, répondit Gustave avec attendrissement, ne te mets pas en peine; j'ai des ressources qui me sont propres, et que tu ne peux connaître... Oui, continua-t-il en s'animant par degré, je sens que j'ai de l'avenir! Il y a quelque chose en moi qui m'illumine et qui me pousse en avant!.. Je réussirai, mon père; j'aurai la gloire et la fortune! Pour vous l'argent, à moi la gloire!..

A cette délirante explosion, M. Valory crut sérieusement que son fils était fou. Il joignit les mains; et, levant les yeux au ciel, il conjura Gustave de parler raison, et de ne pas rire dans une circonstance aussi sérieuse.

— Eh bien! mon père, je m'expliquerai... Peut-être allez-vous dire encore de plus belle que j'ai perdu la tête et que je m'égare en des rêves de maniaque... Mais, n'importe! j'ai

pour moi la conscience, le travail et le courage! Je marcherai devant moi sans faiblir, contre tous les obstacles. Rien ne m'arrêtera... Oui... dussé-je vivre pauvre, boire de l'eau, manger du pain noir, j'accomplirai ma vocation, et, tôt ou tard, il faudra bien que je me distingue, que je triomphe...oubien je mourrai!

—Que dis-tu? Ah! Gustave, quelle exaltation! Tu me fais peur!... Je ne t'ai jamais vu ainsi!.. Ta mère me le disait bien que tout cela finirait mal, et qu'un jour ou l'autre ces maudits livres te bouleverseraient la tête! Et moi je n'ai pas voulu la croire, je ne me suis pas inquiété... malheureux! Je suis cause, par ma négligence, de tout ce qui arrive!

Ce disant, le vieillard pleurait en secouant la tête avec découragement.

Gustave, profondément ému de la douleur de son père, essaya, mais en vain, de la cal-

mer. Que pouvait-il faire? Quels moyens de persuasion tenter sur un homme ignorant et naïf qui, depuis sa première enfance, n'avait jamais ouvert que des livres de piété ou d'agriculture, et qui était si loin de croire qu'il y eût au monde une autre profession que celle de fermier, de marchand ou de notaire?

— Gustave, reprit doucement M. Valory, je ne t'ai pas bien compris, tout à l'heure, sans doute... que voulais-tu dire? Tu parlais de nous quitter et d'aller vivre dans une ville... Oh! n'est-ce pas, je me trompe? C'est impossible!...

— Mon père, je vous quitterai, sans doute, mais ce n'est pas encore pour aller bien loin. Tout ce que je te demande, c'est de me permettre d'aller vivre à Clermont, pour compléter mes études; là, je pourrai suivre des cours, je pourrai consulter la bibliothèque, et m'instruire dans la conversation de quelques per-

sonnes distinguées. Ici, dans une maison de campagne où nous vivons toujours seuls, mon esprit, je le sens, manque d'aliments et d'activité... Je me rouille, je m'endors et j'ai besoin d'entretenir le feu de mon intelligence !...

— Que dit-il ! Mon Dieu ! que dit-il ?

— Vous n'êtes pas riche, mon père ; il s'en faut, je le sais : aussi, me garderais-je bien de vouloir plus long temps rester à votre charge, sans travailler utilement moi-même ! Je n'ai besoin de rien ; une centaine de francs me suffiront.

— Mais tu vas mourir de faim, malheureux ! Y songes-tu ? Toi qui ne connais personne à Clermont ! C'est à faire trembler !

— Je ne tarderai pas à me créer des relations utiles, mon père ; et comme je suis homme à vivre de peu, je te répète que mon avenir ne m'effraie pas : il me sera facile, en attendant

mieux, de gagner quelque argent avec ma plume. Le frère du rédacteur en chef d'un journal de Clermont a été au collége avec moi, et il vient de m'écrire que je pouvais compter sur lui si je voulais travailler dans ce journal. J'ai consenti, pour gagner du temps; mais je te jure qu'avant peu je quitterai le journalisme... J'ai mon idée, j'ai mon projet!

M. Valory, effrayé de tant d'obstination, avait fait tous ses efforts pour détourner Gustave d'un parti dangereux; mais, le voyant inébranlable, il finit par consentir, en pleurant, à cette chanceuse et cruelle séparation.

Le lendemain, Gustave quittait la maison paternelle avec un mince bagage et une malle remplie de livres. Les adieux de la mère et du fils furent déchirants et mouillés de larmes. M. Valory sanglotait, la tête basse, et gardait le silence pour ne pas laisser éclater sa douleur.

Quelques jours après, Gustave, installé à Clermont dans une petite chambre, travaillait avec une nouvelle ardeur ; et, tout en écrivant à la hâte quelques articles qui lui donnaient de quoi vivre, il étudiait religieusement les grands auteurs de la Grèce et de Rome ; il corroborait chaque jour son style et sa pensée dans le commerce et la lecture de Corneille, de Bossuet, de Molière. De temps à autre, il traduisait Virgile, Lucain ou Juvénal, ces trois vigoureux athlètes, contre lesquels, depuis tant de siècles, on lutte avec d'inutiles efforts.

Une année tout entière s'écoula, sans qu'un seul jour, une seule heure, un seul moment peut-être, eussent été perdus pour l'étude. Gustave, dont la poitrine et l'imagination débordaient de poésie, sentait continuellement la verve s'amasser à flots ; mais il la contenait prudemment, sans la répandre en de frivoles ouvrages ; ou bien, s'il venait à jeter sur le pa-

pier quelques rapides ébauches où s'épanchait toute son âme, il enfermait discrétement ces feuilles éparses dans le fond d'un tiroir, et ne les communiquait à personne. Cependant le secret de Gustave ne pouvait pas être assez bien gardé, pour qu'il n'en transpirât point quelque chose : on avait fini par savoir dans la ville que le jeune Valory, connu par ses succès de collége, faisait des vers et travaillait pour le théâtre. Les curieux ne manquent pas en province : aussi, Gustave fût-il importuné bientôt par une foule de questions indiscrètes et de malignes demandes, auxquelles le timide jeune homme ne savait répondre qu'en rougissant. Il est vrai que parmi les nombreux questionneurs, il y en avait quelques-uns dont les intentions étaient pures et bonnes, quelques-uns qui aimaient véritablement la poésie, et qui auraient voulu du fond de l'âme que leur chère ville de Clermont eût son poète enfin !

Mais la plupart ne songeaient qu'à se divertir aux dépens du jeune rimeur ; et le pauvre Gustave ne pouvait plus se promener sur le cours, son Virgile ou son Corneille à la main, sans être assailli par de mauvais plaisants, par de beaux esprits de province, qui venaient autour de lui déclamer bêtement le début de *l'Art poétique* ou le récit de la mort d'Hippolyte. Gustave avait d'abord tenu bon; et, malgré les sollicitations pressantes de quelques amis, il refusait obstinément de lire un seul fragment d'une tragédie grecque qu'il avait composée: c'était *la mort de Socrate*. Mais à la fin, vaincu par les prières et cédant peut-être à cet amour-propre du poète, à ce penchant irrésistible qui nous emporte vers la gloire, il avait consenti à lire sa pièce en petit comité.

Ce fut un débordement d'éloges hyperboliques, un tonnerre d'applaudissements furieux, qui fit retentir la mansarde du nouveau

Corneille et qui s'entendit jusque dans la rue. Une heure après cette lecture, il n'était bruit dans Clermont, que d'une tragédie magnifique, d'un chef-d'œuvre qui devait éclipser Corneille et Racine : le sujet était bien choisi, grave et solennel ; les personnages dramatiquement posés; l'ordonnance de l'œuvre, belle et sage et d'un pur classique; le style ferme, large et brillant, digne en tous points des grands maîtres qu'avait profondément étudiés le jeune poète, venu bien à propos dans ce temps de mauvais goût et de romantisme pour faire pâlir les faux soleils de la nouvelle école. Dès lors, Gustave Valory eut dans toute la ville une grande réputation, et ce fut à qui aurait le bonheur de l'avoir à sa table pour l'entendre lire *la mort de Socrate*. Mais Gustave, qui par-dessus toute chose craignait le ridicule, eut le bon esprit de ne pas trop se laisser éblouir par ces faciles triomphes; il ne consentit plus

à lire qu'une seule fois sa pièce chez un académicien qui était venu passer quelques jours à Clermont.

Cette lecture ne fut pas moins brillante que la première, mais elle eut bien plus d'importance et de solennité. L'académicien prit Gustave en affection, et se déclara son protecteur.

Un mois après cette poétique ovation, Gustave logeait à Paris dans une petite chambre voisine de l'Institut. *La mort de Socrate*, présentée à la Comédie française, n'avait pas même obtenu lecture, et le secrétariat l'avait renvoyée outrageusement au poète de Clermont, qui, fasciné depuis longtemps par ses beaux rêves de gloire, tomba pour ainsi dire du ciel en terre, et faillit mourir de douleur. Mais cet ignoble et injuste refus ne rencontra partout que le blâme et l'indignation. Gustave, secondé par quelques amis chauds et dévoués, ne tarda pas

à prendre une éclatante revanche. Sa pièce fut écoutée avec enthousiasme dans plusieurs salons : soit admiration profonde et sincère, soit engouement bizarre, inexplicable, Paris lui même confirma le suffrage de la province et cria au chef-d'œuvre. Deux ou trois directeurs de spectacle se hâtèrent soudain de fondre chez l'auteur comme des oiseaux de proie : on lui fit des offres splendides; et Gustave, qui tremblait encore de ne faire qu'un songe, donna bien vite sa tragédie au premier qui se présenta, sans imposer la moindre condition.

Le soir même les rôles étaient distribués. Le théâtre qui, avant ce coup de fortune, n'avait plus qu'à fermer ses portes, les rouvrit toutes grandes pour livrer passage à la foule immense qui encombrait les vestibules, le jour de la première représentation. Le succès fut éblouissant et mérité : la salle tout entière

éclata en frénétiques bravos ; des couronnes furent jetées sur la scène. Ainsi , du premier pas, le jeune et obscur provincial venait de conquérir une position sublime; il était déjà presque illustre, et son avenir littéraire semblait devoir être une longue suite de triomphes et de chefs-d'œuvre.

Gustave n'eut point, comme tant d'autres , le vertige au milieu de la victoire : il se remit au travail avec plus de courage et d'ardeur ; et répondant, presque toujours par des refus doux et polis, aux mille invitations de tout genre qui venaient le chercher sans cesse, il commença le premier chant d'un poème épique, dont il roulait le plan dans sa tête depuis plusieurs années. Le succès de Gustave lui avait rapporté beaucoup d'argent ; mais il continua de vivre dans la même simplicité, comme un étudiant du quartier latin. Les trois quarts de la somme qu'il perçut de ses droits

d'auteur, furent envoyés à ses parents, qui faillirent perdre la tête à force de joie.

Il y avait six mois que Gustave occupait à Paris la même petite chambre; son unique plaisir était d'aller passer sa soirée au spectacle; mais, chose étrange, il n'avait point encore mis les pieds à l'Opéra. Un jour, il s'y laissa entraîner par un de ses amis, et tout le cœur de ce jeune homme ardent et impétueux, toute son imagination de poète fut bouleversée.....

Le soir, quand il rentra dans son obscure mansarde, il n'était plus le même homme. Une autre passion, plus impérieuse encore et plus dévorante que la poésie, venait de s'emparer de Gustave; une passion profonde et inextinguible, qui devait influer sur toute sa carrière, sur tout le reste de son existence.

III.

A L'OPÉRA!

Ainsi donc Gustave Valory, après une assez longue hésitation, était retourné dans sa chambre. Depuis une demi heure à peu près, il semblait travailler avec plus de suite et d'activité; mais soudain il jette vivement sa plume et se lève en se frappant le front.

— Non, c'est impossible ! dit-il avec impatience, en arpentant sa chambre à grands pas. J'ai beau faire, je ne puis retrouver le fil de mes idées... Vraiment je suis absurde... Ah !

Et, continuant sa promenade agitée, il croisait tantôt les bras sur sa poitrine, et tantôt se prenait la tête à deux mains comme pour se recueillir.

Mais le trouble était dans sa pensée ; son cœur battait avec une force inouie ; le sang bourdonnait à ses oreilles.

— Malheureux insensé! reprit-il avec une douloureuse amertume ; quoi ! je ne puis donc vaincre ce délire! Je ne puis donc m'arracher du cœur cette image et ce nom qui me brûlent !... Ah! c'est de la folie!.. Que m'en reviendra-t-il? Je ne serai pour *elle* et pour le monde qu'un objet de pitié, de raillerie ! Et déjà mon imagination s'épuise, mon esprit se fatigue à vouloir saisir un songe, une ombre qui toujours

m'échappe !... Maintenant le travail me pèse, la poésie est pour moi sans charme... Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi l'ai-je vue? pourquoi n'ai-je pas fui cette dangereuse occasion! Il y a quelque temps encore j'étais libre et calme; je voulais vivre tout entier pour l'art et pour la gloire; je n'avais pas d'autre passion!... Malheureux ! malheureux !

Puis, retombant dans un morne silence, il demeura quelque temps immobile et debout, le front appuyé dans ses mains.

— C'est plus fort que moi ! s'écrie-t-il. Non, je ne puis rester dans cette chambre, quand je sais qu'un si court espace me sépare d'*elle!*... J'irai, n'importe! Je veux la voir, encore aujourd'hui!... Demain, je serai plus sage... Oui, je travaillerai... je quitterai, s'il le faut, Paris pour quelque temps. Peut-être alors, quand je serai moins près d'*elle,* peut-

être la tranquillité renaîtra-t-elle dans mon cœur !

Tout en parlant de la sorte, Gustave s'enveloppait à la hâte de son paletot. Il souffla sa lumière et sortit précipitamment.

La neige tombait moins fort. Gustave courut vers le quai et monta dans un cabriolet de place.

— A l'Opéra, dit-il au cocher. Et vite ! je suis fort en retard.

La course fut rapide. Gustave franchit les marches du péristyle avec un frissonnement indéfinissable. Il entra dans la salle : elle était pleine de monde. Partout de riches toilettes et les plus charmantes femmes de Paris. On donnait, ce jour-là, une reprise de *Guillaume Tell*, et Flora Duvercourt, la fameuse cantatrice, devait y chanter pour la première fois. Rien de plus joli, de plus gracieux, de plus adorable que cette jeune personne. Petite et

svelte, elle avait de magnifiques cheveux noirs qui formaient un délicieux contraste avec son teint d'une blancheur éblouissante ; ses grands yeux noirs, longs et veloutés, avaient une expression tour à tour pleine d'enthousiasme et de mélancolie ; ses dents, fines et brillantes, donnaient à son sourire un éclat extraordinaire, et sa jolie tête, admirablement posée sur un cou de cygne, avait de molles ondulations qui vous plongeaient dans une suave et profonde extase. Mais ce qu'il y avait de plus incomparable encore dans cette radieuse créature, c'était sa voix douce, grave, harmonieuse et vibrante. On ne pouvait par moments l'entendre sans avoir des larmes aux yeux ; jamais une femme n'avait uni, à un timbre de voix plus enchanteur, une plus touchante expression, un art plus merveilleux et plus exquis.

Lorsque Gustave entra dans la salle, Flora

chantait, et, de temps à autre, au milieu du silence, un frisson d'enthousiasme et de plaisir circulait parmi la foule. Gustave était comme enchaîné à sa place : l'œil fixe, le cou tendu, il respirait à peine, et sa main s'appuyait contre son cœur agité, comme pour le contenir dans sa poitrine. Oh! qui pourrait comprendre tout ce qui se passait alors dans l'esprit et dans l'âme de cet ardent jeune homme! Il n'avait jamais vu, même dans ses rêves de poète, une plus céleste figure, quelque chose de plus aérien, de plus angélique.

Flora venait à peine de terminer les dernières notes de sa brillante cavatine, qu'un tonnerre d'applaudissements éclatait par toute la salle ; le parterre battait des mains et trépignait ; les balcons et les loges applaudissaient en criant : bravo ! C'était une délicieuse et profonde admiration. Seul, peut-être dans cette grande foule, Gustave demeurait immobile et

muet : c'est qu'il avait comme le vertige; il était comme sous l'empire d'un songe, d'une hallucination magnétique.

Tout-à-coup on lui frappa sur l'épaule; et, tiré brusquement de son délire extatique, Gustave tourna la tête. La personne qui venait de l'éveiller ainsi était un homme d'une trentaine d'années a peu près; c'était le fashionable, le dandy parisien dans toute la force du terme. Grand et mince de taille, mis avec une élégante recherche, il avait une figure noble et distinguée, mais pâle et maladive.

— Eh bien, M. de Valory, dit le fashionable, en serrant la main de Gustave, vous paraissez bien froid aujourd'hui? Qu'avez-vous donc? Est-ce que par hasard vous n'êtes pas content de Flora? Elle a pourtant chanté d'une façon divine.

— Oh! oui, divine! répondit Gustave avec

transport. Je ne crois pas qu'il soit possible d'avoir plus d'âme et plus d'expression! Chanter de la sorte, oh ! c'est du génie!

— A la bonne heure ! je vous reconnais, je vous retrouve ! C'est qu'apparemment l'admiration vous avait paralysé... cela parfois arrive, mon cher monsieur.

Gustave ne fit aucune réponse et parut même embarrassé.

— Ah ça, dites donc? M. de Valory, reprit l'élégant jeune homme avec un ton d'aimable familiarité, il faut pourtant que vous écriviez un poème pour Meyerbeer. J'ai parlé de vous l'autre jour au grand maëstro, et il serait enchanté que vous lui fissiez un opéra.

— C'est trop de bonté, monsieur le marquis, répondit Gustave, je vous remercie infiniment. Mais, en vérité, je ne me crois guère capable d'entreprendre une pareille œuvre ; je ne sais pas une note de musique

et j'aurais beaucoup de peine à faire un mauvais opéra.

— Eh! laissez-donc, mon cher monsieur, rien de plus facile. D'ailleurs vous avez fait vos preuves, et si je ne vous savais pas si modeste, je serais tenté de croire que vous voulez rire.

— Non, en vérité, je vous parle très sérieusement.

— Ce n'est pas possible. Qu'est-ce qu'un libretto pour vous? Quand on a fait *la mort de Socrate*, c'est-à-dire la plus belle tragédie contemporaine, on aurait mauvaise grâce à reculer devant un opéra. D'ailleurs, vous pouvez m'en croire, il est absolument inutile de savoir une seule note de musique pour composer un poème. Mais je dois vous dire une chose, ce n'est pas seulement au célèbre compositeur que j'ai promis votre collaboration... J'ai fait une autre promesse à laquelle, j'en suis

bien sûr, vous n'aurez pas le courage de me faire manquer.

— Que voulez-vous dire? monsieur le marquis, demanda Gustave avec surprise.

Le marquis de Pons se mit à sourire, et garda un instant le silence.

— Ainsi, vous ne comprenez pas, monsieur de Valory?

— Non, vraiment.

— Tout à l'heure je vous dirai cela, reprit le marquis, en lui faisant signe de se taire.

L'entr'acte venait de finir, le rideau se levait.

Flora Duvercourt chanta plus admirablement encore : ce fut un enthousiasme universel, et, quand le rideau se baissa à la fin du dernier acte, de bruyantes acclamations demandèrent la sublime cantatrice. Jamais le théâtre de l'Opéra n'avait vu s'accomplir un si beau triomphe.

— M. de Valory, dit le marquis de Pons, en prenant le bras de Gustave, venez avec moi, je vous en prie, il faut que je vous présente à quelqu'un, dont vous serez enchanté de faire la connaissance...

— Mais il est bien tard... répondit Gustave qui, voulant travailler une partie de la nuit, était peu disposé à suivre le marquis de Pons. Je vous prie de m'excuser...

— Bah! bah! pas d'excuses.. je ne vous lâche point...

— C'est encore quelque souper, quelque folie! pensait Gustave impatienté.

— Allons, allons, mon cher poète, continua le marquis, en l'entraînant vers le vestibule, ne soyez donc pas d'une humeur si sauvage. Que diantre! on ne peut pas toujours vivre seul, même pour faire des chefs-d'œuvre; il faut bien un peu se dégourdir et prendre l'air du monde! Venez, venez!...

— Mais je ne puis, je vous assure... Un travail important m'oblige de retourner chez moi à l'instant même... Croyez-bien que je suis désolé, mais il m'est impossible...

— Impossible ! encore une fois, c'est une plaisanterie ? Venez-donc... Comme vous êtes opiniâtre ! Vous mériteriez bien que je vous laissasse partir !... Mais non, je vous porte un trop vif intérêt ; et malgré vous, que diantre ! Je veux vous servir.

Et Gustave suivait machinalement le marquis de Pons, qui déjà traversait avec lui de longs corridors tournants.

— Où me conduisez-vous donc ? Où sommes-nous ? demanda Gustave, en promenant les yeux autour de lui avec étonnement.

— Comment donc ! mais sur le théâtre... Nous allons voir une personne qui sera très charmée aussi de vous connaître ; elle a plus

d'une fois parlé de vous, et je suis sûr que vous serez le très bien venu.

Gustave, sans trop se rendre compte des intentions du marquis, ne put s'empêcher de tressaillir. Ils arrivèrent devant une porte entr'ouverte, près de laquelle se tenait un domestique en livrée.

— Eh bien ? demanda le marquis. Pouvons-nous entrer maintenant ?

—Mademoiselle est avec sa mère , répondit le domestique. Faut-il annoncer monsieur le marquis ?

— Oui, vite... On doit m'attendre en quelque sorte.

Le domestique entra dans la chambre et revint aussitôt.

— Si Monsieur le marquis veut se donner la peine de passer dans le salon, dit le domestique, en ouvrant la porte toute grande, mademoiselle Duvercourt est prête à le recevoir.

— Duvercourt !.... murmura vivement Gustave en frissonnant des pieds à la tête.

Et le marquis, le prenant par la main, se dirigea vers un petit salon brillamment éclairé.

— C'est elle !

Gustave, ébloui comme d'une vision lumineuse, n'avait pu retenir cette exclamation indistincte.

— Mademoiselle, dit le marquis, d'un ton gracieux et dégagé, permettez-moi de vous présenter M. Gustave de Valory.

IV.

UNE MERE D'ACTRICE.

Flora était assise près du feu, sur un divan de velours rouge. Mollement accoudée sur un coussin, elle avait une expression de langueur et de fatigue, qui la rendait plus charmante encore.

Il y avait, à côté de Flora, une femme d'un

certain âge, qui pouvait, quelque vingt ans auparavant, avoir été belle, mais d'une beauté vulgaire, sans distinction.

C'était madame Duvercourt, la mère de Flora.

Certes, au premier coup-d'œil, on n'aurait jamais pu deviner que l'une de ces deux femmes était la fille de l'autre. Flora, svelte et gracieuse, avait dans toute sa personne quelque chose de noble et d'aristocratique, dont tout d'abord on était frappé. Quant à madame Duvercourt, sa taille carrée et ses mains épaisses témoignaient de son origine plébéienne; ses pieds, déformant la chaussure, étaient ceux d'une laitière. Sa figure seule, quoique chargée de plis et couperosée, conservait encore quelques lignes pures et régulières, où l'on entrevoyait, à force de recherches, une certaine ressemblance avec les traits de Flora.

Mademoiselle Duvercourt était aussi bonne

que jolie; malgré la mauvaise éducation et les conseils dangereux qu'elle avait reçus de sa mère, son cœur ne s'était point corrompu. Depuis trois ans de théâtre, la contagion de l'exemple l'avait épargnée. Cependant les occasions de faillir ne manquaient pas sans doute à la brillante cantatrice; elle voyait chaque jour à ses pieds les plus riches, les plus nobles adorateurs; on lui faisait continuellement de magnifiques offres, capables de séduire une grande dame peut-être; mais jamais Flora n'avait prêté l'oreille à ces propos mielleux et perfides. Jusqu'alors une seule passion avait régné dans son cœur à l'exclusion de toutes les autres : le culte de l'art! Musique, peinture ou poésie, elle adorait l'art sous chacune de ces trois formes, qui sont la plus sublime expression des sentiments cachés de notre âme. Aussi Flora s'entourait-elle avec bonheur des gens les plus distingués, des artistes les plus éminents;

mais, chose étrange, elle avait contre les acteurs en général une prévention marquée, peut-être même injuste; elle ne leur ouvrait pas volontiers sa maison, et, bien qu'elle ne cessât jamais d'être avec eux parfaitement bonne et polie, elle avait peine à cacher cette espèce de répulsion qui la faisait passer au théâtre pour une orgueilleuse, et qui lui attirait parmi ses camarades quelques inimitiés. Par bonheur, ceux qui la connaissaient plus intimement lui rendaient pleine justice; et comme elle était douce, indulgente, d'une obligeance extrême, et sans la moindre jalousie, elle était aimée du plus grand nombre et respectée de tous.

Flora Duvercourt avait débuté à l'Opéra avec un succès extraordinaire. Après cinq ou six représentations qui, toutes avaient été des triomphes, on lui avait offert des appointements considérables; mais sa mère, ne trouvant pas encore le chiffre assez rond, voulut

absolument qu'on le doublât. Mademoiselle Duvercourt n'était pas majeure; elle ne pouvait signer d'engagement sans la volonté de sa mère : le directeur de l'Opéra fut donc obligé de souscrire aux folles exigences de madame Duvercourt.

Quel changement alors dans le pauvre ménage de cette femme qui, pour elle et sa fille, n'avait rien qu'une inscription de trois cents francs sur le grand-livre. Flora, simple élève du Conservatoire, avait accompli, presque sans dépense, toute son éducation musicale; et même, le soir, quand elle avait cessé d'étudier son chant, elle travaillait à l'aiguille plusieurs heures, pour subvenir, autant que possible, aux besoins de la maison. Néanmoins, malgré cette gêne extrême, Flora trouvait encore le temps de lire; et sa mise, quoique très peu fastueuse, n'était jamais négligée. Madame Duvercourt, elle, ne brillait pas du tout par

l'élégance : au logis, elle portait d'affreuses robes tachées d'huile qui lui descendaient à trois pouces au-dessus de la cheville; ses cheveux, mal peignés, s'échappaient en désordre d'un mauvais foulard, ou d'un bonnet rond, jaune de poussière; ses énormes pieds nageaient dans les plus horribles savattes; et, le matin, quand on la voyait dans cet accoutrement, un balai d'une main, un torchon de l'autre, on l'aurait prise à coup-sûr pour quelque portière assez malpropre.

Mais si madame Duvercourt n'était pas très fastueuse, elle exigeait en revanche que sa fille eût toujours de belles robes et de beaux chapeaux, une mise des plus soignées; et souvent, quand elles se promenaient ensemble ou qu'elles allaient au Conservatoire, on aurait cru facilement que Flora était quelque jeune personne de bonne famille, accompagnée par sa vieille femme de chambre. Après le début

magnifique de Flora, madame Duvercourt se lança brusquement dans le luxe et la dépense; elle prit un logement superbe, et, distribuant toutes ses vieilles nippes à la portière de son hôtel garni ainsi qu'à d'autres commères du voisinage, elle acheta tout de suite un assortiment complet de robes et de châles. Dès lors, madame Duvercourt sembla vouloir rivaliser de faste et d'élégance avec sa fille; mais elle eut beau faire, les plus riches toilettes ne purent jamais rien lui ôter de son apparence vulgaire et de sa tournure grotesque. Elle avait gagné au change une seule chose : c'est que maintenant elle avait l'air d'une portière endimanchée.

Cependant la beauté de Flora était si rare et si frappante, que les adorateurs ne pouvaient manquer d'accourir auprés d'elle. En outre, le merveilleux succès qu'elle avait obtenu à l'Opéra, lui donnait plus de prestige

encore, et l'entourait de charme et de poésie.

Parmi les jeunes gens riches et bien posés dans le monde, qui cherchèrent à s'introduire chez madame Duvercourt, on aurait pu citer en première ligne le marquis de Pons, qui joignait à une grande fortune, à une illustre naissance, une figure agréable et une tournure pleine de distinction. Le marquis, fils d'un pair de France et tenant aux plus nobles familles, pouvait rendre à Flora des services de tous genres : il avait à l'Opéra, comme au département des Beaux-Arts, une influence considérable, et madame Duvercourt devait se ménager un si puissant appui. Néanmoins, M. de Pons avait beau prodiguer les compliments, les cadeaux et les belles promesses, il n'avançait guère dans la voie du succès. Flora, bien que très aimable et très gracieuse pour lui, savait garder une froide contenance, une digne réserve; et madame Duvercourt,

qui ne laissait jamais un instant sa fille seule avec le marquis, ressemblait fort au dragon de la fable, qui veille à l'entrée du jardin des Hespérides. M. de Pons était brûlant d'impatience et furieux ; mais il n'avait rien à dire, il ne pouvait se fâcher ; d'ailleurs, personne au monde n'était plus heureux que lui, et même il avait le bonheur de faire quelques jaloux : d'autres jeunes gens, non moins riches et d'une aussi belle naissance, avaient cherché vainement à pénétrer dans la maison de madame Duvercourt. Celle-ci, qui était fine comme l'ambre et rusée comme un renard, avait démêlé sans peine leurs intentions libidineuses; et, gardienne incorruptible de la vertu de sa fille, elle avait impitoyablement fermé la porte à tout séducteur, qui n'avait pas commencé d'abord par faire sonner bien haut le mot de mariage. Aussi, le marquis de Pons, lisant couramment dans le cœur de la vieille,

n'avait pas eu la maladresse de l'effaroucher ; et, sans rien dire qui fût net et précis, il s'était habilement réfugié dans les circonlocutions et les phrases ambiguës : du reste, en qualité de futur diplomate, il ne s'était pas trop avancé, et, souple, habile, insinuant, il avait laissé croire beaucoup plus de choses qu'il n'en avait dit.

V.

UN FILS DE PAIR DE FRANCE.

Madame Duvercourt avait donc, suivant l'expression vulgaire, jeté son dévolu sur le marquis de Pons : elle espérait, elle était presque sûre que tôt ou tard sa fille épouserait le fils d'un pair de France, et qu'elle, madame

Duvercourt, deviendrait une grande dame, reçue un jour au Château.

— Patience! patience! ma petite Florinette, disait la vieille maman à sa fille, en faisant une grimace significative et narquoise, tout ira bien! et si Dieu lui prête vie, petit poisson deviendra grand....

— Que veux-tu dire, maman? demandait Flora d'un air surpris.

— Je veux dire que c'est une belle chose que la musique! et qu'il n'y a rien de tel que le grand Opéra pour vous mettre une jeune personne en relief! Ah! ah! ah! ça chauffe!...

— Mon Dieu! maman, je ne te comprends pas en vérité, disait Flora avec un peu d'impatience; car les expressions basses et triviales de sa mère lui faisaient continuellement monter le rouge au visage.

— Tu comprends, Florette! tu comprends Florinette! répondait madame Duvercourt, en

souriant d'un air mystérieux. Allons, allons, je t'en prie, ne fais donc pas la bégueule!

— Oh! maman, de grâce, n'employez pas de semblables termes....

— Tiens! et pourquoi donc ça? faut-il pas prendre des gants jaunes pour dire à mam'selle est une pie-grièche, une petite chipie!

— Maman, maman, c'est intolérable! disait Flora, les larmes aux yeux. Si par malheur on t'entendait, je serais la fable du théâtre....

— Chut! chut, petite! pas de raisons! pas de colère surtout!

— Non, je n'ai pas de colère... je parle sans me fâcher... Mais vraiment, à mon âge, il ne faut pas me traiter ainsi! Je ne suis plus une enfant....

— Si, mam'selle! Vous êtes mineure, vous êtes toujours sous l'autorité maternelle!

Et Flora, songeant qu'elle n'avait pas encore accompli sa dix-neuvième année, baissait la

tête sans répondre, avec une résignation douloureuse.

Madame Duvercourt voulait de temps à autre faire sentir la bride et l'aiguillon au caractère impétueux de Flora ; elle voulait surtout lui faire bien comprendre qu'il n'y avait qu'une maîtresse au logis ; mais, craignant elle-même de passer les bornes et d'irriter sa fille, qu'elle avait un si grand intérêt à ménager, la vieille se hâtait de réparer le mal qu'elle venait de faire : elle écrasait Flora de caresses, elle la fatiguait de baisers, et lui demandait presque pardon.

— Mon bon petit ange, voyons, qu'on fasse la paix avec sa maman... disait-elle, d'un ton câlin. Tu n'as pas compris tout à l'heure.... C'était pourtant bien simple! Mon Dieu! moi, je te parle toujours dans ton intérêt... C'est parce que je t'aime, Flora, parce que je t'adore... et mon idée fixe, mon rêve, c'est de te

voir un jour grande dame, épouse d'un pair de France ou d'Angleterre, l'un ou l'autre, ça m'est égal !

— Maman, quelle folie, bon Dieu ! Quel enfantillage !

— Non pas du tout, il n'y a pas d'enfantillage.... et je sais très bien ce que je dis.... Je sais très bien que M. le marquis de Pons est amoureux fou ; qu'il brûle, qu'il grille pour tes attraits !... Et si tu n'es pas une bécasse...

Mais la vieille s'interrompit tout-à-coup; elle venait de s'apercevoir qu'elle avait employé une expression peu élégante.

—Pardon, ma petite Flora... je voulais dire une bête, une imbécile... Oui, parole d'honneur ! si tu n'es pas bête à manger du foin, tu mèneras ton marquis par le bout du nez... Tu le rendras souple comme un gant. Ah !

— Mais à quel propos me parler du marquis?

— Tiens! cette bêtise; à quel propos? Ma foi! à propos du mariage; pour les bons motifs!

— Maman, c'est impossible! il ne faut pas y songer...

— Ah! ah! tu crois ça, toi, ma biche? Au contraire, c'est qu'il y faut songer, et joliment! Ce n'est pas tout, je veux que les affaires se bâclent avant deux mois d'ici!

— Maman...

— Il n'y a pas de maman qui tienne! Moi, d'abord, quand il s'agit de la vertu de ma fille, de sa réputation, et de quarante mille livres de rente, Je suis comme une lionne! je ne me connais plus, non! Et si l'on me cherchait noise, je ferais un mauvais coup! Ah! dame!

— Maman, est-ce que tu te figures, là, sérieusement, que monsieur le marquis veut m'épouser?

— Par exemple, si je me figure ça! Je vou-

drais bien voir qu'il nous fasse la barbe! Et toi, la belle, est-ce que tu te fourres dans la caboche que je reçois chez nous monsieur le marquis pour des prunes? Non, non, ma colombe! j'ai de la tête, va, sans que ça paraisse; j'ai mon idée...! et si je ne l'avais pas eue, mon idée, je te prie de croire que M. le marquis aurait eu la porte sur le nez, comme tous les autres! Mais il est temps que ça se décide; il faut en finir! Je vais aujourd'hui même, ou demain au plus tard, faire mes ouvertures à ce noble jeune homme... J'irai tout droit; je ne m'y prendrai pas, je te jure, par trente-six chemins... et je lui tiendrai ce discours : Monsieur le marquis, voilà plus de trois mois que vous venez tous les jours vous chauffer une heure ou deux chez nous, boire notre eau sucrée, et du thé quand il y en a. Mais ce n'est pas tout, il ne s'agit pas de friandises pour le moment, mais de ma fille, qui en vaut bien

une autre... de friandise! On sait partout, dans le quartier comme au théâtre; oui, jusqu'aux allumeurs, on sait que vous faites la cour à ma chère enfant... Du reste, c'est permis; je tolère quand c'est pour de bons motifs. Mais c'est égal, nous avons M. le maire, nous avons la municipalité, et c'est bien pour quelque chose! Au surplus, n'allez pas vous mettre dans le toupet que ma fille est un mauvais parti; elle a trente mille francs d'appointements, sans compter les feux, trois mois de congé; et dans un an d'ici, quand l'engagement va finir, nous le doublerons... ou bien zut! en route pour Londres et Saint-Pétersbourg! On paie par là-bas! et les millions vous pleuvent sur les épaules quand on vous a une frimousse comme cette petite fée, et une voix analogue! Mais c'est égal, nous ne sommes pas des marâtres ni des intéressées; on brûlera la politesse aux grands seigneurs russes et aux

milords anglais, si vous faites convenablement les choses... et ça ne vous est pas bien difficile, vu que vous idolâtrez ma fille, et qu'elle vous idolâtre idem...

— Moi, ma mère? Moi!... interrompit vivement la jeune cantatrice avec une intonation fière et digne. Je n'ai jamais dit que j'aimais monsieur de Pons!

— Eh bien! après? répliqua madame Duvercourt, d'un air ébahi; ne vas-tu pas maintenant prendre la mouche à propos de bottes! Quand tu l'idolâtrerais, ce monsieur, où est donc le grand mal, puisqu'il t'épouse?

—Mais en vérité, maman, tu en parles bien à ton aise, et les choses vont grand train avec toi... D'abord, tu avances assez légèrement que monsieur le marquis de Pons m'aime... En es-tu bien sûre?

— Tiens, c'te farce! si j'en suis sûre? C'est absolument comme si tu me demandais : Es-

tu bien sûre d'aimer la soupe à l'oignon?

Flora fit un geste de dégoût.

— Oui, continua la vieille, j'en suis sûre comme deux et deux font quatre. Il t'aime, il t'adore... même qu'il en maigrit! Ah! dame, je ne dis pas qu'il vise au conjungo... mais c'est égal, il vise quelque part! Tu ne vois pas ça toi, petite vierge, petite innocente? Mais il est comme un enragé! Oh! ça me connaît... Je ne tombe pas de la lune; et nous autres mamans, nous avons l'expérience des hommes! Ah! je crois bien, va, qu'il t'aime! C'est au point que si j'avais le malheur de m'absenter toute une soirée, tu m'en dirais de fameuses nouvelles!... Mais que je t'y voie, malheureuse! s'écria-t-elle en prenant un air féroce; si tu allais faire un coup pareil, me ruiner... Ah! ah! Dieu me pardonne, je t'étranglerais de mes propres mains!

— Bon Dieu! maman, vous êtes singulière!

Quelles idées! Que de paroles inutiles!...

—Non, ça n'est pas inutile, c'est de la morale! Une mère ne saurait jamais trop prêcher la vertu à sa fille... Prends-y bien garde! c'est le plus clair de ton avoir, avec ta voix de contralto... Et si tu venais à les perdre l'un et l'autre, nous n'aurions plus qu'à tendre la main... et l'on n'y mettrait pas grand chose, va!... Petite folle, petite imprudente, qui joues sans cesse avec le feu! ça finira mal!..

—Ma mère, c'est impatientant! Toujours le même langage, les mêmes reproches, et cela sans motif!

— Ah! sans motif? Et tous vos beaux mirliflores en gants beurre frais, qui n'ont pas le sou? Tous vos journalistes, vos littérateurs crottés qui viennent sans cesse vous rabâcher les mêmes bêtises, ça n'est pas des motifs?... Eh! je vous en prie, qu'est-ce qu'il vous faut donc encore, Mam'selle? Un amoureux parmi les ac-

teurs ? En voilà du beau ! Non, non, qu'on me remette tous ces paltoquets là à leur place !.. ça n'est pas des hommes... ça marche à pattes...

Flora haussait les épaules avec une impatience croissante.

— On a beau se tortiller, mam'selle, ça n'y fait rien !.. Je suis une femme prudente, moi... et vous, une petite linotte ! Fi donc ! fi donc ! au lieu de tourner le dos à tous ces va-nu-pieds ! au lieu de faire une gentille mine et des risettes aux grands seigneurs de l'avant-scène ! ça pourrait mener à quelque chose au moins... Et dans le nombre il y aurait du choix...... Mais non, rien d'aimable, rien d'agaçant mais de pudique... toujours une mine froide, des yeux baissés, un air distrait ! Oh ! c'est bête ! mon Dieu, que c'est bête ! Aussi les hommes ne s'amourachent qu'aux trois quarts... C'est des amours comme des feux de

paille... On parle bien de vingt-cinq mille francs, mais de mariage, point! Vingt-cinq mille francs!... C'te charge! plus souvent, les autres!..

Flora était au supplice; elle pâlissait et rougissait tour à tour, sans oser dire une parole, dans la crainte de ne pouvoir contenir sa colère.

— Aussi, tu vois comme je les reçois, poursuivit madame Duvercourt, absolument comme des chiens dans un jeu de quilles!.. Ah! ah! j'ai pris le bon parti; je leur ai tenu la dragée haute... ça été peut-être un peu plus long... mais c'est plus sûr, c'est de l'argent mieux placé! Vois-tu, c'est comme les marchands, quand ils peuvent attendre et garder les marchandises en magasin...

— Oh! c'est trop fort! dit impétueusement Flora, en voulant sortir de la chambre. Mon

Dieu! mon Dieu! quelle humiliation! si vous n'étiez pas ma mère...

— Eh bien! quoi? après? Avec des *si*, on mettrait Paris dans une bouteille... Voyons, reste, petite soupe au lait, et ne nous sauvons pas... Je ne te parlerai plus de tout ce monde, puisque ça te fache... Parlons seulement du marquis : Ah! pour celui-là, c'est ton bijou, c'est ton idole...

— Je ne le puis souffrir, maman! dit Flora d'un ton plein d'amertume et de vivacité. Cet homme m'est odieux!

— Voyez-vous, voyez-vous ça! répondit madame Duvercourt en fermant un œil et en haussant une épaule d'un air incrédule et moqueur. Si l'on croyait pourtant les petites filles, comme les affaires iraient bien! Mais heureusement qu'on ne fait pas attention à ce qu'elles disent, et qu'on s'obstine à faire leur bonheur malgré elles...

— C'est trop de bonté, maman! je t'en dispense...

— Comment! petite ingrate, répondre ainsi à l'auteur de tes jours...

— Pardon, si je te fâche, maman... ce n'est pas mon intention, je te jure! Mais encore une fois, je te dis, je te répète que le marquis de Pons me déplait horriblement, que je ne puis le voir!

— Caprice, caprice... idée de jeune fille...

— Non, ce n'est pas une idée, c'est une antipathie profonde, invincible!

— Laïsse-moi donc, ma chère, avec tes antipathies! tu ne dis pas un mot de ce que tu penses... C'est pour mieux jouer ton jeu... Tu es une matoise, une fine commère! Il y a trois ou quatre jours encore, tu parlais du marquis dans un tout autre style... A t'entendre, c'était un miracle, un phénix... même que j'en avais la chair de poule! Ah! ça, tu en conviens,

c'est une plaisanterie! tu raffoles de ce noble jeune homme! Lorsqu'il te fera monter dans son équipage pour te mener chez le notaire, je parie bien que tu changeras d'antienne...

— Non, jamais! s'écria Flora d'un ton ferme et indigné. Cet homme aujourd'hui me fait horreur! Je vous en conjure, ma mère, ne le recevez plus!

— Ne plus le recevoir... lui, un fils de pair de France... le marquis de Pons... qui, j'en suis sûre, est très délicat avec les femmes!... Mais tu es folle, tu es malade!

— Je suis ce que tu voudras, ma mère!... Enfin, je t'ai dit ma résolution : je ne veux plus voir cet homme, ou bien s'il ose encore se présenter devant moi, je lui ferai sentir tout ce qu'il y a pour lui de mépris et de haine au fond de mon cœur!

— Que je t'y voie!

Et madame Duvercourt avait un geste menaçant.

Flora se tut, et laissa madame Duvercourt expectorer toute sa colère et jeter de grands éclats de voix. Enfin, profitant d'un moment où sa mère lui tournait le dos et continuait à fulminer, elle sortit tout doucement, et s'enferma dans sa chambre à coucher.

Cette conversation entre la mère et la fille avait eu lieu la veille même du jour où Flora, triomphante, couverte de fleurs et de couronnes, vit le marquis de Pons entrer dans sa loge, accompagné de Gustave Valory.

VI.

DERRIÈRE LA SCÈNE.

Ce fut le marquis de Pons qui entra le premier. En le voyant, Flora tressaillit et devint pâle comme la mort. Le marquis remarqua l'effet bizarre et violent qu'il produisait; mais il devait s'y attendre; et peut-être même ne

fut-il pas, au fond du cœur, trop fâché d'agir si vivement sur la belle Flora. D'ailleurs, il avait tout prévu, comme un homme habitué à ces sortes de péripéties ; et ses précautions étaient si bien prises qu'il n'avait pas à craindre que Flora, dans un transport d'indignation, ne laissât échapper tout ce qu'elle avait dans l'âme.

— Mademoiselle, dit-il, en saluant d'un air gracieux et dégagé, ma visite n'a rien qui vous étonne, sans doute... Je n'aurais pas voulu quitter l'Opéra sans vous exprimer toute mon admiration, toute ma reconnaissance pour le merveilleux talent que vous avez déployé ce soir.

Flora ne fit aucune réponse et salua froidement le marquis.

Gustave, immobile et debout, ne savait trop quelle contenance faire. Timide et embarrassé, comme presque tous les jeunes gens qui n'ont

pas encore l'habitude de Paris, il avait peur d'être gauche et ridicule ; il se sentait rougir et trembler ; son cœur battait avec une force extrême.

— Ah ! comme ça, vous êtes joliment content, dit madame Duvercourt, en se frottant les mains. Il paraît que nous avons décidément bien chanté ! Seulement ces gueux de l'orchestre font un tintamarre de tous les diables, et mon pauvre petit ange est obligé de s'égosiller. Dites donc, monsieur le marquis, vous qui êtes tout puissant dans la boutique, donnez-leur un joli galop !

— Soyez tranquille, madame Duvercourt, répondit le marquis en souriant. Je me suis déjà plaint au directeur et au chef d'orchestre ; je ne doute pas qu'à l'avenir on ne fasse quelque attention à mes remarques. En effet, c'est un meurtre, c'est une profanation d'étouffer avec tout ce bruit de cuivre et de

tambours la voix la plus enchanteresse du monde!

— Ah ! dam, c'est que je me fâcherais tout rouge à la fin! reprit madame Duvercourt, en absorbant une large prise de tabac. Je creverais leurs tambours, et ça ne ferait pas un pli encore! Pardienne! j'aurai la jambe bien faite quand ils auront donné une voix de rogomme à ma pauvre fille. Les scélérats! ils ne savent donc pas que c'est nous ruiner!... Oui, cinquante mille francs par an, et bientôt le double!

— Je l'espère bien, dit le marquis, car, en vérité, mademoiselle n'a pas ce qu'elle mérite. Ainsi, vous n'avez qu'à me laisser faire; je me charge de tout, moi. Je veux que l'engagement soit modifié d'un bout à l'autre; avant six mois d'ici, mademoiselle Duvercourt aura quatre-vingt mille francs d'appointements!

Flora demeurait muette et glaciale; elle ne

tournait pas les yeux du côté de M. Pons ; elle avait l'air d'ignorer la présence du marquis et celle de Gustave.

Quant à madame Duvercourt, elle donnait un libre essor à toute sa joie.

— Quatre-vingt mille francs ! disait-elle, en aspirant force prises de tabac. A la bonne heure, c'est du propre ! Nous aurons de quoi faire bouillir la marmite.

— Soyez tranquille, madame Duvercourt, continua le marquis, dans cinq ou six mois, vous pourrez voir que je tiens mes promesses. Mais une chose serait fort importante, elle activerait singulièrement les affaires... Aussi, j'y pense, et très sérieusement, je vous jure ! Il faut à mademoiselle Flora un rôle nouveau, un rôle immense, comme il n'y en a pas au théâtre... Un rôle enfin qui, du premier coup, la mette au pinacle, et qui fasse admirablement valoir toute la souplesse, toute l'éner-

gie, toute la puissance de son talent! La voix de mademoiselle est quelque chose de prodigieux! c'est tout à la fois un soprano et un contralto ; c'est tout le clavier de la voix humaine, depuis la note la plus déliée, la plus aiguë, jusqu'au son le plus grave et le plus mâle! Meyerbeer, que j'ai vu ce matin encore, dit bien qu'une pareille voix est incomparable, que c'est une merveille! et il écrit maintenant un opéra dont il a choisi lui-même le sujet: le poème n'est pas fait encore. Meyerbeer le destine à un écrivain sérieux, à un homme qui soit poète au même degré que lui-même est musicien. Dans cet ouvrage, qui sera monumental, se dessine un rôle qui n'a pas un équivalent au théâtre. Ce rôle est destiné d'avance à mademoiselle Flora.

Le marquis se tut un moment, dans l'espoir que Flora, joyeuse, émerveillée, ne pourrait s'empêcher au moins de lui adresser quel-

ques remerciements; mais celle-ci garda la même contenance impassible : elle ne semblait même point avoir entendu ce que venait de dire le marquis.

M. de Pons, cruellement mortifié, se pinça les lèvres, mais il n'eut garde de laisser paraître sa mauvaise humeur, et, prenant un air des plus aimables, il ajouta en se rapprochant de la cantatrice :

— Mademoiselle me boude un peu... et je sais parfaitement pourquoi... Oui, je l'avoue, je suis coupable... très coupable.

Flora, stupéfiée d'une pareille audace, leva fièrement la tête et regarda le marquis avec un air de mépris glaçant.

— Je sais pourquoi, vous dis-je, mademoiselle... Mais franchement vous êtes par trop sévère! Je veux bien en faire juge madame votre mère et monsieur Gustave de Valory, que j'ai l'honneur de vous présenter...

A ce nom, mademoiselle Duvercourt parut frappée de surprise.

En jetant un coup-d'œil furtif et rapide, elle avait bien déjà remarqué Gustave; mais le prenant pour quelque oisif et riche fat, pour quelque ami de M. de Pons, elle ne l'avait pas même honoré d'un regard.

Ce nom de Gustave Valory produisit un effet magique sur Flora.

VII.

MUSIQUE ET POÉSIE.

Depuis longtemps, sans connaître Gustave, sans l'avoir vu, elle prenait à son avenir poétique, à ses ouvrages, un étrange intérêt. C'est que dans les débuts de Gustave et de Flora il y avait une frappante analogie; l'un

et l'autre avaient surgi tout-à-coup, sans tâtonnements, sans charlatanisme ; l'un et l'autre, ils s'étaient, du premier pas, élancés jusqu'aux dernières limites du succès; l'un et l'autre, ils avaient soulevé autour d'eux un tourbillon d'envieux et d'admirateurs.

Flora venait de se lever ; elle saluait gracieusement Gustave, qui, plein de trouble et d'embarras, se confondait lui-même en salutations.

—Oui,mademoiselle,dit le marquis avec un sourire triomphant,je savais depuis long-temps toute votre sympathie pour le talent de notre jeune poète; et, comme vous n'avez pas d'admirateur plus passionné et plus enthousiaste que monsieur Gustave Valory, j'ai cru ne pas vous déplaire en me chargeant d'être son introducteur auprès de vous.

Flora, toujours un peu embarrassée, fit un nouveau salut, et Gustave, pour se donner

une contenance, tourna son chapeau dans sa main.

— Ah! oui-dà! dit madame Duvercourt, en faisant un petit signe de tête protecteur à Gustave. Voici donc le fameux génie en personne, monsieur Gustave Valory, qui a une si belle écriture... même qu'il a fait *la mort de Socrate*. Jolie pièce, ma foi! etgaie...il n'y a que la fin qui me chiffonne. Dites-moi donc un peu qu'est-ce qu'il avale, ce vieux avec une barbe? il paraît que ça fait mourir, cette tisane ?

Gustave, émerveillé de tant d'abrutissement, ne savait que répondre; il craignait d'avoir mal compris M. de Pons, et ne pouvait croire que cette espèce de cuisinière fût Madame Duvercourt, la mère de Flora.

Celle-ci, confuse et impatientée, se mordit les lèvres; elle souffrait le martyre. Pour le marquis, il souriait malicieusement, et jouis-

sait peut-être, au fond du cœur, de la honte de Flora.

— Eh bien! c'est égal, c'est une pièce très-gentille, continua Madame Duvercourt. Faut croire qu'il avait soif, le brave cher homme, ou qu'il avait ses raisons pour prendre médecine... Dites-moi donc, Monsieur Gustave, est-ce que par hasard vous l'auriez connu ce particulier, M. Socrate?

A ce dernier trait de bêtise incroyable, Gustave pensa faire un songe; mais, ne pouvant croire même à la possibilité d'un songe aussi saugrenu, il se demanda si Madame Duvercourt ne se moquait pas de lui.

Enfin, Flora, voulant mettre un terme au bavardage effréné de sa mère, fit tous ses efforts pour réparer, autant que possible, l'impertinence et l'incongruité des questions de Madame Duvercourt. Elle fit à Gustave les éloges les plus délicats; et, sans la moindre prétention,

sans la plus légère teinte de pédantisme, elle causa littérature et poésie comme une personne instruite et merveilleusement organisée. Après avoir échangé quelques phrases avec Flora, Gustave n'eut pas de peine à comprendre tout l'intervalle immense qui existait entre la mère et la fille : c'était la poésie et le prosaïsme côte à côte; la distinction et la vulgarité toujours en présence.

Gustave voulut à son tour complimenter Flora et lui dire tout ce qu'il avait de sympathie, d'admiration, pour son incomparable talent; mais les mots ne lui arrivaient pas, et il ne pouvait que balbutier des phrases incohérentes et confuses.

Le marquis venait de s'asseoir sur un fauteuil à quelque distance de Flora; et, le corps renversé en arrière, les jambes croisées l'une sur l'autre, il jouait négligemment avec une petite canne à pommeau d'or incrusté de rubis

Mais bien qu'il ne parût prendre qu'un intérêt médiocre à la conversation, il n'en perdait pas une syllabe; et ses regards, vifs et scrutateurs, allaient sans cesse de Gustave à Flora; puis, se penchant avec insouciance vers Madame Duvercourt, il lui disait à voix basse quelques mots à l'oreille.

— Oui, monsieur, je suis enchantée de vous connaître, disait Flora d'une voix douce et vibrante à Valory. Je ne vous le cache pas, il y a bien longtemps que j'avais ce désir, et je dois savoir gré à M. le marquis de Pons...

Le marquis fit une légère inclination de tête, en signe de remerciement.

— Mademoiselle, répondit Gustave avec enthousiasme, c'est moi qui dois remercier de toute mon âme M. le marquis de Pons! il a deviné pour ainsi dire le fond de ma pensée... Oh! ma reconnaissance lui est pour jamais acquise!

— Et je l'accepte, mon cher Monsieur de Valory, dit le marquis, en lui tendant la main. Ce n'est pas au moins que je sois fort intéressé, et je ne prétends rien pour moi-même... Mais n'allez pas croire qu'en échange du plaisir que je vous cause, je me borne à recevoir vos remerciements... Non, pardieu! c'est beaucoup, mais ce n'est pas assez : il me faut encore autre chose, et vous savez bien quoi...

Flora, de plus en plus étonnée de l'aisance et des manières dégagées du marquis, le regardait avec un mélange de surprise et de colère.

— N'est-il pas vrai, Mademoiselle? reprit en souriant le marquis de Pons, vous exigez, nous exigeons tous les deux que M. de Valory se mette immédiatement à l'ouvrage, et traite le grand sujet dont nous sommes convenus.

— Mais, pour ma part, je n'ai rien à exiger

de Monsieur Valory..... dit Flora, non sans quelque hésitation. Certes, je tiendrais à honneur de chanter les beaux vers du plus jeune et du premier de nos poètes... Mais je ne crois pas avoir encore le droit, et surtout le prétexte d'imposer à monsieur un pareil travail.....

— Oh! mademoiselle, s'écria Valory avec feu, je vous en conjure, donnez-moi des ordres! pour vous, je suis prêt à tout faire!.. Oui, dussé-je laisser là mes ouvrages commencés, mon poème épique, ma tragédie, n'importe! je quitterai tout avec bonheur, si j'ai l'espoir d'entendre un jour mes vers sortir de votre bouche!..

Flora baissa la tête, et rougit.

Le marquis de Pons remarqua ce mouvement et cette rougeur; puis, se frottant les mains, il sourit avec une expression indéfinissable.

— Ainsi, dit-il, c'est chose convenue? De-

main, je vais avec M. de Valory chez Meyerbeer, et tout s'arrangera. Dans six mois au plus tard, nous aurons un nouveau chef-d'œuvre.

— Et comment que vous le nommez, votre chef-d'œuvre? demanda Madame Duvercourt.

— Le *Juif-Errant*, madame, répondit le marquis.

— Tiens! mais ç'est une chanson des rues, ça, dit Mme Duvercourt, en hochant la tête. Ça ne convient pas à mon enfant.

— Soyez tranquille, madame, continua le marquis, c'est un sujet magnifique!.. Des effets merveilleux... *Robert le Diable* n'est rien auprès!

— Eh bien! soit, dit Madame Duvercourt, en prenant une grosse prise de tabac. Pour ce qui est de moi, je donne ma permission, j'approuve... quoique je n'aime pas les juifs, pas

plus le juif-errant que les autres... C'est une antipathie, voyez-vous, une véritable horreur, comme pour les chats!..

Flora, pour empêcher Gustave d'entendre les burlesques observations deMadame Duvercourt, ne laissait pas languir la conversation; elle parlait de musique et de poésie.

Cependant il y avait déjà plus d'une demi-heure que durait la visite du marquis et de Gustave; il était déjà fort tard; on éteignait les lampes du corridor.

— Eh! eh! mes chers enfants, dit Madame Duvercourt, en se levant tout effarée, nous passons la nuit à faire la causette... qu'est-ce qu'on va dire? Justement nous sommes quatre, deux messieurs et deux dames!.. Filons, filons, mes enfants... il y a de mauvaises langues dans cette boutique.

— Oh! soyez tranquille, Madame Duvercourt, répondit le marquis, avec un sang-

froid superbe : on connaît vos vertus et votre incorruptibilité ! Sans cela, dam... Eh ! eh ! je ne dis pas... vous avez encore un œil si vif...

— J'en ai deux, s'il vous plait, interrompit madame Duvercourt, en se redressant avec fierté. Et dans mon temps, ces deux là, je vous prie de le croire, en valaient bien quatre ! Sans compter, comme dit c't autre, qu'on avait les dents analogues, une petite frimousse un peu gentille, qui ne se mouchait pas du pied !... Mais partons, partons...

Flora s'était levée; elle mit sa pelisse et fit quelques pas vers la porte.

— Mademoiselle, dit galamment le marquis, en offrant son bras à la cantatrice, permettez !...

Mais Flora fit un pas en arrière; et, prenant le bras de Gustave, elle dit au marquis de Pons :

— Veuillez m'excuser, monsieur le marquis ; monsieur vous avait prévenu...

Le gentleman se mordit les lèvres, et ses yeux étincelèrent.

— Allons, allons, consolez-vous, mon cher monsieur le marquis de Pons, dit madame Duvercourt d'une façon coquette et provocante, vous aurez une compensation... Donnez-moi le bras.

Le marquis, furieux et confus, demeura un instant comme pétrifié ; il fut au moment d'éclater ; mais, jugeant à propos de se contenir pour ne pas s'aliéner madame Duvercourt, il se résigna courageusement à traîner cet horrible boulet.

Le domestique du marquis se tenait en dehors de la loge ; il descendit à la hâte pour faire avancer la voiture.

VIII.

LE BOULET.

Flora et Gustave marchaient les premiers; madame Duvercourt, pesant de toute sa lourdeur sur le bras du marquis, se pavanait orgueilleusement, en traînant ses pieds énormes qui, à chaque pas, faisaient claquer ses soc-

ques avec le bruit sec d'une noix qu'on brise. Joyeuse et fière de s'appuyer sur le bras d'un gentilhomme, du fils d'un pair de France, elle aurait donné tout au monde pour être vue en si belle posture par toutes les commères de son voisinage. Le marquis baissait la tête avec un dépit mal déguisé; il se trouvait d'un ridicule accompli.

— Ah çà! dit madame Duvercourt, d'une voix claire et perçante, j'espère bien que nous avons là notre équipage, notre landau, notre livrée?...

— Oui, oui, soyez tranquille, répondit à voix basse le marquis.

— A la bonne heure, ajouta la vieille d'une voix plus éclatante; j'aime qu'un équipage soit toujours à mes ordres, avec un marchepied en velours, des coussins moelleux dans l'intérieur, un tapis de haute laine sous mes pieds!... Ah! ah! c'est du chenu, notre équipage, mon-

sieur le marquis! et de fières bêtes qui vous traînent ça! Voilà ce qui s'appelle soigné!... Avant peu, n'est-ce pas, j'en ferai des promenades, qui ne seront plus à quarante sous l'heure!... Je vais me faire un peu joliment brouetter!... J'aime le *lusque,* moi, je l'adore!...

Un brillant équipage attendait à la porte; deux chevaux vifs et fringants piaffaient avec impatience. Un domestique en riche livrée tenait la portière ouverte, son chapeau à la main.

Madame Duvercourt, sans attendre qu'on la priât de monter, s'envola, pour ainsi dire, malgré son embonpoint, et retomba lourdement dans la voiture, qui vacilla, rudement secouée. Le marquis tourna la tête pour chercher Flora; il la vit à quelque distance, donnant toujours le bras à Valory et semblant vouloir s'éloigner.

— Eh! bon Dieu, mademoiselle, dit le marquis de Pons, à quoi songez-vous? il fait un

horrible temps ; vous allez vous enrhumer d'attendre ainsi dehors... Voici ma voiture...

— Je vous remercie infiniment, monsieur le marquis, répondit Flora, avec une politesse glaciale : je me sens mal à la tête, et je préfère m'en aller à pied...

— Quoi ! est-il possible, par ce froid, par cette neige?...

— C'est l'observation que je me permettais de faire à mademoiselle, ajouta Gustave.

— Je vous suis mille fois obligée, monsieur Valory, dit Flora, sans tourner les yeux vers le marquis de Pons ; mais je ne crains pas le grand air... J'aime beaucoup à marcher, le soir surtout... et si vous avez la complaisance de vouloir bien nous accompagner, ma mère et moi, jusqu'à la maison, vous nous ferez un grand plaisir...

— Votre mère, mademoiselle, observa le marquis, d'un ton piqué, je ne crois pas du

tout qu'elle soit en humeur de retourner chez elle à pied... les rues sont fort glissantes. Il y aurait vraiment de l'imprudence, permettez-moi de vous le dire, presque de la folie, à vous en aller à pied par ce temps, à pareille heure!...

— N'importe, monsieur le marquis, répondit sèchement Flora; je veux être folle tout à mon aise... C'est une idée comme une autre... D'ailleurs je vous répète que j'ai une migraine affreuse! le grand air la dissipera. .

En parlant ainsi, Flora tournait la tête à droite et à gauche; elle cherchait sa mère, et, la croyant encore sous le vestibule, elle ne pouvait s'expliquer un semblable retard.

— Vous cherchez madame Duvercourt? dit le marquis avec un sourire de joie sardonique. Elle vous attend.

— Ma mère? où donc peut-elle être?

— Mais à deux pas de nous, mademoiselle...

Tenez, vous pouvez l'entendre.......

En effet, une voix aigre et discordante appelait Flora : c'était madame Duvercourt, qui, devinant à ce retard quelque refus ou quelque indécision de sa fille, commençait à s'impatienter fort.

— Eh bien! eh bien! les autres! criait-elle en passant la tête par la portière, arrive-t-on? Je gèle!...

— Vous entendez, mademoiselle, dit le marquis. Je vous en conjure, permettez-moi de vous reconduire, ou du moins laissez-moi dire à mon domestique de vous faire avancer un fiacre...

— Monsieur, encore une fois, je vous remercie, je n'ai besoin de rien... Je veux marcher. Je vais dire à ma mère que je souffre... elle sait que la voiture me fait mal; elle consentira sans peine à ce que je lui demande...

— Voyons donc, là-bas! reprit madame Du-

vercourt, en agitant la portière, aura-t-on bientôt fini de me faire droguer?

— Pardon, maman, pardon, dit Flora en s'avançant près de la voiture; je ne suis pas très à mon aise... je voudrais faire un peu d'exercice. Je t'en prie, retournons à pied...

— A pied, ma chère! es-tu folle? est-ce que tu as bu? dit madame Duvercourt, saisie d'étonnement. Allons, monte, et vite!... Monsieur le marquis va se fâcher à la fin.

Mais Flora ne fit pas un mouvement.

— Ah ça! est-ce que tu es sourde, que tu restes là comme un *terne?* poursuivit madame Duvercourt, d'une voix plus aigre; tu vas t'enrhumer et perdre ton *sol*... Vite donc, vite!...

— Maman, je t'en supplie, fais ce que je désire... Il faut que je marche, que je prenne l'air... sans quoi je ne fermerais pas l'œil de toute la nuit, et demain je ne pourrais pas chanter au concert...

— Que je t'y voie ! Ne pas chanter ! dit avec autant d'effroi que de colère Madame Duvercourt : elle avait déjà reçu un billet de cinq cents francs pour le concert qui devait avoir lieu le lendemain dans les salons d'Erard.

Le marquis ne disait pas une parole, mais, bien persuadé que la mère triompherait de la fille, il attendait avec persévérance qu'il plût à Flora de monter en voiture.

— Ecoute, maman, dit Flora, d'un ton ferme et résolu ; je te jure que si tu me refuses une chose aussi juste, aussi simple, je ne chanterai pas demain.

Madame Duvercourt, sérieusement effrayée, ne crut pas devoir opposer une plus longue résistance au caprice de Flora : le billet de cinq cents francs lui tenait trop au cœur. Elle se résigna donc à descendre de voiture en grommelant ; mais furieuse et désappointée, elle se promit bien de prendre sa revanche et de

faire payer cher à Flora ce triomphe d'un moment.

— Hum ! hum ! fit-elle en éternuant avec colère. Ayez donc des filles, ruinez-vous donc pour elles... Oui, ruinez-vous donc pour les éduquer et leur faire apprendre la musique! elles vous récompensent drôlement... Patauger dans la neige, dans la boue, comme une marchande de pommes ! En v'là de l'élégance !.. On a beau avoir des socques, ça ne suffit pas... Faudrait des bottes à l'écuyère !

— Allons, un peu de courage, ma chère Madame Duvercourt, dit le marquis avec une affectation de bonne humeur. Il ne voulait pas avoir l'air trop contrarié ; et, faisant de nécessité vertu, il se promettait, à part lui, d'avoir aussi sa revanche.

— Il ne s'agit pas d'avoir du courage, dit en grognant Madame Duvercourt ; il faudrait avoir des sabots. Voyez donc c'te mare...

— Bah! Madame Duvercourt, les trottoirs sont secs; je me charge, moi, de vous faire arriver au logis sans une tâche de boue à votre robe.

— Je crois bien, répondit Madame Duvercourt, en se retroussant jusqu'au milieu des mollets. On s'arrange pour la robe... Mais les bas! Des bas tout blancs d'hier...

Pendant cette étrange conversation et ces débats de famille, Valory se tenait à quelque distance, comme par discrétion : il attendait avec une fébrile impatience qu'on se remît en marche; son cœur battait violemment, des frissons parcouraient son corps. Cette brusque et singulière résolution de Flora ne pouvait manquer de le surprendre; et des idées pleines de joie et de trouble, lui traversaient l'esprit.

— Oh! pensait-il avec délire, si c'était... Mais non, je suis fou!

Enfin la cantatrice voulut prendre le bras de sa mère : mais celle-ci, la repoussant avec un peu de rudesse, lui dit :

— Donnez le bras à monsieur le poète, mam'selle, puisqu'il est assez bon pour se charger de vous. Moi, je marche derrière.

— Et je serai votre cavalier, Madame Duvercourt, ajouta le marquis d'un air câlin, en présentant son bras à la vieille.

— Ce n'est pas de refus, jeune homme trop galant, répondit-elle en le regardant d'un air attendri. En voilà un gentilhomme, un vrai chevalier français! Au lieu de s'en aller dans sa bonne voiture, il trotte à pattes au milieu de la boue pour accompagner le *sesque!* Bravo! bravissimo! vous avez trouvé le chemin de mon cœur!...

— Et c'est un chemin beaucoup plus agréable que celui-ci, j'en conviens, répliqua le

marquis avec un sourire des plus aimables, tout en grinçant des dents.

— Oh ! qu'on a bien raison de dire qu'il n'y a que les grands seigneurs pour être honnêtes, s'écria Madame Duvercourt enthousiasmée. En avant, marchons ! En route, les autres !

Flora n'avait pas attendu l'ordre maternel pour se mettre en marche.

Gustave lui donnait le bras, et frissonnait sans trouver une parole à dire.

Madame Duvercourt, elle, ne tarissait pas dans son éloquence, et prodiguait au marquis un luxe de remerciements et d'éloges qu'elle avait l'art d'exprimer le plus grotesquement du monde. Mais au milieu de tout ce verbiage, elle suivait fort diplomatiquement son idée, et préparait les choses avec une certaine adresse...

Tout-à-coup le marquis pousse un éclat de rire mal étouffé : mais, pour dissimuler autant

que possible cet accès d'hilarité impertinente, il toussa bruyamment.

— Voulez-vous un peu de sucre d'orge? dit Madame Duvercourt, en s'arrêtant pour fouiller dans sa poche. C'est fameux pour le rhume!

— Merci, merci, Madame Duvercourt, ce n'est rien.

On se trouvait alors à quelques pas de la maison; Flora venait de frapper à la porte cochère.

— Ainsi donc, Monsieur le marquis, n'oubliez pas de venir demain, dit Madame Duvercourt. Nous causerons en famille..... Nous arrangerons tout... Moi, d'abord, je vous aime déjà comme une vraie maman. Ça ne fera que croître et embellir! Bonsoir, bonsoir... Tenez-vous les pieds chauds... et la gorge aussi. Vous avez là du rhume... Tenez, mon cher marquis, fourrez-moi un bas de laine dans votre cravate, et vous m'en direz de fières nouvelles

demain matin! La laine, ça pousse à la peau...

La porte venait de s'ouvrir : Flora dit quelques mots de remerciement à Valory; puis elle disparut lestement sous le vestibule, comme pour éviter les salutations et l'adieu du marquis.

Quelques moments après, le marquis de Pons et Gustave montaient ensemble dans l'équipage qui les avait suivis au pas.

IX.

L'AMOUR ET LE TRAVAIL.

Gustave ne voulut pas que le marquis de Pons le reconduisît tout à fait.

— Il est déjà tard, monsieur le marquis, dit-il; je ne souffrirai pas que vous vous dérangiez ainsi de votre chemin.

— Bah ! bah ! c'est un plaisir pour moi, mon cher monsieur Gustave. Je n'ai pas tous les jours cette bonne fortune, et je suis ravi d'en profiter : la conversation d'un homme comme vous est si agréable !

— Vous attachez trop d'importance à mon peu de mérite, monsieur le marquis.

— Non, non, en vérité, je vous estime autant que je vous aime ; et si vous le permettez, je serais fort heureux de cultiver votre connaissance.

Il y eut encore quelques phrases de politesse banale échangées entre eux ; puis, Gustave insista si vivement pour descendre de voiture, que le marquis de Pons, craignant de lui déplaire, fit arrêter enfin. Gustave donnait le même prétexte que Flora. Il avait la tête brûlante et lourde à force de travail, et jamais il ne rentrait chez lui, le soir, sans faire une promenade, à pied, d'une heure ou deux.

Il fut de nouveau convenu que le marquis passerait dans la matinée chez Gustave pour le présenter au grand compositeur.

Enfin les deux jeunes gens se séparèrent.

Gustave était impatient d'être seul;il voulait donner un libre cours à ses pensées ; un torrent de feu bouillonnait dans son cerveau ; il avait le délire et la joie au cœur. A peine rentré chez lui, Gustave s'écria , dans un transport d'enthousiasme :

— Oh ! qu'elle est belle ! Non jamais rien d'aussi enchanteur, d'aussi poétique !... Quel regard! Quelle voix douce et charmante! C'est un ange ! Oh ! c'est plus encore, c'est la femme qu'à rêvée mon cœur!..

Et il marchait dans sa chambre avec agitation.

— Oui, je le sens bien, elle ne sortira jamais de ma pensée!.. Je l'aime! oh ! je n'aime plus qu'elle au monde !.. C'est maintenant

que j'aspire au succès, au triomphe, à la fortune! Je voudrais tout lui donner! Je voudrais lui faire une auréole de gloire!..

Mais soudain il s'interrompait avec un air de profonde tristesse.

— Misérable fou! murmura-t-il; est-ce que je suis digne seulement de baiser la trace de ses pas?.. Elle, si rayonnante, si belle, si majestueuse, environnée d'hommages et d'adoration!.. Elle rira de mon incroyable démence, et je n'aurai que sa pitié.. ou plutôt son mépris! . Malheureux! malheureux!

Il tomba découragé, dans un fauteuil; puis, le front dans ses mains, il demeura longtemps immobile et silencieux.

Cependant, la nuit était fort avancée. De temps à autre, on entendait le timbre des horloges qui sonnait lugubrement les heures; et le vent de la nuit, et le roulement sourd des voitures qui passaient au loin sur les pavés

couverts de neige. C'était un mélange de bruits mornes, tristes et confus.

Enfin, après quelques heures de muette rêverie, Gustave s'enveloppa dans son manteau, et, se jetant à demi vêtu sur son lit, il essaya de s'endormir. Ses yeux étaient lourds, sa tête brûlante, et le sommeil ne venait pas : il y avait trop de flamme et de tumulte dans l'imagination de ce jeune homme ! Jusqu'au matin, il s'agita fiévreusement dans une douloureuse insomnie.

Le jour commençait à peine. Quelques rayons de lumière blafarde, tombant sur les toits chargés de neige, se glissaient dans la mansarde de Gustave. Il se lève brusquement, se rhabille à la hâte, et sort de la maison. Les rues étaient presque désertes encore : de distance en distance, quelques rares passants qui cheminaient la tête basse, les mains dans leurs poches, tout grelottants. Le froid n'était pas

moins vif que la veille, et les charrettes se traînaient lourdement sur la neige épaisse et durcie.

Gustave était sorti sans but, sans dessein; il voulait seulement distraire son agitation morale par le mouvement et la marche; sa poitrine oppressée, haletante, avait besoin du grand air, et il sentait avec délices la brise âpre et glaciale lui souffler au visage et rafraîchir ses tempes bouillonnantes.

Pendant plusieurs heures Gustave se promena au hasard, marchant d'un pas rapide et convulsif, sans reprendre haleine, sans même savoir le nom des rues qu'il traversait. Par moments il entendait murmurer autour de lui des imprécations et des blasphèmes : c'étaient les gens qu'il avait heurtés sur sa route, et qui le prenaient pour un fou.

Enfin Gustave, doublant tout à coup le pas, et comme frappé d'une idée soudaine, se diri-

gea vers la maison où demeuraient madame Duvercourt et sa fille. Les croisées de l'appartement n'étaient pas ouvertes encore : Gustave, pâle, frissonnant, les yeux fixés sur les fenêtres de la chambre à coucher de Flora, passait et repassait continuellement devant la porte cochère.

A chaque instant il regardait sa montre, et croyait toujours voir l'aiguille à la même place.

—Mon Dieu, murmura-t-il avec angoisse, le temps ne marche pas aujourd'hui ! chaque heure est un siècle !.. Si j'entrais !.. mais non, je ne puis me présenter encore !.. Elle est à peine levée sans doute ! On ne me recevrait pas !..

Et frémissant d'impatience, il continuait à marcher de long en large sans détourner ses yeux des croisées ou de la porte-cochère,

comme un garde du commerce qui guette sa proie.

— A qui donc en veut-il, cet original qui fait sentinelle? se demandait depuis quelques instants le portier de la maison : il était sorti pour casser la glace du trottoir et balayer le ruisseau, et il n'avait pas tardé à s'apercevoir des allées et venues de Gustave.

Par bonheur celui-ci remarqua l'inquiète attention du portier, et craignant de s'attirer quelque discussion ridicule, il s'éloigna un peu.

— Vraiment, je perds la tête! se dit-il en doublant le pas. J'oublie que M. de Pons m'a donné rendez-vous; c'est à peu près l'heure! Courons.

Il monta dans un cabriolet et se fit reconduire chez lui. Mais il était trop tard: le marquis de Pons venait de sortir.

Gustave retourna dans sa chambre pour

faire un peu de toilette. Ensuite, comme la matinée n'était pas encore assez avancée pour rendre visite à une dame, il essaya de lire quelques pages de Virgile, afin de remettre le calme dans ses idées. Mais un nuage flottait dans ses yeux, une vapeur confuse voilait son esprit ; il ne voyait rien, il ne comprenait rien ! Parfois le brouillard semblait se déchirer, et des lettres de flamme apparaissaient sur le livre: ces lettres formaient un nom, le nom de Flora.

— Non, je ne puis lire ! s'écria-t-il, en fermant tout-à-coup son Virgile, et le jetant au milieu de de la chambre. N'essayons plus ! c'est inutile !

X.

UN MARIAGE MANQUÉ.

Gustave redescendit précipitamment. En moins d'un quart d'heure, bien que la distance fût longue, il se trouvait devant la maison de Flora. Maintenant sa visite ne pouvait plus sembler extraordinaire : la manière toute gra-

cieuse dont Flora l'avait engagé la veille à venir, devait le rassurer complètement. Peut-être, néanmoins s'empressait-il beaucoup trop, pour les convenances, de mettre à profit l'aimable invitation de Flora, qui certes ne devait point s'attendre à une si prompte visite. Toutes ces réflexions et bien d'autres encore préoccupaient singulièrement Gustave, qui n'osait franchir le seuil de la porte cochère. Il allait et venait, plein d'hésitation et d'incertitude, comme quelques heures auparavant. Son cœur battait avec une force inouïe, les artères s'agitaient dans ses tempes ; une sueur tour à tour froide et brûlante baignait son front.

A la fin, s'armant d'une résolution ferme et courageuse, il entra.

— Monsieur, qui demandez-vous? cria rudement le portier en lui barrant presque le passage.

Il avait reconnu dans Gustave l'individu qui

s'était promené si longtemps le matin devant la porte cochère.

— Madame Duvercourt..... balbutia Gustave.

— Il n'y a personne, répondit le cerbère en fronçant le sourcil.

— Ces dames sont donc sorties de bien bonne heure ? reprit Gustave d'une voix émue.

— Peut-être oui, peut-être non, repliqua insolemment le portier. Je n'ai pas l'habitude de conter aux étrangers ce que font mes locataires.

— Ayez au moins l'obligeance de me dire à quelle heure ces dames rentreront probablement.

— Elles ne m'ont pas fait de confidence, ces dames, repartit le concierge d'un ton brutal. Mais d'abord qui êtes-vous, monsieur? Vous qui avez l'air de monter la garde devant ma porte?...

Il y avait tant d'impertinence et de grossièreté dans la manière dont cette question était faite, que Valory, malgré sa douceur habituelle, fut au moment d'administrer à ce drôle une sévère correction à coups de canne ; mais craignant le scandale et le bruit, il tâcha de se contenir, et répondit au portier d'un ton ferme et digne, en lui présentant sa carte :

— Je suis M. Gustave Valory. Vous remettrez cette carte à madame Duvercourt.

Ce nom de Valory eut un effet magique.

— Quoi ! Monsieur, c'est vous... venez, monsieur Gustave Valory ! Il fallait donc le dire tout de suite.

Et le concierge, tout à l'heure si insolent, devint souple, honnête et presque mielleux. Il ôta bien vite son bonnet gras, et fit à Gustave un salut des plus humbles et des plus respectueux.

— Montez, monsieur, montez, s'il vous

plaît, dit-il en courant ouvrir la porte vitrée qui fermait le vestibule. Au premier au-dessus de l'entresol... La grande porte en face. Bien des excuses, monsieur... Erreur n'est pas faute... une autrefois, j'aurai l'honneur de reconnaître monsieur.

Mais le portier haranguait en pure perte : Gustave sonnait déjà.

Un flot d'idées confuses tourbillonnait dans sa tête ; il était si ému, si profondément agité, qu'il se repentait presque d'avoir sonné tout de suite, sans prendre quelques instans pour se remettre.

Cependant la porte ne s'ouvrait pas. Gustave sonna plus fort ; mais personne ne bougeait dans l'intérieur de l'appartement.

Soudain il crut entendre dans une pièce voisine comme le bruit d'une altercation et deux voix irritées, l'une forte et mâle, l'autre criarde et perçante. Puis, avant qu'il eût pu

saisir quelques paroles distinctes, la porte de l'appartement s'ouvrit avec force, et Gustave se trouva en face du marquis de Pons.

Celui-ci était pâle de colère; mais il riait : c'était un rire plein de fureur et d'amertume.

— Allez, monsieur le marquis, c'est abominable! disait une voix tour à tour perçante et rauque. Vous devriez être honteux... pour un marquis!

— Vous êtes folle, archifolle! repartit de Pons, avec un éclat de rire plus sardonique; je vous souhaite bien du plaisir.

— Et moi, je ne vous en souhaite pas, surtout avec ma fille! s'écria madame Duvercourt, au comble de l'exaspération. Je vous en prie, ne revenez plus chez nous... vous trouveriez visage de bois!

— Portière! murmura sourdement le marquis, dont les yeux étincelèrent tout-à-coup.

Gustave, ne pouvant comprendre une scène

pareille, demeurait immobile d'étonnement près de la porte. Ce fut alors seulement que M. de Pons reconnut Valory.

— Ah! vous voilà, mon cher monsieur Gustave? dit-il, d'un ton aimable et dégagé, comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire. Je suis enchanté de vous trouver... je retournais précisément chez vous.

Gustave balbutia quelques mots d'excuses: cette rencontre, dans une pareille occasion, le contrariait singulièrement.

— Venez donc, je vous prie, faire un tour avec moi, dit le marquis, en lui prenant le bras, j'ai beaucoup de choses, et de fort importantes, à vous dire.

Madame Duvercourt, aveuglée par la colère, n'avait pas vu sans doute Gustave, car à peine le marquis était-il sur le palier, qu'elle avait refermé la porte avec violence.

Gustave, un peu décontenancé, crut devoir

remettre sa visite à un autre moment ; et curieux de savoir ce qui venait de se passer, tremblant de l'apprendre, il suivit le marquis de Pons.

XI.

LA BAGUE DE DIAMANT.

Avant de raconter les causes de la discussion violente qui venait de s'élever entre madame Duvercourt et le marquis, il faut donner quelques explications sur la manière dont M. de Pons était parvenu à s'introduire la veille, après le spectacle, dans

la loge de Flora. Le domestique, placé à l'entrée de la loge, n'avait pas annoncé le marquis de Pons : madame Duvercourt était dans la confidence; et, comme elle ne pouvait s'expliquer l'étrange et subite répulsion que sa fille venait de concevoir pour le marquis, elle s'était prêtée de bonne grâce au petit stratagême qu'il avait imaginé. D'ailleurs madame Duvercourt avait son idée fixe. Elle voulait absolument que le marquis devînt son gendre avant peu.

A l'entrée inattendue de M. de Pons, Flora n'avait point dissimulé complétement sa surprise et son dépit; mais comme un étranger se trouvait dans sa loge, elle avait conservé sur elle-même assez d'empire pour ne pas éclater. Néanmoins, dès qu'elle fut seule avec sa mère, Flora ne se contint pas davantage, et elle qualifia d'impertinente la visite du mar-

quis, après ce qui s'était passé entre eux, quelques jours auparavant.

Madame Duvercourt traita sa fille de capricieuse et de petite sotte; elle voulut à l'instant même savoir le motif de cette grande colère qui fermait la porte au plus aimable, au plus galant des marquis.

Flora, toute rouge, et les yeux baissés, hésitait à répondre.

— Allons, vite, mam'selle, dit brusquement madame Duvercourt. Pas de mystères! contez-moi tout.

— Maman, je t'en supplie, ne me force pas à t'en dire davantage. C'est pour moi quelque chose de trop cruel... de trop humiliant!

— Voyons, pas de *giries!* pas de grandes phrases, mam'selle! racontez-moi bien vite toute l'affaire, ou bien je croirai que c'est des couleurs et que vous nous faites des mensonges.

— Oh ! maman !

Et Flora était prête à sangloter.

— Parleras-tu, petite péronnelle ?

— Eh bien ! maman, voici ce qui m'est arrivé ! dit Flora en balbutiant avec un air de confusion. Depuis peu de temps les manières de monsieur le marquis à mon égard ne me convenaient pas : il y avait quelque chose de blessant dans ses paroles, dans l'expression de ses yeux... C'est au point que ses continuelles visites commençaient à me paraître insupportables. Néanmoins, j'aurais pu sans doute patienter encore, quand la semaine dernière, un soir, il a poussé, l'insolence au suprême degré...

— Qu'est-ce à dire ? grommela madame Duvercourt, en prenant d'un air sombre, une large prise de tabac.

— Oui, maman, je te dis la vérité tout entière... Tu peux m'en croire ; mais je te jure

que je n'ai pas le moindre reproche à m'adresser. Oh ! non, rien dans ma conduite n'a pu encourager M. de Pons à me faire une pareille insulte.

— Une insulte?...

— Oui; tu sais, maman, samedi dernier? M. le marquis était venu le soir, comme à l'ordinaire. Il ne t'avait jamais paru plus aimable, et tu voulus absolument que je chantasse, lorsqu'il m'en priait... Je t'obéis bien à contre cœur, et me mis au piano.

— Eh bien ! après?... Qnand on a le bonheur d'avoir un piano à queue, c'est pour taper dessus. Il est joli, ton sacrifice! je te conseille de me le reprocher. Tu as eu un succès mirobolant, même que le marquis était comme un enragé derrière ton tabouret ; les yeux lui sortaient de la tête !

— Oh ! maman, je te le jure, c'est un bien mauvais service que tu m'as rendu là !...

— Va donc, va donc, bégueule! si je t'en croyais, tu coifferais bien sainte Catherine! Fi, la nigaude! c'est grand comme père et mère, et ça ne vous allume pas les chalands! Par bonheur je travaille pour toi.

Flora ne put retenir un geste de dégoût.

— Maman, je te répète que j'ai eu tort de chanter; j'aurais dû persister dans mon refus!

— Vraiment! ça aurait été joli! faire la bête et la mijaurée, quand on lui demande très poliment une petite roulade, rien qu'une vocalise... quand on vient de donner à sa maman une grosse bague en rubis, qui vaut bien cinq cents francs....

— Et permets-moi de te le dire, ma chère maman, interrompit Flora, d'un accent ferme et triste, tu as eu tort, grand tort d'accepter cette bague...

— Et pourquoi, s'il vous plaît?...

— Parce que cet homme a cru pouvoir tout

se permettre ensuite... Tu te rappelles, n'est-ce pas, que tu as quitté le salon quelques minutes, pour préparer le thé...

— Oui. Eh bien! quoi? ne fallait-il pas surveiller mon eau chaude, qui sent toujours le graillon?

— Maman, si tu m'avais prévenue au moins!... mais non, j'étais en train de chanter; je ne t'ai pas entendue sortir... Et voilà que je sens tout à coup deux bras qui s'enlacent autour de ma taille, un baiser de feu qui s'imprime sur mon cou, sur mes épaules...

— Si c'est possible! interrompt madame Duvercourt, les yeux flamboyants.

— Je tourne vivement la tête... c'était le marquis de Pons!.. Je veux m'enfuir, je veux crier!... mais il m'enferme dans ses bras convulsifs, il appuie sa main avec force contre ma bouche, pour m'empêcher d'appeler.... O ma mère! et ce n'était point encore assez d'ou-

trages!... il passe à mon doigt une bague en diamant, que j'arrache avec indignation, que je lui jette à la face!...

— Une bague en diamant? petite sotte, il fallait toujours la prendre!

— Oh! ma mère, non, tu ne penses pas ce que tu dis? s'écria vivement Flora. Cette bague, je l'aurais plutôtbrisée sous mes pieds!... Mais je ne pouvais faire un mouvement... j'étais comme enchaînée dans ses bras... et si tu savais, ma mère.... Oh! non, continua-t-elle en rougissant, je veux me taire... c'est assez parler de cet homme! je ne prononcerai plus jamais son nom! Mais qu'il n'ait pas l'audace de reparaître devant moi, je le traiterais comme un misérable, comme un lâche!

En parlant ainsi, Flora était en proie à la plus violente agitation; ses grands yeux noirs, ordinairement si doux, si veloutés, lançaient des flammes; et ses lèvres pâles et tremblantes

se contractaient avec amertume.

Jusqu'alors madame Duvercourt avait hésité de croire à la révélation de sa fille; tant de hardiesse et d'impertinence lui paraissait impossible de la part d'un homme bien élevé comme le marquis. Mais à voir le trouble et la douleur de Flora, à l'entendre, madame Duvercourt ne pouvait plus douter.

— Ah! ah! dit-elle, le visage pourpre de colère, c'est comme ça! le marquis fait des siennes en mon absence, et il s'imagine que la vertu de ma fille ne vaut qu'une bague en diamant! Bon! bon! à merveille, petit! Je t'attends à la besogne!... Je me charge, moi, de te donner une danse un peu soignée!... Qu'il vienne! qu'il vienne! Je vais apprêter mon manche à balai!...

— Non, ma mère, non, je t'en conjure..... pas d'esclandre, pas de scandale!... Il est plus convenable de nous taire... Bornons-nous seu-

lement à ne plus le recevoir, mais évitons les scènes... Cet homme est puissant, il a beaucoup de crédit, et après avoir été insultées, nous serions encore ses victimes...

— Ne t'agite pas, mon enfant, répondit madame Duvercourt, en secouant la tête et se frottant les mains. J'ai mon idée, sois tranquille... Tout ira pour le mieux. Allons, ne t'avise pas surtout de pleurer, tu serais laide demain soir, tu aurais les yeux rouges... Songe que tu chantes au concert.

— Oui, maman, je vais prendre un peu de repos, j'en ai besoin... La vue de cet homme et son incroyable audace m'ont toute bouleversée... j'ai failli étouffer de colère et d'indignation.

Madame Duvercourt embrassa sa fille, et l'une et l'autre passèrent dans leur chambre à coucher.

Flora ne dormit point; elle avait la fièvre.

Enfin, après une longue insomnie, ses yeux s'appesantirent; mais toujours à demi-éveillée, elle fut jusqu'au matin agitée par des rêves inquiets et confus. La figure sardonique et menaçante du marquis semblait rire auprès d'elle; il cherchait à la saisir, à l'étreindre : quand tout à coup apparaissait un jeune homme, au visage doux et rêveur; ce jeune homme avait l'air de protéger Flora, de la défendre... C'était Gustave Valory.

Ce nom fut le premier qui s'échappa des lèvres de Flora, quand ses yeux se rouvrirent; elle pensait à Gustave, elle croyait le voir encore et l'entendre.

Vers onze heures du matin, Flora, pâle et frissonnante, était assise devant le feu, la tête penchée sur une main, le coude appuyé sur le bras de son fauteuil. Soudain la porte s'ouvre : le marquis paraît.

XII.

LE MARQUIS DE PONS.

Flora ne peut retenir un léger cri de saisissement. Elle se lève vivement de son fauteuil, et veut sortir de la chambre : le marquis de Pons, souriant, mais pâle, se place devant la porte comme pour barrer le passage à Flora.

En même temps, il se confond en saluts gracieux, et cherche à lui prendre la main.

— Vous ici ! vous, monsieur ! s'écrie Flora d'une voix étouffée, en retirant sa main avec une expression d'horreur, je ne vous aurais pas cru si hardi !

— Dites plutôt si amoureux, si fou, belle Flora...

— Oh ! pas de fadeurs, Monsieur le marquis, elles ne sont plus de saison. Maintenant, je vous connais, je sais qui vous êtes...

— Eh bien ! Flora, interrompit le marquis avec tendresse, vous savez alors tout ce que je souffre ! Vous savez combien je suis malheu-heureux !

— Assez, monsieur. Ne jouons pas la comédie, je vous en conjure... nous ne sommes pas ici au théâtre...

— Non, Flora, non, et je m'en félicite... car au théâtre on n'est jamais seul, on n'est ja-

mais libre... partout des témoins jaloux et curieux, des regards indiscrets qui nous épient... Et n'est-ce pas une honte, ma belle Flora? je suis forcé alors de vous parler de la pluie et du beau temps, de vous parler musique, opéra, que sais-je encore?.. J'en bouillonne de rage et d'amour! Mais ici, charmante entre les charmantes, ce n'est plus la même chose... nous sommes véritablement tête à tête, sans envieux, sans témoins, sans importuns!...

Et, se penchant tout à coup sur Flora, il voulut de nouveau lui saisir une main.

— Ne me touchez pas, monsieur le marquis! oh! de grâce... Je ne demande qu'à éviter le scandale; mais si vous m'y forcez, rien ne m'arrête : je crie, j'appelle ma mère...

— Oh! n'en faites rien, délicieuse Flora... ce serait fatiguer inutilement votre voix douce et charmante : on ne vous entendrait pas...

— Prenez-y garde, monsieur! Je vous ré-

pète que j'appelle ma mère. Elle est là... dans cette chambre... je n'ai qu'un mot à dire...

— Eh bien! dites-le ce mot, cruelle et divine Flora! Peut-être serez-vous après moins rebelle et plus raisonnable. Oui... quand vous serez persuadée que votre mère ne peut vous entendre, que nous sommes tous les deux seuls dans votre appartement...

— Oh! s'il était vrai... s'écria-t-elle avec un accent d'effroi. Ma mère? ma mère? viens, accours!

Aucun bruit ne se fit entendre dans la pièce voisine, aucune voix ne répondit à la sienne.

— Que vous disais-je, Flora? poursuivit le marquis, avec un sourire de triomphe indéfinissable : vos cris n'amèneront personne, et votre mère est absente; elle ne rentrera pas avant une heure, si j'en crois votre femme de chambre qui m'est toute dévouée. Ainsi, croyez-moi, résignez-vous à m'entendre... J'ai

à causer quelques moments avec vous, comme un ami, comme un frère...

Mais Flora ne l'écoutait point; tremblante et pâle, elle murmurait des paroles confuses.

— Ma mère... absente!.. Quoi! m'abandonner ainsi!.. Oh!

— Allons, allons, ne vous désolez pas, ma toute belle! dit le marquis d'un air galamment sardonique. Je vous assure que vous m'avez mal jugé... Oui! je vaux beaucoup mieux que vous ne semblez croire!.. Voyons, causons... là, comme de bons amis...

— Je ne suis pas votre amie, monsieur!..

— Je le sais bien, hélas! et voilà ce qui me désespère! Mais n'importe! J'aurai de la persévérance, et comme vous êtes aussi bonne que belle, vous ne serez pas toujours impitoyable!..

—Oh! cet homme! s'écria douloureusement Flora, comme il me méprise! Parce qu'il est

riche et noble! Comme il m'écrase du poids de son orgueil et de sa fortune!.. Mon Dieu! mon Dieu! suis-je assez malheureureuse!

— Il ne tient qu'à vous de ne plus l'être, Flora. Vous avez au contraire tout ce qu'il faut pour être enviée. Belle et rayonnante entre toutes les femmes... croyez-moi, quand on possède votre talent, votre jeunesse, votre incomparable beauté, si l'on est malheureuse c'est qu'on le veut bien. Voyez toutes vos compagnes, toutes les femmes qui sont au théâtre, elles entendent la vie un peu mieux que vous ne faites. Elles ne cherchent pas comme vous à se dérober au plaisir, aux hommages; elles ne languissent pas follement dans une solitude morne et desséchante! Non, leur existence est pleine de fête, de luxe et d'amour... Si par hasard elles n'aiment pas, elles se laissent aimer au moins!.. Et les plus riches équipages, les plus beaux diamants, les plus somp-

tueux hôtels, rien ne leur manque ! Elles ont à peine le temps de former un désir qu'il est satisfait déjà. Et ces femmes, elles sont pourtant bien loin de vous valoir! Non, aucune peut être ne serait digne de baiser vos pas!.. Oh! si vous saviez combien vous êtes belle!.. Combien je vous aime!.. Flora, si vous vouliez?...

—Monsieur, permettez-moi de vous le dire, interrompit Flora d'un accent fier et digne, vos procédés à mon égard ne sont pas ceux d'un gentilhomme ; votre conduite n'est pas celle d'un homme d'honneur...

— Mademoiselle....

— Non! monsieur, non! Vous m'outragez!.. parce que je suis une femme, parce que je suis seule et sans défense! Mais, n'importe! je ne vous crains pas... Je suis forte de ma conscience, et je vous dirai, moi, tout ce que j'ai sur le cœur!... Monsieur, vous avez abusé de la confiance qu'avait en vous ma mère, que

nous avions toutes deux!..vous m'avez fait croire hypocritement que vous me portiez quelque intérêt ; vous m'avez offert vos services, l'appui de votre influence, en prenant le masque de l'amitié... et moi, pauvre folle, je vous ai cru!... Oh! que j'étais aveugle,et ma mère imprudente! Non, vous n'avez jamais été notre ami, vous n'avez jamais eu dans l'âme une pensée généreuse , une intention louable !... Vous avez cruellement spéculé sur mon inexpérience, sur ma position fausse, sur l'espèce de réprobation,d'anathème que le monde prononce contre les femmes de théâtre, et, comptant sur l'éclat de votre nom, sur votre immense fortune, vous avez calculé froidement ce que vous coûterait mon déshonneur!..

— Flora! Flora...

— C'est infâme , vous dis-je ! C'est lâche!

Et dans l'accent, dans le regard de Flora, il y avait une expression de mépris, si amere ,

si poignante, que le marquis de Pons, blessé au vif dans son orgueil de grand seigneur, se mordit les lèvres avec un dépit mal étouffé.

— Pardieu, mademoiselle Flora, dit-il, en se croisant les bras sur la poitrine, je ne vous ai jamais vu tant de verve, tant d'action dramatique ! Vous disiez tout à l'heure que nous n'étions pas au théâtre... mais franchement, je serais tenté de croire que nous y sommes !.. Par malheur c'est de la tragédie, et je vous préfère de beaucoup dans l'opéra...

— Eh bien ! monsieur, vous pourrez m'y entendre plus d'une fois encore, peut-être,... mais ailleurs que chez moi !.. Vous m'obligeriez fort maintenant de vouloir bien me laisser seule...

Et ce disant, Flora, les yeux brillants d'indignation, les sourcils contractés, les lèvres blanches et frissonnantes, fit quelques pas vers la porte.

— Ah ! ah ! vous le prenez sur ce ton, ma-

demoiselle ! s'écria le marquis, en secouant la tête et se tenant debout contre la porte. Eh bien ! je ne demande pas mieux ! Vous aimez, je le vois, les discussions, la lutte ; et moi je ne les déteste point ! Ecoutez-moi donc : je vais avoir l'honneur de vous parler sans fard , sans le moindre détour. Avant de vous déclarer la guerre, je dois, en qualité d'ancien ami, je dois vous faire voir le péril auquel vous vous exposez de gaîté de cœur , sans la plus légère nécessité... Vous savez, n'est-ce pas , que j'ai quelque influence à la direction des Beaux-Arts, par conséquent dans l'administration de l'Opéra?.. Quand je parle, on m'écoute... Et s'il m'est très facile de faire doubler des appointements, je n'ai pas plus de peine à les empêcher de croître d'un centime. Quant aux journaux, ma chère demoiselle, je ne vous en dis rien... les éloges et le blâme sont dans ma bourse; et six mois, pas davantage, me suffi-

raient pour démolir Pasta ou Malibran. Ainsi donc réfléchissez, je vous en conjure, avant de me réduire aux hostilités.

— Faites, monsieur, faites, répondit Flora dédaigneusement. Vos attaques me seront moins odieuses que votre protection; je les préfère!.. De vous je n'attends que le mal, et je me résigne !..

— Vous me défiez!.. Oh! Flora, prenez-y garde! Il en est temps encore! Tant que je n'aurai pas quitté cette chambre en ennemi, vous n'avez rien à craindre de moi !

— Je ne crains rien, monsieur, rien que votre présence! Oh ! c'est le plus cruel supplice que vous puissiez m'infliger!

—Vraiment, Flora, j'ai pitié de vous, répliqua le marquis, avec un air de compassion railleuse. Vous êtes une enfant, vous ne savez pas ce qui vous menace!... Mais songez-y donc! J'ai des amis puissants, des amis partout!...

Je n'ai qu'un mot à dire, et vous êtes perdue !... Pour vous plus d'avenir, plus de gloire... Tous les théâtres vous sont fermés !...Il vous faudra quitter la France !.. et mon inimitié, ma vengeance vous poursuivront jusque sur la terre étrangère... Pardon, oh ! pardon ! ce que je vous dis, c'est horrible!.. Mais je vous aime!... L'amour est mon excuse !... Oui, vous êtes ma seule pensée, mon rêve!... Votre image me suit partout... Il faut que vous m'aimiez!... Je ne puis vivre plus long temps avec votre indifférence !...

— Mon indifférence ?... Oh ! monsieur, vous confondez... C'est mon mépris que vous voulez dire !

— Vous cherchez tous les moyens de m'exaspérer, Flora !... Mais n'importe ! Je vous pardonne ! Je sens que mon amour est plus fort que ma colère... En vérité, vous n'êtes pas raisonnable, et vous êtes bien ennemie de vous-

même !... Pour vous, je suis prêt à tout faire; aucun sacrifice ne m'arrêtera ! Je suis riche et bien posé dans le monde... Vous auriez une vie d'enchantements !... Et au lieu de tous ces plaisirs, au lieu d'une charmante et douce existence, vous préférez vivre seule, tristement, comme une recluse, et tremblant toujours sous le despotisme d'une femme acariâtre et vulgaire, qui vous exploite, qui vous traite comme une enfant, comme une esclave ! Vous, Flora, vous !...

— Et de qui prétendez-vous donc parler, monsieur le marquis? interrompit Flora, en relevant la tête avec dignité.

— Oh ! vous me comprenez, Flora... je vous parle d'une femme qui se dit votre mère; mais c'est impossible ! Non, vous n'êtes pas sa fille...

— Monsieur, monsieur, assez ! N'insultez que moi... Épargnez ma mère !

Aussitôt une voix furieuse, un bruit de pas se fit entendre dans la chambre voisine; la porte s'ouvrit violemment, et madame Duvercourt parut, les joues pourpres de colère, les prunelles flamboyantes.

Le marquis de Pons, qui était loin de s'attendre à cette brusque apparition, fit deux pas en arrière.

—Ah! ah! ah! voilà donc comme vous traitez les absents! monsieur le gentilhomme, dit madame Duvercourt, une main sur la hanche, en secouant la tête d'un air de menace.

— Ma mère! ma mère! Oh! c'est toi, quel bonheur! s'écrie Flora, en se réfugiant toute frémissante dans les bras maternels.

Le marquis, malgré son aplomb et son assurance habituelle, demeurait décontenancé; l s'efforçait de rire, mais on voyait bien que ce rire n'était qu'un masque, une impuissante bravade.

— Oui, je vous y prends, mon bourgeois! poursuivit madame Duvercourt, en gardant son attitude belliqueuse et formidable. Vous donniez-là de jolies leçons de morale à ma fille? mais vous en êtes pour vos frais... On ne veut pas de vos diamants, de vos équipages ! Vous nous prenez pour d'autres!... Allez! allez! monseigneur! Flora Duvercourt ne sera jamais votre joujou!.. il n'en manque pas dans les coulisses de l'Opéra... cherchez, il y a du choix, mon petit! mais pas chez nous!.. On n'est pas à vendre!..

Le marquis aurait bien voulu parler; mais il lui était impossible d'intercaler une syllabe au milieu du torrent de paroles qui tombait à larges flots des lèvres de madame Duvercourt.

— Ah oui-dà! mon jeune marquis, reprit la vieille, en élevant son diapason, vous ne croyez pas ma fille digne de vous épouser? ça vous en=

canaillerait ? Bon soir ! bon soir !.. Allez donc un peu faire un tour de promenade où nous ne sommes pas! Et puis, si vous m'en croyez, vous irez chercher fortune ailleurs... Vous êtes libre, on ne vous retient pas... Voici la porte !

—Insolente! s'écria le marquis, en levant sa canne.

—Pas de gestes, mon prince!.. Ou bien on appelle les voisins... et vous pourriez descendre plus vite que vous n'êtes monté !..

Et comme le marquis, furieux, les lèvres blanches et contractées, allait peut-être se livrer à quelque violence, madame Duvercourt ouvrit brusquement une petite fenêtre qui donnait sur un corridor, puis elle appela de toutes ses forces: Jean! Pierre! Mathieu! Nicolas! presque tous les noms plébéiens du calendrier. Le marquis de Pons, craignant de se compromettre avec d'indignes adversaires, qui n'auraient pas un fort grand respect pour son nom

aristocratique, le marquis de Pons se dirigea vers la porte, en jetant à madame Duvercourt quelques phrases de mépris.

C'est alors que le gentilhomme se rencontra face à face avec Gustave sur le palier de l'appartement.

XIII.

LEQUEL DES DEUX ?

Quelques jours après, deux jeunes gens, mis avec une extrême élégance, déjeunaient au Rocher de Cancale.

Le vin de Champagne coulait abondamment, et les propos joyeux et libres jaillis-

saient comme la mousse de ce nectar inspirateur. L'un des deux convives buvait surtout avec une espèce d'acharenent .Leurs verres s'emplissaient et se vidaient comme par miracle: à chaque instant ils faisaient venir une nouvelle bouteille de Champagne frappé.

—A la bonne heure, mon cher marquis! dit l'autre convive en battant des mains. Voilà ce qui s'appelle avoir de la verve ! Tûdieu ! quelle facilité ! quelle habile et rapide ingurgitation !.. Je ne te croyais pas d'une pareille force !

— Ah ! ah ! mon cher vicomte, c'est que j'ai du chagrin, vois-tu !

— Toi ?... par exemple !

Et le vicomte de Thorigny poussa un bruyant éclat de rire. Le marquis de Pons resta fort sérieux ; et se versant de suite trois verres de Champagne, il les but en moins de trois secondes.

— Voyons ! reprit le vicomte : quel est donc ce beau sujet de tristesse? Pardieu ! je serais curieux de le connaître... Je ne te croyais pas capable d'engendrer de la mélancolie...

— Oh ! sois tranquille, vicomte, je la noierai bientôt dans mon verre !... C'est une idée, un enfantillage... Mais cela passe... Tiens, si tu veux, il faut nous distraire?...

— Volontiers! moi, je suis toujours prêt.. Tu sais qu'en général, j'ai l'avantage d'être un assez bon vivant ! Je ne faiblis jamais... surtout quand il s'agit de plaisirs, d'élégantes fredaines... pourvu toutefois que ma délicatesse ne coure pas le moindre risque, et que je puisse m'amuser comme un diable, sans faire la plus légère peccadille contre l'honneur !

— Oui, je sais, Thorigny, que tu es fort scrupuleux, fort susceptible en matière d'hon-

neur ! répliqua le marquis avec un sourire qui n'était pas exempt de sarcasme. Même au collége, tu étais, je m'en souviens, le plus mauvais sujet de la classe ; mais tu n'avais pas ton pareil pour la droiture et la délicatesse....

Le vicomte regarda un instant le marquis, avec un certain air de défiance : il fronça même légèrement les sourcils, et ses lèvres se contractèrent un peu ; mais ce mouvement fut à peine saisissable. Le marquis de Pons n'y fit probablement pas attention.

— Ainsi donc, mon pauvre de Pons , tu es en train de broyer du noir ? Que diantre ! explique-moi donc l'affaire !

— Non, vois-tu, non, Thorigny... Tu rirais de moi... Ou bien , je te connais, avec tes beaux discours, tu dirais que j'ai tort !

— Pourquoi cela , mon cher ? Tu me crois donc bien systématique, bien pédagogne ?

— Non, Thorigny, non, je sais que tu es un brave garçon et que tu as quelque amitié pour moi. Mais n'importe, il faut absolument que tu joues le rôle de Don Quichotte, que tu protèges le faible et l'opprimé, comme tu dis toujours... Et si tu allais répondre à ma confidence par ce refrain habituel : « tu n'as, mon cher, que ce que tu mérites, » je sens que malgré moi j'aurais la tentation de te chercher querelle, de t'envoyer à tous les diables !

— Tu aurais tort, mon ami ! répondit gravement le vicomte, car je crois être ordinairement un assez juste appréciateur des choses, et quand je dis : « ceci est bien, ceci est mal, » tu peux me croire !

— Corbleu ! Thorigny, il faut avouer que tu ne manques pas d'amour-propre... ni d'aplomb. Toi qui tranches du Lycurgue, du Solon, du Socrate, on pourrait bien, avec un peu de complaisance, on pourrait bien trouver

dans la biographie quelques pages, ou du moins quelques paragraphes qui ne sont guère orthodoxes.

— Que veux-tu dire? Diable m'emporte si je te comprends!

— Au fait, j'en conviens, vicomte, je pourrais être un peu plus clair et plus catégorique; mais, pour le moment, c'est inutile. Revenons à notre affaire, c'est-à-dire à la mienne.... Je te parlais de ma tristesse, et tu voulais en savoir la cause. Mon cher Thorigny, je vais t'ouvrir mon cœur... Pour toi je n'ai rien de caché... J'ai besoin de tes conseils; mais surtout, mon cher, de ton assistance!

— Quel ton grave et solennel, marquis! C'est comme le début d'un mélodrame!... Voyons, parle! que je voie un peu si tu as le Champagne triste ou gai...

— Ah! Thorigny, maintenant tu plaisantes! Peut-être crois-tu que je plaisante aussi moi-

même? Mais non, tiens, si je ris, c'est avec amertume, c'est du bout des lèvres, comme on dit... Mon cher, imagine-toi que je suis amoureux!

— Toi, de Pons?

— Oui, moi-même... et cela doit te paraître anormal et bizarre. Tu dois presque me croire malade ou fou!... Je suis l'un et l'autre, peut-être... C'est fort possible... Mais ce qu'il y a de plus certain encore, c'est que je suis amoureux!

— Oh! pour le coup, marquis, je n'en doute plus; tu viens d'avoir une intonation si tragique, un regard si fatal, que je lis très clairement ce qui se passe au fond de ton cœur... Tu aimes quelque femme mariée; la femme d'un ami, sans doute... Mais le devoir t'arrête; il y a comme une barrière insurmontable entre vous deux... La barrière de l'honneur!

— Non, Thorigny, tu n'y es pas; la femme que j'aime n'est pas mariée, elle est libre... et de plus, elle est charmante! Dix-neuf ans, une taille de sylphide, une figure d'ange! Une voix... Ah! mon ami, c'est irrésistible! Il faut absolument perdre la tête!...

— Et tu l'as perdue, mon pauvre garçon, je le vois... Car, enfin, si tu n'avais pas le cerveau quelque peu malade, tu prendrais les choses beaucoup moins tragiquement... Que cette divine créature soit encore plus divine, je le veux bien; qu'elle ait toute la beauté, toute la grâce, tous les mérites en partage... Qu'importe? Est-ce une raison pour te désoler, comme si jamais tu ne devais réussir? Eh! mon cher, quand on est riche et tourné comme toi, quand on se nomme le marquis de Pons, on ne trouve pas longtemps des cruelles!... Que ton ange soit un petit démon pour la coquetterie, qu'elle te fasse enrager de tou-

tes manières, qu'elle ne veuille pas que les choses marchent trop vite, c'est encore très possible, et je ne la désapprouve pas; mais tu sens bien qu'un jour ou l'autre elle finira par t'aimer, par t'aimer comme une folle... et tu seras dix mille fois plus heureux pour avoir attendu !... Voilà, mon cher, voilà ma morale; tu vois qu'elle n'est pas si morose et si pédante?... J'ai la conscience même furieusement large... quand je n'ai pas à transiger avec l'honneur ! Qu'on aime, qu'on séduise, qu'on enlève une jeune fille... c'est très faisable,et la délicatesse n'en souffre nullement... si toutefois la jeune personne n'était pas sous votre garde... Si, par exemple, vous n'avez pas abusé de la confiance et de l'hospitalité.

— Bien, bien, voici maintenant les réflèxions qui commencent! Je te vois venir...

— Est-ce que par hasard j'aurais touché juste sans le vouloir?

— Oh pas précisément, Thorigny...

— Mais encore?...

— Écoute; voici l'affaire : la personne que j'aime est d'une beauté merveilleuse, comme je te disais tout à l'heure; certes, il n'y a pas une femme du monde, au moins je n'en connais pas une, qui la vaille...

— Ah! ah! j'y suis, mon brave de Pons : ta sylphide n'est pas du monde, et tu crains que l'aventure ne s'ébruite, tu crains de prêter le flanc aux médisances, si jamais on vient à savoir que tu es amoureux d'une petite fille de rien.

— Non, vicomte, ce n'est pas ce qui m'inquiète. Je t'assure qu'il n'y a pas à rougir.... au surplus, la personne en question, tu la connais parfaitement, tu la vois presque tous les soirs... d'un peu loin, il est vrai; et tu m'as répété cent fois qu'elle est adorable.

— Bon, bon, je commence à deviner : ta

déesse est une actrice, quelque fille d'Opéra !.

— Eh bien, oui, mon cher !... et voilà ce qui m'irrite, ce qui m'afflige, ce qui m'humilie... Croirais-tu qu'après six mois de cour j'attends encore l'heure du berger.

— Bah ! c'est incroyable !

— C'est pourtant comme j'ai l'honneur de te le dire, vicomte ! Je n'ai rien épargné, je te jure, ni les cadeaux, ni les couronnes, ni les applaudissements en plein balcon !.. J'ai obtenu pour la belle un engagement superbe, j'ai payé certains articles de journaux jusqu'à vingt-cinq louis, j'ai fait écrire des Opéras, poëme et musique, tout exprès pour elle !... Enfin, mon ami, je puis te le dire et cela en toute franchise, jusqu'à présent cet amour là me coûte plus de vingt-mille francs !

— Eh bien ! de Pons, tant pis pour toi ! dit le vicomte d'un ton sentencieux. Puisque tu paies... tu n'as que ce que tu mérites..

— Ah ! je savais bien que tôt ou tard nous aurions le refrain de la chanson. Du reste, il faut te dire, pour être juste, que cette charmante enfant n'est pas le moins du monde intéressée ; elle ne m'a jamais rien demandé : bien plus, elle a toujours refusé mes cadeaux. C'est la mère qui ne refuse pas, elle !... Cette vieille fée prend de toute main.

— Il y a donc une mère ?... demanda vivement Thorigny avec une expression de curiosité inquiète.

— Oui, vicomte, et une mère comme on n'en voit pas souvent, même au théâtre. Figure-toi le type des mères d'actrice passées, présentes et futures ! Je n'ai rien vu de plus grossier, de plus sordide, de plus ignoble que cette vieille femme qui, pareille au dragon de la fable, veille nuit et jour depuis quinze ans sur la vertu de sa fille...

— Tu es étrange, interrompit le vicomte

un air grave. Quoi! tu ne veux pas même qu'une mère défende l'honneur de sa fille?..

— Pour Dieu, vicomte, pas de phrases! Je te dispense volontiers de ta morale. Non, mille fois non, je ne conteste point ce droit à une mère... Mais du moment que cette mère n'est plus qu'une abominable duègne, une espèce de marchande qui ne voit dans la beauté, dans l'honneur de sa fille qu'une somme d'argent considérable, qu'une fortune sur laquelle il faut toujours avoir les yeux... Alors, je t'en fais juge, ne peut-on, sans manquer à la délicatesse, ne peut-on jouer au plus fin avec cette horrible mégère, et voler le trésor, sauf à le payer ensuite généreusement?...

— Mon cher de Pons, j'attends, pour te dire ma façon de penser, nette et sincère, que tu veuilles bien t'expliquer avec plus de franchise ou de simplicité. D'abord je désirerais

savoir le nom des personnes à qui tu as affaire?

— Eh bien! soit: Tu connais Flora Duvercourt...

— Flora Duvercourt! interrompt le vicomte, frappé de stupeur.

— C'est elle que j'aime, c'est elle que je veux avoir...

— Mais tu ny penses pas, mon cher de Pons! ajoute Thorigny avec une étrange vivacité. Flora Duvercourt a beau être actrice, elle a toujours mené une conduite irréprochable. C'est une jeune fille, pure et honnête, au noble cœur, aux sentiments élevés!... Je suis bien sûr d'avance qu'elle ne cédera jamais à d'ignobles calculs, à des vues intéressées : tu peux me croire...Sans la connaître intimement, j'ai pu me convaincre en différentes occasions que Flora Duvercourt est une belle et généreuse nature, que le souffle empesté du théâtre

ne corrompra jamais. Au surplus, tu peux en juger par toi-même, certes, depuis deux ans, les hommages et les adorations ne lui ont pas manqué ; elle a pu voir à ses genoux tout ce que Paris a de plus riche, de plus noble, de plus élégant, et la calomnie elle-même n'a pas trouvé de quoi mordre : la réputation de Flora est toujours restée la même, toujours pure et intacte...

— Parbleu, Thorigny, comme tu parles chaleureusement de Flora! Est-ce que, par hasard, tu serais aussi amoureux d'elle?..

— Non, mon cher, balbutia le vicomte d'un air embarrassé; mais je lui rends justice!... c'est une femme charmante, une adorable virtuose, et je l'admire!.. Quant à moi, j'ai tout lieu de croire que Flora Duvercourt n'aura jamais d'amant.

— Bah? c'est ce que nous verrons.

— Elle veut se marier, sans doute, se bien

marier, faire une alliance honorable ; et je trouve qu'elle n'a pas tort!...

— Ah! tu trouves, magnanime Thorigny?.. Eh bien, mon cher, moi, je pense différemment. Je ne connais rien de plus absurde, de plus excentrique, de plus immoral, que le mariage au théâtre; les acteurs, surtout les actrices, ne doivent jamais songer à pareille folie. D'abord, le sacrement leur ôte toute leur verve, tout leur talent; c'est pitoyable! Je parie que Flora, mariée, n'obtiendrait plus le moindre succès.

— Tu crois, de Pons?

Et dans cette question du vicomte, il y avait comme une intention mystérieuse, indéfinissable.

— Ce qu'il y a de certain, reprit de Pons avec un sourire dédaigneux, c'est que je tiens beaucoup trop à l'avenir musical de Flora, à

ses triomphes, à sa voix enchanteresse, pour avoir la folie de l'épouser!..

— Que dis-tu, de Pons?

— Je dis que la mère de cette petite fille s'était mis dans la tête une idée si burlesque, si étrangement cornue, que c'est presque fabuleux. Croirais-tu que la vieille Duvercourt avait songé très sérieusement à me prendre pour gendre?..

Cet aveu parut faire sur le vicomte une soudaine et profonde impression.

— Oui, vicomte, oui, poursuivit de Pons en riant d'une manière forcée. Maman Duvercourt n'avait pas de moindres prétentions!.. Tu m'avoueras que c'est drôle, et qu'il faut avòir assez bon caractère, pour ne pas s'en fâcher?.. Néanmoins, comme j'ai lieu d'être fort mécontent, comme je n'ai jamais souffert qu'une femme, laide ou jolie, vieille ou jeune, se moquât de moi, j'ai compté sur ton aide,

sur ton amitié, pour accomplir à nous deux un certain projet...

— Et quel est-il, ce projet? demanda le vicomte en prenant un visage froid et sévère. J'espère bien, si tu veux que je te seconde, j'espère bien que ce projet est parfaitement avouable, qu'il est compatible avec l'honneur?..

— Tu en jugeras, vicomte... mais viens, ce n'est point ici que je veux te faire ma confidence. Il faut auparavant que je consulte une autre personne... viens.

Et les deux jeunes gens sortirent bras dessus bras dessous du *Rocher de Cancale*.

XIV.

UN CLOU CHASSE L'AUTRE.

Quelques jours après cette conversation, les deux camarades de collége, les deux compagnons de plaisirs, étaient comme brouillés ensemble. Personne n'aurait pu soupçonner la cause de cette brusque rupture; mais il était

bien évident qu'une aigre et violente discussion avait eu lieu entre le marquis de Pons et le vicomte de Thorigny. Le marquis était moins assidu que d'ordinaire au balcon de l'Opéra. Quant au vicomte, il ne manquait pas une seule représentation : lorsque Flora chantait, à la fin de chaque morceau, à chaque point d'orgue, il déployait un enthousiasme extraordinaire; et, battant des mains à rompre ses gants-paille, il se pâmait avec une exaltation des plus fougueuses, des plus excentriques. Ses applaudissements étaient si furieux, que le parterre et les loges le contemplaient avec surprise ; et, sans la toilette brillante et recherchée du vicomte qui, du reste, était parfaitement connu, on aurait pu le prendre pour un applaudisseur à gages, qui s'était mis au balcon afin de produire un plus grand effet.

Gustave venait aussi fort exactement à l'Opéra ; et son enthousiasme, quoique moins dé-

monstratif et de meilleur aloi que celui du vicomte, aurait fait honneur encore à un véritable dilettante.

Plusieurs fois madame Duvercourt avait remarqué les applaudissements sonores et fastueux du vicomte de Thorigny , et pleine de reconnaissance , joyeuse et fière, elle s'était bien vite empressée de raconter à sa fille l'effet prodigieux qu'elle avait produit sur l'*illustre* jeune homme (c'est ainsi que madame Duvercourt appelait le vicomte).

Flora, bien qu'elle fût en général d'une grande modestie, aimait pourtant les hommages qui s'adressaient à son talent de cantatrice et de tragédienne : aussi, lorsqu'un soir elle rencontra sur le théâtre M. de Thorigny, ce fut d'une manière toute gracieuse, avec le plus aimable sourire, qu'elle répondit à ses compliments exagérés. Le vicomte, qui joi-

gnait à une extrême souplesse de caractère, un esprit vif et pétillant, n'eut pas de peine à séduire madame Duvercourt à force d'éloges et de cajoleries ; et, sans qu'il eût même besoin de réclamer la faveur d'être admis chez Flora, la vieille mère le pria de venir le plus souvent possible.

Cependant Gustave n'ignorait pas que le marquis de Pons n'allait plus chez madame Duvercourt ; mais le marquis s'était bien gardé de lui dire la véritable cause de cette brouille, et Gustave pouvait croire que l'étrangeté seule de madame Duvercourt, et ses naïvetés parfois un peu grossières, avaient éloigné pour quelque temps de sa maison un homme aussi haut placé que le marquis de Pons. Celui-ci avait son projet, et ce n'était pas sans raison qu'il avait amené Gustave chez Flora.

Bientôt le marquis, ne pouvant réussir à

pénétrer dans la maison de madame Duvercourt, crut devoir s'absenter pour quelque temps, afin de se faire regretter et rappeler peut-être. Il partit pour un voyage de plusieurs mois, disait-il : des affaires de famille, des intérêts fort compliqués exigeaient sa présence dans le midi.

Gustave, sans trop se rendre compte de ce qui se passait au fond de son cœur, fut secrètement enchanté de ce départ, et quoique ce jeune homme fût la franchise et la sincérité même, il eût peine à dissimuler sa joie lorsqu'il dit adieu au marquis de Pons.

Il ne se passait pas deux jours sans que Valory n'allât faire une visite à Flora, soit chez elle, soit dans sa loge au théâtre. Une douce et fraternelle intimité ne tarda pas à s'établir entre Flora et Gustave. Un lien mystérieux et sympathique semblait unir ces deux

jeunes cœurs : l'un n'avait pas un désir, une pensée, que l'autre presque à l'instant même ne les partageât ; tous deux aimant l'art et la poésie, ils avaient une horreur profonde pour tout ce qui est plat, vulgaire et mesquin. Flora devenait chaque jour plus instruite, et trouvait un charme ineffable à entendre Gustave lire, d'une voix mâle et vibrante, ces nobles et impérissables ouvrages, éternel honneur de l'esprit humain.

Avant de connaître Flora, Gustave ne savait pas une note de musique, et pour lui une partition était un livre d'hébreu ; mais doué d'une intelligence merveilleuse, d'une organisation poétique et musicale, il s'était rapidement initié aux secrets de l'harmonie, à toutes les difficultés innombrables du solfége. Quelques leçons de Flora, données en jouant, avaient suffi pour accomplir cette espèce de miracle.

Mais Gustave ne perdait point de vue ses grands travaux littéraires ; il passait tour à tour de la nouvelle tragédie au libretto qu'il écrivait pour l'auteur de *Robert-le-diable*. Flora, séduite par le rôle admirable qui lui était destiné, pressait chaque jour Gustave, et voulait à mesure lire le travail de la veille.

Un mois environ s'écoula. Gustave entretenait une correspondance suivie avec le marquis de Pons qui ne semblait pas disposé encore à revenir. Dans chaque lettre, ce dernier parlait de Flora ; il priait Gustave de le tenir au courant de tout ce qui se passait chez madame Duvercourt.

Gustave s'était fidèlement acquitté de son rôle de correspondant ; il avait raconté au marquis, dans les plus grands détails, tous les nouveaux triomphes de Flora et les progrès miraculeux qu'elle semblait faire chaque jour. Jusqu'alors

il avait prononcé à peine, dans ses lettres, le nom du vicomte de Thorigny; non pas qu'il eût précisément un motif pour cacher à M. de Pons les fréquentes visites de ce jeune homme et l'accueil empressé de madame Duvercourt; mais craignant de laisser percer quelque jalousie, quelque rancune, ou plutôt craignant de nuire à la réputation de Flora, il avait mieux aimé se taire. Enfin, un jour, il reçut une lettre beaucoup plus catégorique et plus interrogative que les autres; le marquis s'étendait longuement sur le vicomte de Thorigny; il voulait savoir s'il n'avait pas cherché à s'introduire dans la maison de Flora. Gustave, étonné d'une pareille question, évita d'y répondre; mais sa lettre avait quelque chose de vague et d'embarrassé qui dut surprendre le marquis.

Un matin, Gustave, brûlant de verve et

d'inspiration, travaillait, assis près de sa fenêtre, aux rayons du soleil levant. Quelques pots de fleurs, rangés sur le rebord de sa croisée, attiraient les papillons et les mouches qui voltigaient et bourdonnaient avec un doux murmure. De temps à autre, quelques moineaux effrontés venaient piller avidement les miettes de pain que Gustave, dans sa distraction rêveuse, avait éparpillées devant la fenêtre. Tout cela formait un assez joli tableau d'intérieur, qu'un peintre n'eût sans doute pas dédaigné. Par moments Gustave, un peu dérangé de son travail par le bruit joyeux des oiseaux, relevait la tête, et regardait avec un sourire toute cette gentille scène, pleine de vie, de bonheur et d'animation. Soudain un coup de sonnette retentit à la porte.

— Ah ! bon Dieu, dit-il, en se levant avec impatience. Qui peut venir à cette heure ?

quelque importun ?.. Ma foi je n'ouvre pas...

Mais les coups de sonnette recommencent avec plus de force ; et, comme il ne se pressait pas d'ouvrir, on frappe violemment à la porte avec le pommeau d'une canne, puis le carrillon devient terrible, incessant. Gustave, arraché si désagréablement à sa méditation poétique, frappe du pied avec colère, sans pouvoir se décider encore à ouvrir ; mais, désespérant du silence, il court à la porte.

— Que diable ! je ne serai donc jamais tranquille! dit Gustave entre ses dents.

La porte venait de s'ouvrir : un grand jeune homme, mis avec une merveilleuse élégance, entre en se dandinant, une petite canne à la main.

Gustave demeure frappé de surprise : c'était le marquis de Pons.

XV.

DIPLOMATIE.

— Eh ! mon cher monsieur de Valory, dit le fashionable, en lui secouant la main avec cordialité, vous ne m'attendiez guère, je le vois ! et je tombe des nues !..

— En effet... répond Gustave avec une cer-

taine hésitation, je ne comptais pas encore sur l'honneur de votre visite...

—L'honneur de ma visite? Eh ! allons donc, je vous en conjure, ne faites pas de phrases ! il ne s'agit pas d'honneur et de cérémonie entre nous... C'est moi, d'ailleurs, qui suis fier d'être votre ami, fier de venir déranger dans son travail le plus grand poète de notre époque !

Une louange si merveilleusement hyperbolique, devait surprendre Gustave : il regarda un instant le marquis pour s'assurer qu'un pareil éloge n'était point de la dérision.

— Oui, mon cher monsieur Gustave, je vous dérange... je vous trouble maladroitement dans vos inspirations ; mais pardonnez-moi, de grâce ! je n'y tenais plus, je voulais absolument vous voir ! Je descends de voiture; j'arrive à l'instant même...

— Mais il y a quelques jours encore, monsieur le marquis, votre dernière lettre ne parlait pas de retour.

— Ah! c'est vrai; et je comptais même voyager un peu en Allemagne, dit négligemment le marquis. J'aime beaucoup l'Allemagne, sa poésie brumeuse comme son ciel; ses cathédrales gothiques; ses femmes blanches, rêveuses et passionnées!... Eh! continua-t-il avec un éclat de rire, excusez-moi, je fais de la poésie descriptive, du romantisme.... et franchement, ce n'est pas mon fort. A vous la palme en ce genre! Mais descendons un peu de notre nuage, revenons sur la terre...

En parlant de la sorte, le marquis de Pons s'était assis dans un fauteuil; et, la tête renversée sur le dossier, les jambes croisées l'une sur l'autre, il jouait avec son lorgnon et le faisait tourner dans sa main. Gustave prit un

fauteuil et se mit à côté du marquis. Gustave était pâle, sombre, préoccupé : c'est qu'il avait beau faire, une réflexion âcre et poignante le torturait.

— Eh bien! mon cher monsieur Gustave, demanda le marquis, en jetant un regard protecteur sur les paperasses qui encombraient le bureau du poète, avons-nous travaillé un peu? Avance-t-elle enfin, cette fameuse *Conjuration de Catilina*, cette tragédie que la comédie Française attend comme le messie? Dites-moi, entrez-vous bientôt en répétition?

— Pas encore, dit Gustave avec indifférence; j'ai à peine achevé mon premier acte.

— Bah! bah! est-ce qu'il est possible? Mais vous vous endormez, mon cher! Que diantre! dans une époque comme la nôtre, où tout se fait au galop, où l'esprit comme le

corps va sur un chemin de fer, vous auriez tort de ne pas vous hâter!... Prenez-y garde, on vous devancera!...

— L'espace est libre! répondit Gustave: qu'on aille et qu'on marche! je ne demande pas mieux que d'applaudir au triomphe de mes rivaux...

— Oui, oui, vous êtes un excellent jeune homme, une nature généreuse et primitive! Mais c'est égal, croyez-moi, servez-vous un peu plus de vos amis et du charlatanisme: l'esprit et le talent, c'est bien; l'habileté, le savoir-faire, c'est mieux!..

Puis, la conversation roula quelque temps encore sur des questions purement littéraires et presque insignifiantes. Le marquis de Pons avait jeté en avant toutes ces phrases banales, comme une espèce de préambule qui devait l'amener insensiblement à ses fins.

— Vous dites donc, reprit-il, en se frisant la moustache, que maintenant votre principale occupation est ce libretto du *Juif-Errant* ?

— Oui, ma foi ! je vous l'avoue, et j'en ai presque honte : car cela me donne un mal atroce ; et je crains, après tant de peine, de ne pas réussir à faire grand'chose de bon... L'Opéra est un genre à part qui veut une main très exercée, une extrême habitude, et j'ai peur de faire un ouvrage d'écolier, une rapsodie absolument indigne de la musique du grand maëstro...

— Allez, allez toujours, mon cher ! Vous êtes beaucoup trop modeste ; vous ferez, j'en suis sûr, un chef-d'œuvre auprès de tous les opéras passés, présents et futurs !... Et puis d'ailleurs, vous êtes merveilleusement inspiré dans ce travail... Quand vous songez, n'est-ce

pas? que vos vers seront chantés par une voix adorable, quand vous songez que Flora Duvercourt...

Le marquis de Pons s'interrompit soudain pour observer Gustave: celui-ci venait de tressaillir.

Gustave fit tout au monde pour détourner la conversation ; mais le marquis la ramenait toujours sur Flora.

— Sur ma parole! disait le marquis de Pons avec exaltation, c'est une exquise et divine créature!... Je ne crois pas, en vérité, qu'il soit possible de la voir trois jours de suite tête-à-tête, ne fût-ce qu'une demi-heure, sans devenir passionnément amoureux d'elle!...

Gustave, à son tour, observa le marquis.

— Où veut-il en venir? pensa-t-il.

— Tenez, mon cher monsieur de Valory, je

veux vous faire une confidence; je parie que vous êtes à deux mille lieues de soupçonner ce que je vais vous dire... Eh bien! moi, moi, qui, Dieu merci! connais le monde, qui ne suis pas au berceau, j'ai pris la fuite... oui, comme un lâche, comme un niais, pour ne pas devenir fou!...

— Je ne vous comprends pas... balbutia Gustave avec un tressaillement.

— Eh! je le crois bien, mon Dieu! je ne me comprends pas moi-même! Je veux donc vous dire que je sentais mon cœur s'en aller tout doucement, s'en aller vers cet ange dont vous savez le nom... Sur l'honneur, je n'y tenais plus!

— Quoi! monsieur le marquis... dit Gustave avec embarras, vous auriez eu cette faiblesse?... un homme... comme vous? Pardonnez-moi, je vous croyais moins jeune!...

— Eh! Eh! Eh! Je le suis toujours un peu, mon cher! Mais c'est égal, vous voyez que la raison a le dessus... Oh! parbleu, je n'ai pas voulu succomber; et je vous jure bien que j'aurai de la force... J'ai réfléchi... Certaines choses, qui autrefois auraient pu me séduire, ne sont plus, maintenant, possibles!... Je suis l'aîné de ma famille; je suis esclave de mon nom, de mon rang; et vous concevez-bien, n'est-ce pas?... Il est inutile que je m'explique davantage... En outre, depuis trop longtemps je connais mademoiselle Flora Duvercourt, et je sais parfaitement que ce n'est pas une femme avec laquelle on pourrait engager une liaison banale et sans conséquence...

— En effet, monsieur le marquis, dit Gustave solennellement, mademoiselle Duvercourt mérite à tous égards la considération et le respect! Je vous estime trop pour vous croire

un instant capable d'agir, envers cette jeune personne, autrement qu'en homme d'honneur...

— Certes, mon cher monsieur de Valory. Mais je ne voudrais pas non plus qu'un autre vînt s'emparer de ma position... Oh! je ne vous le cache pas, je serais cruellement mortifié, et je me repentirais presque de ma délicatesse, qui ne serait plus alors qn'une niaiserie!... Vous savez tout l'intérêt que je porte à Flora Duvercourt?.. j'ai fait jusqu'ici tous mes efforts pour lui être utile : c'est moi qui l'ai mise en relief dans le monde musical. Je l'ai fait engager à l'Opéra; j'ai trouvé le moyen de lui avoir des rôles magnifiques; et si vous la connaissez maintenant, si vous travaillez pour elle, vous, notre grand poëte! c'est à moi seul qu'elle en est redevable.

— J'en conviens, dit Gustave avec étonne-

ment, car il ne savait pas et ne pouvait comprendre ce qui se passait dans l'âme du marquis de Pons. Mais pourquoi ce langage? vous n'avez pas, je suppose, à vous plaindre de mademoiselle Duvercourt? Elle ignore ce que c'est que l'ingratitude...

— Je l'espère, monsieur Gustave, interrompit sèchement le marquis de Pons. Mais, à vrai dire, les apparences sont maintenant contre elle!...

— Comment donc? Veuillez vous expliquer....

— C'est inutile... Et d'ailleurs, je suis peut-être injuste. Je veux bien croire qu'elle n'est pour rien dans certaines choses qui m'ont cruellement blessé... Sa mère est une étrange créature, grossière, mal élevée, affreusement

hétéroclite... Et je ne dois pas en vouloir à Flora, jusqu'à plus ample explication, de l'accueil bizarre qu'il a plu à madame Duvercourt de me faire un matin...

—Oui, je me rappelle, dit Gustave avec contrainte : c'était une scène fort désagréable... pour moi-même, je vous assure! Et je n'ai jamais su le motif d'une pareille altercation...

— Ah! jamais? Véritablement?

— Jamais. Madame Duvercourt voulait tout me dire ; mais sa fille l'en a empêchée.

—Eh bien! je n'aurai pas cette réserve, moi. Soyez tranquille, mon cher monsieur Gustave : vous saurez tout dans les plus minutieux détails, et bientôt... Quant à présent, tout ce que je vous demande, c'est de venir faire ensemble un tour de promenade; et puis, nous irons chez Flora...

— Très volontiers, dit Gustave. Mais ne serait-il pas d'abord plus convenable que nous fissions prévenir ces dames de votre arrivée ?

— Non, non, pas du tout, au contraire. D'ailleurs, je veux éviter les explications pour le moment... Si je voyais Flora seul, ou madame Duvercourt, je pourrais me plaindre un peu trop rudement, peut-être! Mieux vaut que l'entrevue ait lieu en votre présence : vous serez, vous Gustave, un maintien de part et d'autre, un médiateur...

— Mais encore, m'apprendrez-vous quel mystère...

— Oui, mais plus tard... Tenez, tout-à-l'heure en nous promenant... Qu'il me suffise de vous dire, mon cher monsieur, continua le marquis d'un air sombre, que je pourrais me trouver face à face chez Flora Duvercourt

avec un homme qui tôt ou tard sentira mon épée!..

— Que veut-il dire?... pensa Gustave. Cet homme, serait-ce le vicomte de Thorigny? En vérité, mon cher monsieur de Pons, reprit-il avec un sourire forcé, vous êtes avec moi d'un mystérieux!... C'est étrange, mais vous ne vous exprimez qu'à la manière des sibylles...

— Vous dites-là plus vrai que vous ne pensez peut-être! Répondit de Pons en fronçant le sourcil. Et bien que je ne sois ni prophète, ni sibylle, je pourrais vous prédire certaines choses qui certainement arriveront avant qu'il soit peu!...

— De mieux en mieux, sur ma parole! repartit Gustave.

En même temps, il prit son chapeau, et sortit de la chambre avec le marquis.

XVI.

UN APLOMB DE MARQUIS.

Après une longue promenade entremêlée de causeries, qui avaient laissé pour Gustave les projets du marquis dans la même obscurité, ils s'étaient l'un et l'autre acheminés vers la demeure de Flora. En entrant, le marquis

essaya de prendre une contenance ferme et assurée; mais à peine eut-il aperçu Flora, qu'il devint pâle comme la mort : il y avait tant de mépris et d'indignation dans les regards de cette jeune fille, innocente et pure, et cruellement offensée, que le marquis ne put soutenir ce foudroyant coup-d'œil.

—Vous, ici? Vous monsieur! dit Flora, la tête haute, les yeux brillants, les narines gonflées. Je ne veux pas vous recevoir! Sortez!...

Et, comme le marquis, au comble de l'exaspération, s'emportait à de violentes menaces, Flora s'élança vers la porte, et sortit de l'appartement.

— Monsieur, dit-elle d'une voix forte et vibrante, sortez, ou j'appelle!

Gustave restait saisi de surprise.

— Au nom du ciel, que faites-vous? disait-

il en prenant les mains de Flora. Du calme, je vous en conjure!... Vous ne reconnaissez donc pas monsieur le marquis de Pons?

— Oh! oui, je le reconnais! dit amèrement Flora, et je veux qu'il sorte, à l'instant même!.. ou bien c'est vous, monsieur Gustave, c'est vous qui le ferez sortir! Vous êtes un homme de cœur, et vous devez aide et protection à une femme qu'on outrage!...

— Oui, sans doute, aide et protection! dit Gustave profondément ému. Et je ne demande qu'à vous prouver mon estime, mon dévouement! Oui, rien ne m'arrêterait, pas même la mort!... Mais où donc est votre ennemi, mademoiselle? Où donc est l'homme qui vous outrage? Car, franchement, monsieur le marquis n'a pas, aujourd'hui du moins, n'a pas un tort à se reprocher envers vous...

— Oh! monsieur Gustave, si vous saviez!...

Elle s'interrompit tout à coup; elle était blanche de colère.

— Mais dites, Flora, dites, je vous en conjure!... reprit Gustave d'un ton suppliant. M. le marquis de Pons est-il donc si coupable à votre égard? Vous êtes irritée contre lui, je le sais... Mais au moins ne reculez pas devant une explication... Peut être l'a-t-on calomnié à vos yeux... Peut-être...

— Non, personne ne l'a calomnié... mais c'est un lâche! Ce n'est pas un homme d'honneur!

— Mademoiselle, répliqua le marquis, les dents serrées, prenez garde! Je ne suis pas d'humeur patiente! Les injures ne glissent pas sur moi!... Vous avez beau être une femme, prenez garde!

— Oh! monsieur le marquis, je ne vous

crains pas! N'ai-je point ici quelqu'un pour me défendre! Gustave, n'est-ce pas je puis compter sur vous?

— Gustave! murmura sourdement le marquis.

— Oh! oui, Flora, oui! dit chaleureusement Valory. Je suis votre défenseur, votre frère, et toujours, et partout!... Dites un mot, et ma vie, mon sang vous appartiennent!... Mais, par pitié, du calme!... Ne vous laissez pas aveugler par la colère!... Tout à l'heure encore M. de Pons me parlait de vous. Il me parlait de vous en ami respectueux et dévoué...

— Oh! mensonge! mensonge! Hypocrisie!.. C'est un ami, dites-vous? Non, c'est un ennemi lâche et mortel!... Je ne veux pas le voir, je ne veux pas!

La porte de l'appartement donnant sur l'es-

calier était ouverte; le bruit de cette altercation devait s'entendre jusque sous le vestibule. Déjà plusieurs domestiques et le portier, inquiets et curieux, avaient monté quelques marches; et, se penchant en dehors de la balustrade, ils renversaient la tête afin de voir ce qui se passait aux étages supérieurs. Heureusement pour le marquis de Pons, madame Duvercourt était cette fois réellement absente; mais, tremblant qu'attirée par ce bruit, elle ne vînt et ne fît une horrible esclandre, il préféra sortir de l'appartement, et dit à Gustave :

— Mon ami, venez!... Elle est folle!

Mais Gustave ne bougea point : peut-être même n'avait-il pas entendu les dernières paroles du marquis; et, plein de surprise et d'inquiétude, il ne détachait pas ses regards de Flora qui, pâle et frissonnante, sembla tout-à-coup perdre ses forces, et tomba sans mouvement dans les bras de Valory.

— Gustave ! murmura-t-elle d'une voix éteinte, restez...

— Eh ! venez donc, mon cher ! cria le marquis avec impatience, en frappant du pied ; c'est de la comédie, c'est du drame, c'est de l'opéra, c'est tout ce que vous voudrez... excepté un évanouissement !

— Vous êtes bien dur, monsieur le marquis ! répondit Gustave avec amertume. Voyez, voyez !...

En effet, la pauvre Flora avait perdu entièrement connaissance ; elle était comme morte entre les bras de Gustave et d'une femme de chambre qui venait d'accourir.

— Parbleu ! monsieur de Valory, s'écria de Pons ironiquement, pour un poète qui se pique de savoir, comme vous, tous les secrets du cœur humain, vous êtes bien novice !

— Monsieur, dit fièrement Gustave, vos plaisanteries ne sont pas de saison !

— Ah ! vraiment, monsieur Gustave ! Je vous gêne, n'est-ce pas? Voilà ce que vous voulez dire ?

— Peut-être, Monsieur, peut-être... Mais, permettez-moi, je vous en conjure, de cesser la conversation... Mademoiselle Duvercourt est fort mal, et c'est d'elle seulement qu'il faut s'occuper...

— Oui, oui, je comprends : vous et Thorigny vous êtes fort bien ensemble... Aujourd'hui l'un, demain l'autre... C'est bien ! c'est bien !... C'est fort honorable !

— Monsieur ! Monsieur ! dit Gustave, transporté d'indignation, vous êtes un calomniateur !

— Ah!

Et le marquis, déjà sur l'escalier, s'élançait de nouveau vers l'appartement, quand la femme de chambre, qui avait les manières brusques et décidées à la façon de madame Duvercourt, poussa rudement la porte et la ferma au verrou. Le marquis, furieux, mais comprenant bien qu'une plus longue résistance de sa part ne serait que burlesque, descendit précipitamment l'escalier.

— Oh! je me vengerai! murmura-t-il, et bientôt!... Je me vengerai de tous deux!... de tous trois! Mais elle d'abord!.. c'est elle que je veux perdre! Le poète ensuite... Il sera toujours temps.

XVII.

DEUX MOTS A L'OREILLE.

Une fois seule avec Gustave, Flora Duvercourt ne tarda point à reprendre connaissance. Alors, fondant en larmes, elle lui fit un complet aveu de tout ce qui s'était passé entre elle et le marquis de Pons.

— Je me taisais, Gustave, dit-elle ; j'avais encore pour cet homme un reste d'égards; je ne voulais pas l'humilier à vos yeux... Mais, puisque c'est lui qui m'y force, alors je parle !

— Oh ! le misérable ! s'écria Gustave en serrant les poings. Avec quelle hypocrisie, avec quelle audace il m'a trompé !... Si vous saviez Flora, comme il parlait de vous, comme il jouait devant moi l'homme d'honneur !..Ah ! je comprends, maintenant ! je comprends tout !

— Oui, Gustave, oui, c'est un lâche ! depuis longtemps je le connais, je lis dans son cœur... Oh ! si ma mère avait voulu me croire ! Mais cet homme, avec son nom, avec sa fortune, avec ses titres, avait réussi à l'éblouir... C'est mon déshonneur qu'il voulait !..

— Flora, soyez tranquille ! dit résolument

Gustave, en lui serrant une main dans les siennes : vous avez plus qu'un ami, vous avez un frère ! et vous verrez bientôt si l'épée d'un galant homme ne vaut pas celle d'un fat, d'un bretteur !

— Gustave, oh ! vous m'effrayez !... Je vous en conjure, pas de duel avec cet homme !... Il vous tuerait!

— Peut-être !... dit sourdement Gustave, mais je ne le crois pas ! J'ai pour moi la justice et ma conscience : je serai fort !

— Non, Gustave, ne risquez pas votre vie pour moi...Je me détesterais !... Oh ! mon ami, s'écria-t-elle avec une douloureuse exaltation, s'il vous arrivait malheur, je n'aurais pas la force de vivre !

— Flora ! Flora ! dit-il avec une profonde émotion. Oh ! que je suis heureux ! quel bon-

heur de vous entendre ! Le ciel est dans mon cœur !...

Aussitôt un coup de sonnette brusque et saccadé les fit tressaillir : madame Duvercourt entra vivement dans la chambre, ses gros pieds dans une paire de galoches, un énorme parapluie vert à la main.

— Eh bien ! eh bien ! dit-elle en frappant le parquet avec le bout de son parapluie qui se déploya tout à coup, j'en apprends du joli ! Et dire que je n'étais pas là ! pour lui tirer la moustache à ce grand efflanqué de marquis !..

Gustave et Flora eurent beau faire pour calmer madame Duvercourt , sa fureur se déchaîna terrible pendant plus de vingt minutes, avec un torrent d'injures et d'expressions burlesques , empruntées au vocubalaire des halles.

— Ah ! le coquin! disait-elle en se cambrant, un poing sur la hanche : Scélérat ! pendard ! voleur ! tu veux me filouter la vertu de ma fille !... Attends, attends, marquis de Carabas! marquis de l'Ognon ! Je te donnerai du marquis par la figure, et du balai autre part !.. Ah! ah ! ah ! ma pauvre fille, mon enfant, ma cocotte !...

Gustave, bien persuadé que les observations seraient inutiles, laissa la vieille femme donner un libre cours à sa colère.

— Ah ! mes enfants, mes chers enfants, dit-elle en se radoucissant un peu, je suis une fière imprudente aussi, moi ! Dire que j'ai pu me laisser faire au même, et pendant si longtemps! je le prenais pour un épouseur, ce gueux de marquis !...Oh! mais c'est égal, va, ma fille, ne t'inquiète pas... je t'en donnerai à choisir,

des marquis, des ducs, et des pairs... et de plus huppés que ce petit freluquet!

— Maman, je t'en supplie, dit Flora d'un air affectueux et chagrin, ne songe pas encore au mariage pour moi...

— Tiens! par exemple, en v'là d'une autre! Crois-tu donc, mon petit trésor, que je vais te laisser moisir sur les planchés? Quand je dis sur les planches... j'entends cette boutique de l'Opéra... Non, non, pas du tout, mon astre! J'ai mon idée, moi... Je veux qu'il enrage, ton marquis! qu'il se mange les bras jusqu'au coude!.. Oui, j'ai ma vengeance! Je te mitonne un vicomte, un vrai vicomte, un beau vicomte! cinq cents mille livres de rente... en espérance! et des châteaux en veux-tu, en voilà!

Gustave regardait Flora d'un air triste et profond. Celle-ci, tournant sur lui des yeux pleins de tendresse et de mélancolie, répondit

à sa mère sans cesser un instant de regarder Gustave :

— Maman, crois-moi, n'ayons pas ces idées ambitieuses... la fortune et les titres n'apportent pas toujours le bonheur!.. Au contraire, elles le font fuir bien souvent!...

— Ah ça, ah ça! qu'est-ce que tu nous chantes, toi? dit madame Duvercourt, en écarquillant ses gros yeux.

— Je dis, maman, que sans être riches, nous arriverons tôt ou tard au bien être. Maintenant, grâce à Dieu, ma position est assurée; mes appointements ne peuvent que s'accroître; et dans quelques années...

— Oui, oui, je t'engage à compter sur les années! répliqua madame Duvercourt, en replongeant son parapluie dans la gaîne de serge. Voilà comme sont les jeunesses. Elles s'i-

maginent qu'on ne vieillit pas, que les dents vous tiennent dans la bouche, et les cheveux sur la tête, comme les marronniers dés Tuileries... Mais, pas de ça, Lisette ! les dents , ça tombe; les cheveux, ça tombe; tout tombe, quoi ! Tu as beau chanter comme un rossignol, tu peux devenir muette... Un bon rhume, un maudit catarrhe, une extinction de voix... et bernicle! adieu le sol ! la chanterelle est cassée... ça ne vaut plus que deux liards!..

— Eh! maman, repartit Flora avec un mélange de tristesse et d'impatience, pourquoi prévoir de tels malheurs? Dieu merci, je suis jeune et bien portante; jamais un rhume! ma voix ne peut, au contraire, que gagner... Pourquoi veux-tu donc que je la perde ?..

— Je veux? je veux , dis-tu ? interrompit madame Duvercourt d'un ton colère. Non, certes, je ne veux pas! je ne veux pas du tout!

je te le défends même expressément!.. Mais enfin les choses viennent sans nous demander permission; et tu as plus d'un exemple à l'Opéra... suffit ! Je ne veux pas que ma petite Florinette passe toute sa vie à s'égosiller sur un théâtre... Il faut absolument qu'elle soit vicomtesse, et je tiens mon vicomte!...

Gustave comprenait parfaitement toute la pensée de madame Duvercourt; et, muet, sombre, pensif, il fronçait les sourcils. Flora gardait le silence.

— Laisse-moi faire, ma cocotte chérie ! reprit madame Duvercourt, en appliquant un gros baiser sonore sur la joue de sa fille. J'ai ton affaire entre mille; et le vicomte de Thorigny...

Elle s'interrompit tout à coup; la porte venait de s'ouvrir, et la femme de chambre annonça le vicomte de Thorigny.

— Ah! mais c'est comme une bénédiction! c'est un coup du ciel! s'écrie madame Duvercourt en s'élançant vers le vicomte et lui prenant les deux mains qu'elle serre avec une tendresse frénétique. Monsieur le vicomte, ce cher monsieur le vicomte! On soupirait après lui... Comme je suis heureuse!...

Le vicomte fit de son mieux pour répondre aux démonstrations cordiales de la vieille femme. En même temps, il saluait Flora d'un air aimable et dégagé, et lui prodiguait toute sorte de compliments.

— Oui, mademoiselle, en vérité, disait-il avec un tendre sourire, votre nom est dans toutes les bouches! On vous admire, on vous aime, on vous adore!... Tout-à-l'heure encore on parlait de vous chez l'ambassadrice d'Angleterre; et, si vous n'étiez pas si modeste,

je vous dirais toute la conversation, mot pour mot...

Après quelques paroles plus ou moins insignifiantes, échangées de part et d'autre, le vicomte, se penchant à l'oreille de Gustave, lui dit plusieurs mots à voix basse.

— C'est bien, répondit Gustave à demi-voix. Je suis prêt...

— Chut! fit le vicomte d'un air mystérieux. On nous observe... Qu'on ne se doute de rien!...

— Dans cinq minutes je vous suis, repartit Gustave.

— Eh bien? eh bien?... Qu'est-ce que vous marronnez donc là? dit madame Duvercourt, qui n'aimait pas les aparté ailleurs qu'au théâtre. Vous semblez tout soucieux, Monsieur le vicomte... Qu'est-ce que c'est donc?

— Oh! rien... rien, je vous assure, ma chère madame Duvercourt! repondit le vicomte en souriant. Je parlais à M. Gustave d'un petit journal... Il s'agit d'un article que je voudrais faire passer.

— Un article? Ah! dit madame Duvercourt, en se frottant les mains. J'aime beaucoup les articles, moi! Surtout quand ils font mousser mon petit ange...

— Eh bien! vous serez contente alors, j'espère, répondit le vicomte en se dandinant. Mais pardon, ma chère dame, il n'y a pas un instant à perdre, on nous attend au journal...

— Et quel journal, s'il vous plait, mon cher monsieur le vicomte?

—*Le Troubadour*. Demain, j'aurai le plaisir de vous apporter le numéro.

— Allez, allez, mes amis, mes bons amis!

dit madame Duvercourt, le visage éclatant de joie. En v'la des amis véritables, des applaudisseurs ! C'est bien, c'est bien ! Courage, monsieur Gustave ! bravo, monsieur le vicomte ! Chauffez, chauffez ma petite !...

Et le vicomte sortit de la chambre avec Gustave, qui, en prenant congé de Flora, lui avait serré la main d'un air triste et rêveur.

— Tu vois bien, colombe, dit madame Duvercourt à Flora : dans quatre ou cinq mois au plus, nous serons présentées à Sa Majesté Louis-Philippe !

XVIII.

LE TROUBADOUR.

Le lendemain matin, madame Duvercourt reçut un journal sous enveloppe : c'était le numéro du *Troubadour* si pompeusement annoncé par le vicomte de Thorigny.

— Ah ! ah ! s'écria-t-elle en battant des

mains. Voici donc *la fameuse* article! Nous allons voir! nous allons voir!... Flora! viens, ma petite... C'est le journal... Viens me déchiffrer ça...

Madame Duvercourt avait grand besoin d'assistance en pareille occasion, car elle ne lisait pas très-couramment.

Néanmoins, comme Flora qui était en train de s'habiller n'arrivait pas tout de suite, la vieille, ne pouvant modérer son impatience, déploya le journal et se mit à épeler le titre des articles.

Elle parvint, non sans quelques efforts, à rassembler ces mots imprimés en gros caractères : SALON D'ÉRARD, CONCERT DE MADEMOISELLE FLORA DUVERCOURT.

Mais l'article était imprimé trop fin, et madame Duvercourt n'avait point ses lunettes.

— Flora! Flora! criait-elle avec impatience. Accours donc, paresseuse!

— Oui, maman , me voici. J'achève d'agrafer ma robe.

Et madame Duvercourt,examinant l'article dans tous les sens, voyait briller à chaque ligne le nom de Flora; de temps à autre elle saisissait un lambeau de phrase, vague et tronquée, qu'elle se hâtait de rétablir et de compléter dans son imagination.

— Oh! c'est superbe! disait-elle à demi-voix. Quel bonheur d'avoir dans sa manche des poètes et des vicomtes! Ça vous pose un peu joliment. Bon! bon! soyez tranquille, monsieur le directeur de l'Opéra; quand notre engagement sera fini, nous vous ferons cracher au bassinet!... Oui, oui, cinq cents francs de feux: autrement, bonsoir, nous fermons le bec et l'oiseau ne chante plus!

Enfin, la jeune cantatrice parut, et sa mère, lui présentant le journal d'une main tremblante d'émotion, dit en se rengorgeant :

— Lisez-moi ça, madame la vicomtese ! vous m'en direz de bonnes nouvelles.

Flora, toute rayonnante de plaisir, jeta un coup-d'œil sur l'article que lui désignait sa mère; mais trop agitée, trop émue pour lire à haute voix, elle s'interrompit au milieu de la seconde ligne.

— Cet excellent M. Gustave ! dit-elle avec un accent plein de reconnaissance. Il ne manque jamais une occasion de m'être agréable.

— Ah ça ! es-tu folle, ma chère? que viens-tu nous parler de Gustave? c'est à M. le vicomte de Thorigny que tu dois *cette fameuse* éloge.

— Non, maman, non, je t'assure. L'auteur de cet article est M. Gustave : j'en mettrais ma main au feu.

— Eh bien! elle pourrait te cuire, ta main, fillette! Quand je dis une chose, moi, c'est que j'en suis sûre. D'abord ce cher vicomte me fait ses confidences... Il m'a dit l'autre jour tout ce qu'il voulait mettre dans son article, et je reconnais mon homme... Oui, vois-tu, dès la première ligne. Je suis une fière connaisseuse, va !

Tandis que madame Duvercourt parlait sans interruption, Flora, un peu plus calme, s'était remise à lire l'article.

— Ça chauffe, ma cocotte, ça chauffe !.. nous avons la vogue! À présent je ne veux plus que tu chantes dans leurs concerts à bénéfice ou pour les pauvres, c'est-à-dire pour le roi de Prusse. Il nous faut trente jaunets, pas un

sou de moins ; ou bien, ça m'est égal, ils feront chanter le diable, si ça peut leur faire plaisir : ils n'auront pas même de nous un *tra la la*. Mais va donc ; lis : tu es muette comme une carpe !

En même temps, madame Duvercourt, étonnée de ne recevoir aucune réponse, tourna la tête vers Flora qu'elle n'avait pas regardée depuis quelques minutes.

— Eh ! bon Dieu ! qu'est-ce que tu as donc, Flora ?..

La jeune fille était d'une pâleur mortelle ; ses yeux demeuraient fixés avec désespoir sur le papier qui tremblait dans sa main ; deux grosses larmes descendaient le long de ses joues.

— Mais encore une fois qu'est-ce qui te prend ? dit madame Duvercourt avec un mé-

lange d'inquiétude et de mauvaise humeur. Ah ! ça, mais tu n'es pas raisonnable ! Comment! les éloges te font encore un effet pareil? tu devrais pourtant y être habituée.... Allons, allons, ne fais donc pas la petite fille ! C'est bête à manger du son !

Flora ne put répondre que par un soupir; et,laissant tomber sa tête sur sa poitrine, elle se mit à fondre en pleurs.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait-elle au milieu des sanglots qui la suffoquaient.

Quoique madame Duvercourt ne fût pas un modèle de tendresse et de sensibilité, elle ne put se défendre d'une certaine émotion, en voyant la douleur de sa fille.

—Flora! ma pauvre Flora! dit elle en lui prenant les mains avec affection ; je t'en prie,dis-

moi ce qui te fait pleurer? Je suis bien sûre que c'est la joie.... mais n'importe, ma chere enfant, je voudrais que tu t'expliques....

— Oh! c'est horrible! me traiter de la sorte!...

Et Flora, toujours étouffée de sanglots, n'en pouvait dire davantage.

— Ma foi! reprit la mère d'un ton bourru, si j'y comprends quelque chose, je veux bien qu'on m'écorche toute vive.

— Tiens, lis, maman.... dit Flora d'une voix faible et tremblante.

— Lis toi-même : tu vois bien que je n'ai pas mes lunettes; et puis d'abord, c'est écrit trop fin. Au surplus, je n'ai pas trop besoin de savoir ce qu'il y a là-dedans....C'est toujours la même chanson. Des compliments et des cajoleries à vous faire tourner la caboche!... Oui,

pardienne ! je devine ! tu es belle comme trente six mille Vénus ; tes cheveux sont noirs comme un *geai* ; et puis ta petite bouche est un nid d'amours, tout garni de perles... avec un rossignol qui chante... Hein ! c'est pas ça ? Tu vois bien que je mets le doigt dessus, et que je vous fais l'article d'une manière un peu soignée.

Mais Flora n'avait point l'air d'entendre; elle conservait toujours la même attitude, la même expression douloureuse et découragée.

— Voyons, petite, voyons, parle ! reprit madame Duvercourt, en lui relevant la tête d'une main et la regardant en face, tu m'impatientes à la fin ! Est-ce que tu as avalé ta langue ?

— Maman ! maman ! si tu savais !... Oh ! c'est une abomination! Cet article est infâme !

— Infâme ? répéta, madame Duvercourt

pétrifiée de surprise. Mais ce n'est pas possible ! Quand je te dis que c'est M. le vicomte qui en est l'auteur !...

— Non, maman, non ! c'est un ennemi mortel qui a pu seul écrire ces lignes. Elles sont autant d'injures et de mensonges...

— Des injures! je voudrais bien voir ça ! dit madame Duvercourt qui devint pourpre de colère.

— Oh ! je comprends !... oui, je reconnais la main!... c'est lui! c'est le marquis de Pons! Il n'y a que cet homme là qui soit assez lâche pour calomnier une femme!

— Mais voyons donc? s'écria madame Duvercourt, en ramassant le journal tombé à terre et l'approchant de son nez. Mes lunettes, Justine, mes lunettes !

La femme de chambre accourut en s'enten-

dant appeler ; et, curieuse d'apprendre ce que renfermait l'article, elle offrit à sa maîtresse de lui en faire la lecture, puisque mademoiselle Flora était trop émue.

— Non, non, je vous en prie, Justine! dit Flora en sanglotant; ne lisez pas ces infâmies!

— Mais au contraire, je veux qu'elle lise, moi! repartit madame Duvercourt d'un ton impérieux. Ce n'est pas au moins que Justine soit plus habile que moi à la lecture; mais elle a de meilleurs yeux et peut lire sans lunettes. Allons, vite, Justine.

La femme de chambre, qui avait un certain amour-propre littéraire, n'avait garde de laisser échapper cette occasion de montrer son savoir. Elle lut donc à voix haute, et sans trop ânonner :

« Le dernier concert, qui s'est donné dans

« les salons d'Erard, avait attiré toute l'élite
« de la société parisienne. Au fait, jamais pro-
« gramme plus magnifique et plus pompeux!
« Messieurs Listz et Thalberg, nos célèbres
« virtuoses, devaient rivaliser d'éclat, de
« verve et d'harmonie : ajoutez à ces deux
« grands noms, les noms d'Artot et d'Alexan-
« dre Batta, et puis encore les plus hautes ré-
« putations musicales des Bouffes, et de l'Aca-
« démie Royale de Musique.

» On peut dire que le programme, bien
« que très fastueux, a rempli toutes ses pro-
« messes; il est fâcheux que mademoiselle
« Flora Duvercourt n'ait pas fait de même.
« Cette jeune et brillante cantatrice, qui lais-
« sait concevoir de si belles espérances, s'est
« endormie fort imprudemment sur ses lau-
« riers, et par malheur, elle s'est enrouée
« quelque peu dans son sommeil. Sa voix,

« d'abord si fraîche et si veloutée, s'éraille
« après les trois ou quatre premières mesures;
« et bientôt c'est une cacophonie déplora-
« ble... »

— Cacaphonie? qu'est-ce que c'est que ça? interrompit madame Duvercourt d'un ton furieux. Comment! appeler ma fille cacaphonie!... Les drôles! les butors! les gueux!... Oh! si je tenais l'auteur de *cette* article, je lui ferais avaler tout son gredin de journal!...

— Mais ce n'est pas tout, madame, reprit Justine qui avait continué de lire tout bas. En voilà bien d'autres horreurs! On prétend que mademoiselle Flora est très heureuse d'être jolie... et puis, allez, bien d'autres choses!...

— Quoi? de quoi? plaît-il? s'écria madame Duvercourt rouge comme une pivoine.

Est-ce que par hasard on *mécaniserait* la vertu de ma fille ?

— Vraiment, c'est affreux, madame ! poursuivit Justine. En voilà des calomnies !...

Flora, le visage entre ses deux mains, pleurait toujours à chaudes larmes.

— Voyons! dépêche, Justine! cria madame Duvercourt, dont l'exaspération redoublait à chaque syllabe. Je veux savoir jusqu'au bout toute l'histoire... et puis, j'irai, moi, dans leur boutique! je leur flanquerai une danse... avec un tremblement général! Je bouscule tout, dans leur comptoir! Ah! journalistes de malheur, je vous en dégoiserai, moi, et du chenu!... Lis, lis donc, Justine!

— Non, madame, répondit la femme de chambre en jetant le journal sur une table. Je n'en ai plus le courage!... vous m'arracheriez les yeux!...

— Oh! oh! ah! ah! il paraît que c'est grave! et qu'on nous refuse un certificat de bonne vie et mœurs!... Là, là, vite! lis-moi toute la kyrielle, je me charge du reste!...

— Eh bien! madame, c'est inutile... Je vous assure qu'en vous lisant toutes ces bêtises-là, je vous ferais de la peine... On dit seulement que mademoiselle est jolie, très jolie, charmante... qu'elle a une taille de guêpe, un col de sylphide... et puis toutes sortes de fariboles... Jusqu'ici, madame, il n'y a pas grand mal. Mais ce n'est pas tout : voyez un peu la malice et le venin des langues!... On prétend, c'est un mensonge! et je le crierai partout!... on prétend que mademoiselle a des complaisances, passez-moi le mot.. des complaisances, ou quelque chose d'analogue, pour les employés du département des Beaux-Arts, pour MM. les principaux artistes du Grand-Opéra, et

notamment.... oui, madame, notamment, pour un jeune poète, M. Gustave Valory.

Madame Duvercourt voulut parler; mais sa fureur était si violente, qu'elle ne put articuler une syllabe. Ses yeux flamboyaient comme des charbons; ses narines gonflées bruissaient comme un soufflet de forge; on voyait sa gorge énorme s'élever et s'abaisser, pareille aux vagues enflées par la tempête. Enfin, la vieille femme, retrouvant l'usage de la parole, s'écria d'un accent courroucé :

— Oh! oh! oh! Voilà donc *cette* article! *cette* article si *chouette* que m'avait promis le vicomte!... Elle est belle, elle est fraîche, l'article!... Oh! non, ça ne se passera pas comme ça!... Je vengerai ma fille! je prouverai au monde entier que c'est du mensonge! ma fille est innocente, innocente comme un enfant de trois jours! et si l'on ne me croit pas, alors;

alors.... qu'on vienne y voir!... Oh! oh! oh! les gueux! les filous! les monstres! Nous voler notre réputation, notre vertu, qui est notre seul bijou!... Va! va! sois tranquille, ma pauvre Florinette! continua-t-elle, en s'animant par degrés : je les frotterai d'importance! Oh! oui, oui, je veux savoir quel est le scélérat qui ose griffonner ces horreurs!... Mais, d'abord, c'est le vicomte, c'est lui qui paiera pour tous!.. Oh! s'il pouvait venir!...

Un coup de sonnette retentit. Justine va ouvrir : c'est le vicomte.

XIX.

UN VENGEUR.

Il entre, la figure pâle et décomposée.

A peine madame Duvercourt l'a-t-elle aperçu, qu'elle s'élance vers lui tremblante et furieuse.

— Ah ! voilà donc monsieur le vicomte ! dit-elle en secouant la tête et se croisant les bras. Merci ! merci !... vous avez joliment soigné ma fille !...

— Oui, je comprends, madame, répond le vicomte d'un accent pénétré : vous avez lu cet article, cet article infâme ! et vous pouvez croire que je me suis permis hier, à votre égard, une infernale mystification...

— Il ne s'agit pas de tout ça ! interrompt madame Duvercourt en se cambrant d'un air majestueux. Pas de grands mots, et venons au fait. Vous m'avez envoyé sous enveloppe ce polisson de journal, qui nous traîne dans la boue, moi et ma fille !

— Non, madame, non ! ce n'est pas moi, je vous jure, qui vous ai fait un pareil envoi !... Oh ! Dieu m'est témoin que je voudrais bien savoir qui !... Ce ne peut être qu'un drôle, qu'un

misérable ! et j'aurais un bonheur extrême à lui couper les oreilles !... C'est vrai, madame, hier je vous ai parlé d'un article qui devait passer aujourd'hui dans le *Troubadour :* l'article était donné à l'impression ; moi, qui vous parle, je l'ai corrigé hier...

— Ah ben ! ah ben! elles sont fraîches vos corrections! interrompit la vieille, d'une voix de stentor.

— Mais je vous en conjure, ma chère madame Duvercourt, laissez-moi m'expliquer... Je vous répète que l'article devait passer ce matin; mais il y a eu dans la composition du journal, je ne sais quelle abominable supercherie!... Bref, on a substitué un autre article au mien, un article injurieux, infâme, plein de calomnies atroces! Et ce qu'il y a de plus étrange dans toute cette affaire, c'est qu'il m'a été impossible encore de découvrir

le véritable auteur de cette diatribe. C'est un mystère, un mystère profond!... Oh! si je pouvais savoir!...

— Je sais, moi! interrompit Flora d'une voix faible et sanglotante.

— Parlez, mademoiselle, parlez, je vous en supplie! s'écria chaleureusement le vicomte. Et je ne demande qu'à vous venger! Oui, quel qu'il soit, le misérable, je ne lui ferai pas grâce! et son sang paiera vos pleurs!..

— Bravo! bravo! dit madame Duvercourt d'un ton belliqueux en secouant la main du vicomte; bravo, jeune homme, je vous approuve!.. Oui, tuez-moi le coquin, pour lui apprendre à vivre! et après, vous serez content de moi... Oui, vous aurez ma fille... quand vous l'aurez vengée.

Le vicomte, qui était bien loin de s'attendre à une offre pareille faite à brûle pourpoint,

demeura un instant frappé de surprise et muet. Enfin, pour se donner une contenance et cacher son trouble mêlé de joie, il reprit impétueusement :

— Mademoiselle, oh! de grâce, si vous avez quelques soupçons, veuillez m'en faire part...

— C'est inutile, monsieur, c'est inutile, répondit Flora tristement.

— Mademoiselle, je vous en supplie, un seul mot, un seul!.. J'ai déjà quelques doutes, moi qui vous parle; oui, je serais presque tenté de croire... Mais une telle infâmie, une lâcheté pareille de la part d'un homme si haut placé, oh! c'est à peine vraisemblable!.... N'importe! n'importe! Je le connais maintenant, cet homme... il est capable de bien des choses...

— Et de qui parlez-vous? de quel hom-

me? demanda vivement madame Duvercourt.

— Mademoiselle Flora doit me comprendre, j'en suis sûr...

— Oui, oui, monsieur! dit Flora en secouant la tête.

— Ah! ah! tu comprends, petite? Eh bien! parle... nomme le masque... et voici monsieur le vicomte de Thorigny qui est un brave, et qui va lui couper le nez!...N'est-il pas vrai, vicomte?

— Oh! madame, je serais heureux de vous prouver mon dévouement! Non, vous ne pouvez concevoir tout ce qu'il y a d'indignation dans mon cœur!.. C'est horrible! c'est horrible! Calomnier, outrager, couvrir de fange et d'opprobre une jeune fille aussi pure, aussi chaste! il faut n'avoir pas d'entrailles, n'avoir

pas de sang dans les veines... Mais j'en ai, Dieu merci! et pour défendre, pour venger mademoiselle Flora Duvercourt, je suis prêt à le répandre jusqu'à la dernière goutte!..

— Bien, bien, jeune homme! Vous êtes un vrai vicomte, au moins, vous! dit madame Duvercourt, en lui tendant la main. A la bonne heure! en v'là un de noble, un fils de pair de France! Comme je vous embrasserais ça, si j'étais sa mère!

— Eh bien, ma chère madame Duvercourt, allons, faites comme si j'étais votre fils... je vous en conjure!

Et la vieille femme, s'élançant les bras étendus vers le vicomte, le pressa contre son cœur avec enthousiasme.

— Oh! oh! que c'est touchant! murmura-t-elle d'une voix attendrie. Parole d'honneur j'en pleurerais, si je n'étais pas en rage. Ce

cher vicomte, quelle bonne pâte d'homme! Comme il vaut mieux dans son petit doigt que le marquis de Pons dans tout son individu!

— Le marquis de Pons! dit Flora d'une voix faible et vibrante d'indignation.

— Oui, oui, c'est un joli coco! reprit madame Duvercourt d'une voix aigre et perçante. Je lui conseille de remettre la patte sur mon parquet... Oh! oh! Je lui rafraîchirais sa frimousse de marquis avec un sceau d'eau froide!..

—Eh bien! entre nous soit dit, madame Duvercourt, vous n'auriez pas tort! murmura le vicomte d'un air significatif. Cet homme est votre ennemi; il ne cherche qu'à vous nuire; et même il voudrait faire croire...

— De quoi? de quoi?

—Non, mieux vaut me taire ! dit le vicomte en fronçant les sourcils. Vous sentez bien que je sais à quoi m'en tenir... Dieu merci, je connais et puis apprécier mademoiselle Flora Duvercourt. Je sais qu'il n'y a pas sur la terre une créature plus sainte et plus charmante ! Oh ! c'est un ange de candeur et de pureté !..

— Je l'espère bien, monsieur le vicomte, et celui qui sera assez heureux pour obtenir ce cher petit trésor , pourra dire , ma foi, qu'il n'est pas volé!.. Et quand je pense, vieille bête que je suis ! oui quand je pense que je l'aurais donnée les yeux fermés , ma pauvre bichette, à ce grand scélérat de marquis !.. N'est-ce pas à faire dresser les cheveux ?.. Oh! tenez, vicomte, parole d'honneur, j'en frissonne ! Donnez-moi la main... je tombe !.. Je vais m'évanouir !..

Et M. de Thorigny soutenait dans ses bras la

grosse vieille qui, penchée en arrière, pesait de toute sa lourdeur sur le vicomte. Mais tout à coup, se redressant comme par magie, elle s'écria d'une voix de tonnerre :

— J'y suis ! j'y suis ! c'est le bon Dieu qui me souffle à l'oreille... Oui, parole d'honneur! le brigand qui a fait cette article, ou qui l'a payée, ça ne peut être que le marquis de Pons !

— C'est lui ! c'est lui ! répéta vivement Flora Duvercourt.

— Est-il possible ? quoi ! vous avez toutes deux la même idée ? Eh bien ! moi aussi, je la partage... Et sans plus attendre, je vais trouver le marquis ! je lui demanderai raison... Je le forcerai à se battre.

— Oh ! oui, oui, vous ferez bien ! interrompit madame Duvercourt, en se fendant comme

un maître d'armes, et tendant le bras. Une, deux ! flic, flac ! !.. Bon ! courage !.. Attends, attends, gredin ! Une, deux ! pif !.. Une deux ! paf ! Ah ! ah ! j'espère !..

Et tout essoufflée, pourpre comme une crête de coq, elle se laissa tomber dans un fauteuil.

— Soyez tranquille, madame ! reposez-vous sur moi ! dit le vicomte d'un ton fier et menaçant. Demain, à pareille heure, vous serez vengée !... ou bien j'aurai cessé de vivre !

— Non, monsieur le vicomte, non, je vous en supplie, dit vivément Flora d'un accent de frayeur. Ne vous battez pas avec le marquis de Pons... Je suis déjà bien assez malheureuse... Que je ne sois pas cause encore du malheur des autres !..

— Merci, mademoiselle ! dit le vicomte

d'une voix profondément émue. Mais de grâce ne vous alarmez pas... Je ne suis pas un enfant, un écolier... Dieu merci, j'ai douze ans de salle, et je plains ceux qui me bravent! Moi d'abord, je ne suis pas querelleur, j'ai le duel en exécration!...pour que je tire l'épée,il faut que j'y sois contraint. Ah! ah! continua-t-il en secouant la tête, si j'avais pu soupçonner hier qu'une aussi lâche attaque vous menaçait,les choses auraient bien pu se passer différemment!.. Je suis, moi, d'une nature assez conciliante; j'arrange autant que possible les affaires qui n'ont pas de cause grave.... Hier par exemple, je n'ai pas cru devoir laisser M. Gustave Valory se battre avec le marquis de Pons...

— Lui! Gustave? Oh! que dites-vous? interrompit Flora, pâle d'émotion.

Ce trouble, cet accent de frayeur et d'inté-

rêt ne pouvait échapper au vicomte : il se mordit les lèvres.

— Oui, dit-il avec un air d'indifférence, je ne sais trop quelle altercation avait eu lieu hier entre ces deux messieurs, mais enfin, un duel devait s'ensuivre ; je devais être témoin dans cette rencontre. Bref, une fois arrivé sur le terrain, j'ai fait tous mes efforts pour empêcher un malheur : car véritablement, ce pauvre Valory, malgré tout son courage, n'était pas de force à l'escrime.

— Gustave ! Gustave ! murmurait douloureusement Flora. Pauvre ami qui prenait ma défense !...

— Tiens, tiens, tiens, vous ne nous disiez pas ça ? fit madame Duvercourt, en se frottant les mains avec une satisfaction orgueilleuse. Brave jeune homme ! en voilà un qui nous aime, et qui nous est dévoué !... Ce pauvre

Chérubin ! lui qui manie bien mieux la plume d'oie que l'épée, il s'en allait au carnage, à la boucherie, sans rien dire !... Seulement pour le bonheur d'être le champion, le chevalier de l'innocence et de la beauté !... Si j'avais été là par exemple, oh ! je n'aurais pas voulu qu'on montrât les dents pour moi ! J'aurais un peu drôlement épousseté monseigneur le marquis! Quel dommage ! quel dommage que je ne sois pas un homme !... Dites donc, vicomte, je serais votre second, et je lui percerais la bedaine raide comme balle !... Ah ! ah ! mon drôle, je t'apprendrais à nous faire des articles, et à nous les envoyer sous enveloppe... comme si nous étions au premier d'avril !... Coquin, va !

— Calmez-vous, madame Duvercourt... dit le vicomte d'un ton solennel. Je ne souffrirai pas qu'on vous manque de respect, non plus

qu'à mademoiselle votre fille! Sur mon honneur, vous ne subirez plus de pareils outrages! Mais, en attendant, et pour donner une leçon aux facétieux journalistes, je vais retourner à leur bureau... Il faudra bien qu'on me dise enfin d'où part l'insulte; et si je ne puis obtenir aucune explication, je m'en prendrai au marquis de Pons!... Je le forcerai du moins à déclarer publiquement qu'il n'est pas l'auteur de cet article, que cet article est une infamie!

Flora, qui ne voulait rien devoir au courage du vicomte de Thorigny, fit de nouveaux efforts pour le détourner de sa résolution; mais ce fut inutile. Madame Duvercourt dont la rancune était profonde, voulait absolument que le marquis fût châtié: elle prit la main du vicomte d'un air solennel; et, lui tendant les bras:

— Venez ! s'écria-t-elle, venez , mon fils !.. Embrassez votre mère... et vengez-la !

Quelques minutes après, le vicomte de Thorigny sortait, la joie et l'espérance au cœur.

XX.

LA PLUME ET L'ÉPÉE.

Le vicomte de Thorigny n'était pas un fanfaron; dans mainte affaire, il avait prouvé son courage, son imperturbable sang-froid, sa merveilleuse adresse à l'escrime. Néanmoins, il faut lui rendre cette justice, bien qu'il eût eu

un grand nombre de duels, jamais peut-être il ne s'était montré le provocateur ; et, lorsqu'il tirait l'épée ou le pistolet, c'était toujours, disait-il, pour une cause pure, noble et sainte. On n'a pas oublié que le vicomte faisait sonner bien haut dans son langage les mots d'honneur et de devoir. Mais, en dépit de toutes ces protestations chevaleresques, le vicomte n'en était pas moins un jeune homme à bonnes fortunes, un aimable et brillant séducteur, qui ne s'adressait toutefois qu'aux veuves et aux femmes libres : le mariage était pour lui chose sacrée, surtout lorsqu'il s'agissait d'un ami.

— Ce pauvre vicomte de Thorigny, il est un peu bégueule! disait-on parfois au Jockey-Club. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir mangé sept ou huit cent mille francs!

Plus tard, le caractère de ce jeune homme

étrange et presque inexplicable se développera dans le sévènements qui vont suivre.

En sortant de chez madame Davercourt, le vicomte s'élança dans son tilbury, et courut aux bureaux du journal. Menaces, prières, promesses d'argent, il n'épargna rien pour découvrir le nom du rédacteur mystérieux; mais tous ses efforts demeurèrent stériles. Deux ou trois journalistes qui se trouvaient au bureau, lui jurèrent que cet article injurieux, qui n'était pas signé, avait paru sans l'aveu de personne; c'était quelque chose d'incompréhensible; il fallait que les compositeurs et le prote eussent été gagnés à force d'argent. Dès lors, M. de Thorigny, ne doutant plus que ces insultes anonymes ne fussent l'ouvrage du marquis de Pons, se rendit chez lui à la hâte, et voulut avoir une explication.

Le marquis de Pons, qui n'était pas d'une

humeur très patiente, reçut le vicomte assez mal; il lui répondit dédaigneusement qu'il n'avait de compte à rendre à personne, qu'il était seul juge de ses faits et gestes, qu'il se trouvait parfaitement libre de louer ou de critiquer dans un journal, comme de siffler ou d'applaudir au théâtre.

—Mais il ne s'agit dans de cette occasion ni de louange ni de critique, monsieur le marquis, dit le vicomte avec amertume : il s'agit d'une attaque lâche et perfide, d'une calomnie monstrueuse!

Là-dessus, querelle et défi, rendez-vous donné de part et d'autre. Le lendemain M. de Pons avait un coup d'épée qui lui traversait la cuisse, et le vicomte était revenu triomphant chez Madame Duvercourt.

Il serait difficile de peindre l'enthousiasme et l'admiration de la vieille femme. Elle serrait

dans ses bras et couvrait de baisers et de caresses le vainqueur abasourdi, qui cherchait vainement à fuir ces embrassements convulsifs, ces longues et fatigantes étreintes. Madame Duvercourt, dans le paroxisme de son délire, prit une vieille couronne de roses artificielles et la posa tout à coup sur la tête du vicomte.

Cette fois, le gentilhomme eut peine à déguiser son dépit : le ridicule était la chose qu'il craignait le plus au monde, devant Flora surtout.

Celle-ci ne savait comment exprimer sa reconnaissance ; elle admirait le courage et le sang-froid du vicomte ; pour la première fois peut-être, elle faisait à lui une attention sérieuse. Jusqu'alors elle avait été prévenue involontairement contre ce jeune homme; et tout ce qu'elle avait d'antipathie instinctive

pour le marquis de Pons avait rejailli sur le vicomte. Mais enfin elle se trouvait injuste; elle brûlait de réparer ses torts, et quand elle pensait à la manière héroïque dont le vicomte avait pris sa défense, à ce duel contre un ennemi terrible renommé pour son adresse, elle se disait que le vicomte de Thorigny n'était pas un homme comme un autre, mais une nature d'élite, d'exception. Et puis elle commençait à s'apercevoir que ce jeune homme était parfaitement tourné, d'une suprême élégance, et qu'il y avait bien quelque gloire sans doute à l'avoir pour chevalier. Tout en faisant ces réflexions elle demeurait silencieuse, pleine de rêverie, et, par moments, reportant sa pensée sur Gustave, elle ne pouvait s'empêcher de faire, entre ces deux jeunes gens, une comparaison qui n'était pas à l'avantage du poète. Certes, celui-ci était un beau garçon, grand, svelte et d'une merveilleuse éloquence lors-

qu'une passion forte l'inspirait ; mais il n'avait pas comme le vicomte cette facilité d'élocution, cette aisance de manières que donne l'usage du monde; il ne parlait jamais que de choses sérieuses, poésie, littérature, histoire ; il n'était au fait de rien : courses de chevaux, clubs, excentricités fashionables, tout cela n'était point son affaire, non plus que toutes ces autres vanités mondaines dont les femmes ont souvent l'air de faire fi, mais qui les préoccupent singulièrement dans leur solitude rêveuse; car même pour les plus sages d'entre elles, les héros de ces frivolités sont des types de grâce et de bon goût.

Et voici comme se parlait Flora, tout en regardant à la dérobée le vicomte : « C'est bien quelque chose sans doute que le génie, l'éloquence, la réputation littéraire; mais ce n'est point assez pour un homme!... Non, ce n'est

point assez de couvrir de gloire la femme qu'il aime, il faut encore qu'il puisse la défendre... Gustave, lui, tout chevaleresque, tout courageux qu'il peut être, n'imposera jamais à un ennemi audacieux : il n'a jamais manié l'épée... Et pourtant on ne peut voir un plus noble jeune homme! quel dévouement! quelle âme! Comme il serait mort volontiers pour moi !... Mais il serait mort, voilà tout, mort sans me venger!...

— Eh bien ! eh bien ! disait madame Duvercourt, étonnée du silence et de la distraction de sa fille. A quoi rêves-tu donc? tu es là comme un terne...

— Moi, maman? Ah ! c'est vrai... Je suis encore toute bouleversée... Tant d'émotions dans un seul jour !... Et dire que j'ai été cause d'un duel, que mon noble et généreux défenseur a manqué de périr pour moi !

— Oh ! mademoiselle, s'écria chaleureuse-

ment le vicomte, certes, je ne désire pas la mort! et quand on vous connait c'est un bonheur de vivre! Mais franchement, je n'eusse pas été à plaindre de mourir pour une si belle cause.

—Entendez-vous ça? s'écria madame Duvercourt enthousiasmée et toute prête à pleurer d'admiration. En v'là un que j'oserai appeler un héros! Comme nous sommes heureuses d'avoir un protecteur chiqué comme ça! Maintenant je suis bien sûre que le marquis et les autres ne s'y frotteront plus... ça leur bouchera le bec!...

—Vous pouvez être tranquille, dit le vicomte : je ne vous laisserai jamais insulter! D'ailleurs, je crois que la leçon est assez rude! on ne recommencera plus.

— Ah! dit tristement Flora. Qui sait?... J'ai de fâcheux pressentiments... il me semble que

j'ai trop facilement réussi jusqu'à ce jour!... Mes succès vont pâlir. Oui, j'ai des rivales, des envieuses peut-être; et elles vont s'ameuter contre moi pour me perdre!

— Quelle étrange imagination, mademoiselle! Que pourraient toutes les cabales, les criailleries, contre un talent comme le vôtre! Soyez tranquille, si vous êtes attaquée, vous serez chaudement défendue, et j'ose, moi, vous prédire un succès toujours croissant. D'abord, nous allons faire en sorte, malgré le marquis et les autres, que votre engagement soit doublé à l'Opéra. On vous exploite, et c'est infâme de ne pas vous donner davantage.

— Oui, c'est infâme, parole d'honneur! dit madame Duvercourt. Ce misérable directeur, s'il pouvait nous arracher le pain de la bouche, il le ferait! Et c'est pourtant le gosier de

ma fille qui lui fait bouillir son pot-au-feu, à ce vieux ladre !

Pendant cette conversation, Flora, qui s'occupait fort peu d'argent et d'intérêts matériels, s'égarait dans une foule de pensées vagues et mélancoliques. Par moment elle tournait les yeux vers le vicomte, et quand leurs regards se rencontraient, elle rougissait tremblante et confuse. Le vicomte semblait aussi fort ému ; mais son émotion n'était visible que pour Flora : madame Duvercourt le croyait exclusivement occupé d'elle-même, et elle lui faisait toutes sortes de cajoleries.

Enfin le vicomte sortit pour aller, disait-il, se ménager quelque appui auprès de certains journaux influents. Madame Duvercourt était dans une joie inexprimable ; elle se mit tout de suite à faire un éloge fastueux du vicomte : elle blâmait Flora d'être si froide pour lui, de ne pas être plus avenante.

— Tu ne sais donc pas, petite, que c'est un parti superbe ? Que toutes les marquises et les duchesses, oui, toutes, seront jalouses de toi ? Tu quitterais bien vite le théâtre : moi, d'abord, j'en ai par-dessus la tête! Je n'ose plus me fourrer dans ces coulisses, où il n'y a que des butors et des insolents : Maman Duvercourt, par ci ; maman Duvercourt, par là !... Toujours des expressions grossières; jamais un salut respectueux!... Ah ! cabotins , vous en verrez de fameuses ! et nous vous éclabousserons bientôt avec nos équipages !

XXI.

UN PARTI SUPERBE.

Quelques semaines se passèrent. Le vicomte était toujours très-assidu auprès de Flora, et chaque jour il croyait faire des progrès dans son cœur. Quant à la vieille, elle était folle de lui. C'était plus que de l'adora-

tion, c'était du fétichisme. Néanmoins, lorsque Gustave était présent, Flora semblait n'être plus la même pour le vicomte; elle tournait moins souvent les yeux de son côté, et lui parlait d'un ton plus cérémonieux. Le vicomte ne s'alarmait pas de ce changement : il croyait que la présence de Gustave en était la seule cause, et il trouvait bon que Flora cachât encore ses sentiments devant un étranger. Mais, en revanche, Flora était pour Gustave d'une amabilité charmante, d'une tendresse vive et profonde. Chaque fois qu'il venait, elle semblait rayonner de bonheur; jamais peut-être la présence de Gustave ne lui avait été plus douce, plus nécessaire.

Le vicomte n'était pas jaloux de Gustave; il se croyait tellement supérieur à lui, qu'il ne pouvait s'inquiéter de si peu! Sans doute, Flora avait à le ménager; c'était un ami utile

dans l'occasion, un grand poète, qui pouvait lui composer des rôles, etc... Mais si le vicomte avait tant de sécurité, Gustave ne la partageait pas à l'endroit du vicomte; il le voyait avec peine et défiance impatronisé dans la maison. On ne faisait rien sans consulter. M. de Thorigny, c'était un oracle; et par moments, le pauvre Gustave était d'une tristesse mortelle; ses paupières se gonflaient de larmes; puis le soir, rentré dans sa mansarde, il réfléchissait mûrement et finissait par se trouver d'une jalousie ridicule et puérile : n'était-il pas tout naturel et tout simple qu'on fît au vicomte un gracieux accueil? Il avait pris le parti de Flora les armes à la main; il avait risqué sa vie pour elle; et lui, Gustave, était mesquin dans sa jalousie, dans sa défiance. D'ailleurs, une foule de circonstances, plus ou moins insignifiantes, lui faisaient comprendre qu'il était aimé, et que les soins, la déférence

témoignée au vicomte n'étaient que de la reconnaissance. Peu à peu, il se laissa convaincre que M. de Thorigny n'était pas un rival sérieux; que dailleurs il n'épouserait jamais Flora: « Le seul obstacle que j'aie à rencontrer, pensait Gustave, c'est l'opposition de la mère, parce que je n'ai pas de fortune. Mais je veux gagner de l'argent, et puis obtenir de si magnifiques succès, que mon nom vaille celui d'un vicomte ou d'un marquis!... » Encouragé par son espérance, il se mit à travailler avec plus de zèle, avec plus de verve; et, en moins de trois semaines, sa tragédie impatiamment attendue par le théâtre Français était complétement terminée. *La conjuration de Catilina* fut accueillie avec enthousiasme et mise sur-le-champ à l'étude. Au bout d'un mois, la foule encombrait les abords du théâtre Français; on se pressait, on se battait aux portes. Les stalles d'orchestre se payaient cinquante francs, et n'en pouvait avoir qui vou-

lait. Ce fut un magnifique triomphe; les applaudissements éclataient avec frénésie : jamais peut-être depuis Corneille on n'avait entendu, sur las cène française, ces larges et nerveuses périodes, cette dialectique vive et pressée, ce bon sens admirable enfermé dans chaque vers. Et puis quelle touche forte et hardie ! quelles pensées ! quelle âme ! quel style ! On criait partout dans la salle : c'est Corneille ! c'est Corneille ! avec plus de jeunesse et d'éclat !.. Les journalistes eux-mêmes, cette race envieuse ou blasée, ne pouvaient se défendre de partager l'admiration générale ; et, malgré quelques jalouses rumeurs, il était facile de voir que les éloges de la presse seraient unanimes. En effet, le lendemain, c'était un concert de louanges hyperboliques : *les Vêpres Siciliennes* elles-mêmes n'avaient pas obtenu tant d'honneur; et, parmi toutes ces voix qui s'élèvent du journalisme, il n'y en avait que deux

à peine qui venaient troubler la gloire du triomphateur. Encore ces diatribes boursouflées d'injures, d'envie et d'injustice, équivalaient presque à un éloge. Bientôt Gustave apprit de quelle main partaient ces dards empoisonnés; mais sa victoire ne fut pas moins grande et complète. Tous les salons se disputaient le jeune et célèbre auteur ; le ministère lui donnait une pension; il obtenait le ruban de la Légion d'Honneur. Ce fut dans toute la France un écho d'enthousiasme ; la pièce imprimée se vendit à un nombre prodigieux d'exemplaires; et bientôt Gustave eut devant lui une trentaine de mille francs. Flora était plus heureuse du triomphe de Gustave que de ses propres triomphes. Madame Duvercourt elle-même était éblouie , et elle calculait sur ses doigts que Gustave n'aurait qu'à faire douze pièces pareilles chaque année pour gagner 600,000 francs.

— Eh ! eh ! pensait-elle alors, le parti ne serait pas mauvais... il y a des écus... Oui, mais ça n'est pas marquis ni vicomte, par malheur! Madame Valory, ça ne résonne pas du tout !

Le vicomte s'aperçut de l'effet prodigieux que le succès de Gustave avait produit sur la mère et la fille; et, en homme habile, il se garda bien de montrer de l'opposition ; mais il avait beau faire, c'est avec peine qu'il dissimulait son chagrin, son dépit. Néanmoins, il attendait tout des circonstances; il se promettait bien de prendre sa revanche. L'occasion ne tarda pas à s'offrir,

Tandis que Gustave poursuivait le cours de son triomphe poétique, il reçut une lettre de son père toute radieuse : « Mon cher enfant, lui disait le bonhomme, je commence à croire que tu as bien fait de ne pas rester à la ferme. Ta chère maman et moi nous sommes enchan-

tés, et nous t'attendons pour te faire fête. Tu ne peux t'imaginer comme ta *Conjuration de Catilina* réussit chez nous! on s'arrache les journaux; on fait dans tout le département des lectures publiques de ta pièce ; bref, on te ménage une réception magnifique. Ta pauvre maman, qui est simple comme bonjour, ne comprenait pas d'abord ta position, et elle répétait sans cesse avec des soupirs : La gloire sans argent est une viande creuse ! Mais depuis qu'elle a vu et palpé des preuves sonnantes de ton génie, elle est changée du tout au tout ; elle parle de Catilina du matin au soir, et vous bénit tous les deux.

« Mais à propos, je ne te parlais pas du principal : joubliais de te dire qu'on a représenté ta pièce à Clermont, et que la salle entière a failli crouler sous les trépignements, sous les acclamations. Tu n'as que des partisans et des adorateurs, voire même des adoratrices,

parmi lesquelles mademoiselle Juliette Bonval est sans contredit la plus ardente... Tu te rappelles bien Juliette, qui est presque notre voisine, cette jolie brune aux yeux bleus, qui a toujours eu une imagination si vive? Autrefois, quand vous étiez petits, vous jouiez ensemble, vous étiez comme frère et sœur; et je t'assure que si tu as oublié Juliette, elle se souvient de toi malgré l'absence de trois ans qu'elle a faite avec sa famille. Il n'y a pas plus de six semaines qu'ils sont revenus des colonies. Maintenant Juliette est un parti superbe, 20,000 livres de rente au moins. Le père a fait à la Guadeloupe de si heureuses spéculations, qu'il a quadruplé sa fortune en moins de trois ans. Je te parle d'argent, mon ami; mais je sais que cela ne te suffit point et que tu es très désintéressé. Par bonheur, tu t'intéresses un peu plus à une charmante figure, à une taille svelte et fine, à des yeux d'une

douceur d'ange; et quand tu sauras ce que je vais te dire et ce que je te réservais pour la bonne bouche, je parie bien que tu ne vas pas rester vingt-quatre heures de plus à Paris, et que nous allons te voir. Oui, mon cher enfant, Juliette est folle de toi; elle était si émue pendant la représentation de ta pièce, qu'elle a failli s'évanouir au milieu des applaudissements : elle ne faisait que parler de Gustave, et rappeler maintes circonstances de votre première jeunesse. Et juge de ma surprise, lorsque, deux jours après, son père est venu me parler franchement, en bon voisin. Voici ce qu'il m'a dit; je me rappelle ses expressions : « Pardieu compère, je n'irai pas par trente-six chemins; je suis un homme tout rond, moi!... Ma fille est parfaitement disposée pour votre Gustave : or, j'ai quelque raison de croire que M. Gustave a bien quelque goût pour Juliette. Bref, le dernier triomphe de votre fils à fait tourner

tête à la pauvre chère enfant... Ma foi ! je ne veux pas qu'elle soit malheureuse. Je donne 400,000 francs à ma fille en la mariant; quant à votre fils, je le dispense d'apporter un sou de dot : son talent me suffit; et s'il veut devenir mon gendre, pardieu ! qu'il vienne, je lui tendrai les bras. »

« Tu sens bien, mon ami, que je suis trop bon père, et trop raisonnable, je crois, pour n'avoir pas accueilli avec empressement une pareille ouverture. J'ai seulement dit que j'allais t'en faire part et que je ne doutais pas que tu ne fusses le plus heureux des hommes. Viens donc; viens donc, je t'attends, et Juliette meurt d'impatience. »

XXII.

LES DIATRIBES.

Cette lettre fit beaucoup réfléchir Gustave; il se rappelait en effet Juliette Bonval; elle devait avoir dix-huit ans à peu près; trois années auparavant, elle était partie avec sa famille pour la Guadeloupe; et alors, quoi-

que toute jeune et à peine sortie de l'enfance, elle était déjà belle et annonçait beaucoup d'imagination et d'esprit. L'aveu d'un semblable amour était sans doute singulièrement flatteur pour Gustave : une jeune fille, belle et riche, qui lui offrait tout ensemble et sa fortune et sa main! Toutefois, l'image et les souvenirs de Juliette ne pouvaient contrebalancer la présence de Flora. Aussi n'y eut-il pas la moindre hésitation dans l'esprit de Gustave; et il prit tout de suite la plume pour répondre à son père qu'il refusait. Mais réfléchissant tout à coup qu'un semblable refus paraîtrait offensant et qu'il fallait ménager l'amour-propre de toute une famille, il déchira sa lettre, et crut devoir attendre quelque temps encore, avant d'exprimer un refus définitif.

Le soir même, il se rendit chez Flora.

Le marquis de Pons n'était pas rétabli en-

core de sa blessure, il gardait toujours la chambre. Quant au vicomte, il avait quitté Paris depuis une quinzaine de jours pour une affaire importante, une affaire de succession. Sans trop s'en rendre compte, Gustave était enchanté de cette absence, et jamais il n'avait témoigné plus d'affection, de dévouement et d'enthousiasme pour Flora.

Il venait donc d'entrer chez elle. Mais quelle est sa surprise, son émotion, quand il voit Flora pâle et la tête penchée sur sa poitrine, tout en pleurs! Madame Duvercourt se promenait convulsivement par toute la chambre, rouge, furieuse, hérissée, absolument comme une lionne en fureur qui tourne dans sa cage. Les tables, les meubles, les tapis étaient jonchés de feuilles éparses : c'étaient des journaux tout grands ouverts; journaux de théâtre petits et grands, revues, brochures, etc.

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il donc? demande Gustave effrayé.

— Il y a, répond madame Duvercourt près de suffoquer, il y a qu'on nous déchire ! il y a qu'on nous abime !... Oh ! mais, patience, patience ! ça finira !

— Que voulez-vous dire?... balbutie Gustave, qui commençait à comprendre.

— Eh! eh ! je veux dire que ce Paris est une caverne de voleurs ! et que tous ces journalistes, c'est un tas de bandits !

— Mon Dieu! serait-ce encore quelque nouvelle insulte ? dit Gustave en prenant d'une main tremblante la main de Flora.

Flora ne fait aucune réponse et pleure.

— Oh ! mais ce serait indigne! s'écrie sourdement Gustave.

— Quand je vous dis que tous vos journalistes sont des chenapans! vocifère madame Duvercourt en foulant aux pieds, avec fureur, tous les journaux éparpillés. Des gueux! des scélérats! des meurt-de-faim! Oh! si je pouvais les tenir tous dans le même sac, comme je vous les flanquerais à l'eau, cette marmaille!

Gustave venait de ramasser au hasard quelques feuilles, et il les parcourait des yeux : soudain il devient pâle et frissonne! De tous côtés, des attaques furieuses, d'amères et poignantes diatribes!... Flora Duvercourt, qui, la veille encore, était l'idole du public, avait perdu toute sa voix, tout son talent en moins de quarante-huit heures; elle chantait horriblement faux; elle était obligée maintenant de crier pour atteindre les notes hautes; les notes basses ne s'entendaient plus. Et puis, elle

jouait sans intelligence; elle ne savait pas marcher sur la scène, etc., etc... Et dans tous les petits journaux, c'était un luxe de méchancetés, de plaisanteries; un feu roulant d'épigrammes: coups de lancette, coups d'aiguille, coups d'épingle, coups de fouet. A chaque phrase revenait le nom de Flora Duvercourt, à tout sujet, tout propos! la malheureuse cantatrice n'était plus bonne qu'à chanter le vaudeville, ou à faire les beaux jours de la province, etc., etc... Mais ce qu'il y avait de plus sanglant encore dans toutes ces attaques, c'est que des phrases à double entente et pleines de malveillance avaient l'air d'insinuer que Flora était maintenant la maîtresse du vicomte de Thorigny, après avoir été tour-à-tour celle de Valory, du marquis de Pons, et de plusieurs grands personnages à qui elle devait sa fortune rapide et ses prodigieux succès au théâtre.

En lisant ces infâmes calomnies, Gustave ne put maîtriser son indignation.

— Oh! ces misérables! s'écria-t-il. Les lâches! s'ameuter ainsi tous contre une femme!

— Oh! dit Flora avec un soupir, c'est bien affreux! c'est bien lâche! Car enfin, je ne leur ai rien fait, moi!..

— Mais toutes ces ignobles insultes ne resteront pas impunies! dit Gustave. Tôt ou tard je saurai!..

— Oui, tôt ou tard, ajoute madame Duvercourt avec amertume. Mais il ne s'agit pas de tôt ou tard! il faudrait savoir tout de suite les embrocher tous les uns après les autres!.. Oh! si mon cher vicomte était ici, il vous les enfilerait comme des mouches!

— Le vicomte? dit Gustave avec un mélange

de surprise et de chagrin. Et pourquoi le vicomte? Ne suis-je pas là, moi?

— Eh! oui, mais ce n'est pas la même chose, répondit madame Duvercourt. Votre arme à vous, c'est la plume, la sienne est l'épée. Les gredins! voyez-vous, ils ont bien choisi le moment, ils savaient que le vicomte n'était pas ici pour répondre, et ils ont distillé sur nous leur venin... Ah! c'est fâcheux de n'être qu'une femme, et de n'avoir que ses ongles ou un manche à balai!.. Mon brave vicomte! je donnerais deux doigts de ma main pour le tenir ici!

— Mais en vérité, madame Duvercourt, dit Gustave d'un air piqué, j'aurais cru que vous aviez meilleure opinion de moi! Vous me croyez donc bien lâche et bien faible? Moi! je ne serais pas capable de vous défendre?

— Oh! si, si, Gustave! s'écria Flora avec

entraînement. Je sais que vous êtes courageux, dévoué, mais contre tant d'ennemis que pourriez-vous faire?

Gustave fut au moment de répondre avec un accent parti du cœur : « Mourir! ou vous venger!.. Par bonheur il se tut : Le cri sublime du vieil Horace lui revenait à la mémoire.

— Mon cher Gustave, je vous le répète, poursuivit Flora, vous ne pourriez que répandre votre sang pour moi; vous savez à peine manier les armes...

— Oui, oui, ajouta madame Duvercourt, vous n'êtes pas comme ce cher vicomte, qui vous tuerait une mouche au vol avec son pistolet. Je vous dis que ce n'est pas votre affaire, mon pauvre monsieur Gustave! Faites-nous vos tragédies : voilà!

Gustave était profondément humilié : pour la première fois de sa vie, il regrettait de n'avoir pas appris l'escrime, de n'avoir pas fréquenté les tirs et les salles d'armes. Mais qu'importe? pensait-il, avec la justice pour soi, avec du courage, on est toujours sûr de venir à bout des provocateurs.

— J'ai encore un espoir, dit madame Duvercourt. Je ne sais pas où est maintenant le cher vicomte, mais si par hasard un de ces coquins de journaux lui tombe sous la main, il arrivera tout de suite en poste... Et puis, une, deux! flic, flac! il vous crève cinq ou six bedaines, marquis ou journalistes, ça m'est égal!

— Madame Duvercourt, dit résolument Gustave, j'espère que vous n'aurez pas à regretter l'absence du vicomte de Thorigny : je n'ai pas son adresse, mais n'importe! je

crois avoir sa bravoure... et vous pourrez bientôt vous convaincre qu'un homme en vaut un autre... surtout quand on a de son côté la justice et le bon droit!

En même temps, il prit la main de Flora, qu'il serra dans les siennes avec affection , et, saluant madame Duvercourt avec plus de froideur qu'à l'ordinaire, il sortit précipitamment de la chambre.

Flora était si émue, si absorbée dans ses tristes réflexions, qu'elle ne s'aperçut du départ de Gustave qu'au bruit que fit la porte en se refermant.

— Oh! mon Dieu! murmura-t-elle en se rappelant les dernières paroles de Gustave. Où va-t il?

— Couper les oreilles à tous ces drôles, dit madame Duvercourt.

— Oh! non!.. reprit Flora en courant vers la porte. Pas de duel... ce serait horrible! Pauvre Gustave!

— Laisse-donc faire! dit madame Duvercourt en la retenant. Faut qu'un homme soit un homme! il ne suffit pas de savoir faire de belles tragédies, il faut pouvoir aussi donner un coup de main à ses amis, dans l'occasion.

Flora insista d'abord pour rappeler Gustave : elle ne voulait point qu'il se battît; mais Gustave avait déjà descendu l'escalier et ne pouvait plus l'entendre.

XXIII.

A QUOI TIENNENT LES SUCCES.

Gustave était brûlant d'indignation. Il se rendit précipitamment à tous les bureaux des journaux qui avaient attaqué Flora. D'abord, il employa des paroles amères et menaçantes : de pareilles attaques étaient infâmes, indignes

d'un galant homme, etc. Plusieurs journalistes, qui n'étaient pas habitués à s'entendre dire de semblables choses, se fâchèrent, et en moins de quelques minutes, Gustave avait déjà trois ou quatre duels sur les bras. Mais bientôt on le reconnut, et, comme il n'avait pas d'ennemis dans le journalisme, comme au contraire il avait éveillé toutes les sympathies des écrivains, les nouveaux adversaires de Gustave s'empressèrent de lui faire des excuses : aucun d'eux ne voulait se battre avec lui, non par lâcheté, mais parce que c'était un bon et brave jeune homme aimé de tous. Dailleurs, la colère de Gustave avait une cause juste et noble ; il se déclarait le défenseur d'une femme outragée: on savait depuis longtemps qu'il était amoureux de Flora. Les choses parvinrent donc à s'arranger. Deux des journalistes, qui s'étaient montrés d'abord les plus intraitables, firent cause commune avec

Gustave : toutes ces attaques si brutales contre Flora leur paraissaient incompréhensibles ; il y avait là-dessous quelque mystère, quelque sourde et puissante influence , quelque corruption d'argent.

On interrogea plusieurs compositeurs d'imprimerie, et l'on sut qu'un personnage qui n'avait pas dit son nom était venu la veille même chez les imprimeurs de journaux, et qu'il avait offert de très grosses sommes à quelques ouvriers, sous la condition de faire passer subrepticement un article tout préparé contre Flora.

Il y avait tant d'injures et de cruauté dans ces articles, que plus d'un prote en avait été surpris ; mais comme madame Duvercourt était en horreur à tous les journalistes , et passait pour un type de bêtise et de vulgarité, il ne paraissait pas impossible que quelque feuilletoniste, éconduit et furieux , eût voulu

se venger de la mère sur la fille. Dailleurs, dans les coulisses des journaux, il y a certains mystères plus ou moins scandaleux, comme dans les coulisses du théâtre. Il ne suffit pas d'avoir un merveilleux talent, et d'obtenir de grands succès, pour recueillir tout ensemble les éloges de la presse ; il faut aussi, et là n'est point le beau côté du journalisme, que tous les artistes, comédiens ou chanteurs, s'abonnent, et même qu'ils contribuent encore de leur bourse à la fortune du rédacteur. Par bonheur, toutes ces honteuses spéculations sont assez rares, et personne ne les approuve.

Enfin ces différents articles, si poignants, si acerbes, paraissant le même jour, avaient dû éveiller l'attention des journalistes : c'était comme une explosion, comme l'effet d'un complot.

Si Gustave, en entrant dans le premier bu-

reau de journal, eût dit tout de suite son nom et le motif qui l'amenait, bien certainement il n'eût rencontré que des sympathies et des excuses. Mais quand l'orage fut calmé, Gustave n'avait jamais eu plus d'amis, chauds et dévoués, Flora plus d'admirateurs. Chacun promit à Gustave de réparer le mal, et de venger Flora. Les ouvriers d'imprimerie, qui s'étaient laissé séduire, furent chassés à l'instant même, et l'on crut généralement que l'instigateur de toutes ces méchancetés ne pouvait être que le marquis de Pons.

Gustave se rendit sur-le-champ à l'hôtel du marquis, mais celui-ci était absent; il venait de faire sa première sortie en calèche: il était sans doute au bois. Gustave entra dans le premier cabinet de lecture et se mit à écrire au marquis de Pons. C'était une lettre véhémente, indignée. « Monsieur le marquis, disait-il, si vous avez fait cela, vous êtes un infâme! et

partout où vous serez, je vous le crierai à la face! Si vous n'êtes pas coupable de cette lâcheté, écrivez-donc, monsieur, donnez un démenti public, par la voie des journaux, à tous ceux qui vous accusent ; couvrez de honte les calomniateurs!.. Ou bien, si vous êtes toujours l'ennemi d'une femme qui ne vous a jamais fait de mal, dites-le hautement, et quand vous serez guéri de votre blessure, vous trouverez en moi un ennemi mortel, acharné!

Le soir même, Gustave reçut une réponse du marquis; elle était sèche et laconique.« Le marquis de Pons a l'honneur de prévenir M. Gustave Valory que depuis six semaines il n'a pas lu un seul journal; qu'il est absolument étranger aux articles injurieux dirigés contre Flora ; que d'ailleurs il ne s'occupe pas d'elle.

«Si pourtant cela pouvait plaire à M. Valory, le marquis de Pons serait complétement à ses ordres avant quarante-huit heures.

XXIV.

FIASCO.

Ainsi donc le marquis de Pons niait positivement être l'auteur de ces articles: comme jamais il n'avait passé pour un lâche, pour un homme capable de nier même une infamie en présence d'un duel, on devait croire que le marquis

disait la vérité. Néanmoins Gustave voulait avoir de plus amples explications ; et ne pouvant trouver l'ennemi anonyme, il se promettait bien de faire payer cher au marquis le ton ironique de sa lettre et la façon toute dédaigneuse dont il parlait de Flora.

Justement, le lendemain l'Opéra donnait une représentation extraordinaire qui avait attiré une affluence considérable. Toutes les loges étaient garnies de superbes toilettes; le parterre était noir de monde: c'était une espèce de solennité. Gustave se trouvait dans une loge à quelque distance de l'avant-scène; mais, craignant de laisser paraître son émotion à la vue de Flora, il demeurait dans le fond de la loge. Cependant, lorsque Flora fit son entrée en scène et qu'une triple salve d'applaudissements s'éleva, Gustave, comme emporté par un mouvement magnétique, s'élança sur

le devant de la loge, et battit des mains. Bientôt les acclamations redoublèrent; presque tout le monde savait dans la salle ce qui s'était passé la veille, et que Flora était en butte à de sourdes persécutions. Aussi chacun voulait protester hautement contre de si injustes attaques, et à peine Flora eut-elle chanté avec un tremblement involontaire dans la voix, que des cris d'enthousiasme retentirent par toute la salle. Pourtant il s'en fallait que Flora eût chanté comme à l'ordinaire : sa voix était faible, mal assurée. Peu à peu néanmoins elle reprit plus de calme et de fermeté ; encouragée par les applaudissements, elle finit par se surpasser elle-même ; et sa voix, se développant avec une pureté magnifique, s'éleva pure, vibrante et mélodieuse.

Alors tous nos dilettanti se pamèrent avec des cris convulsifs, et Gustave joignit ses bravos à ceux de la salle, qui trépignait. Flora avait

quitté la scène, qu'un murmure d'approbation circulait encore : à peine si l'on prêtait l'oreille aux fines et délicieuses fioritures de madame Damoreau. Bientôt Flora, toute émue encore de sa victoire, reparut pour chanter une éblouissante cavatine. C'était un morceau d'une étrange difficulté: il y avait quelques passages où la voix la plus juste et la plus exquise courait grand risque de s'égarer, et la moindre erreur eût été quelque chose d'irréparable; car c'était un passage brusque et continuel des plus hautes notes aux plus basses, une profusion d'arpèges, de gammes chromatiques, et puis des notes larges et sonores qui venaient dominer le bruit de l'orchestre. Néanmoins Flora, pleine d'assurance, semblait devoir exécuter ce morceau plus merveilleusement encore que les précédents. Les premières notes furent attaquées avec une justesse surprenante. On écoutait en silence; tous les yeux étaient tendus sur la scène;

les bouches étaient béantes. Gustave, retenant sa respiration, écoutait avec ivresse; il appuyait une main sur son cœur pour en comprimer les battements trop sonores; il était dans l'enchantement. Tout à coup la voix de Flora s'arrête et se brise; elle pâlit... ses yeux ont rencontré par hasard les yeux du marquis de Pons: froid, calme et moqueur, il est accoudé au balcon; et dans sa physionomie il y a quelque chose d'acerbe et de cruel. Flora se trouble; comprenant que l'œil de son ennemi mortel la dévore, elle se tait, et tremble comme une pauvre fauvette qui verrait tournoyer sur elle un oiseau de proie. Un murmure de surprise et de mécontentement parcourt la foule. C'est en vain que les admirateurs passionnés de Flora invitent au silence : de toutes parts s'élèvent des chuchottements, des aparté peu favorables à la cantatrice, et personne dans la salle ne peut comprendre d'où vient un pareil orage. Ce-

pendant Gustave a compris : ses yeux, suivant la direction des regards de Flora, ont bien vite reconnu le marquis de Pons, qui vient d'entrer au balcon pendant la cavatine. Une sueur froide parcourt tous les membres de Gustave; son cœur bat avec une violence inouie; un nuage couvre ses yeux. Flora chantait encore, mais au milieu des murmures et des chut. Ce n'était plus elle-même : sa voix, toujours si ferme et si pure, avait baissé d'un quart de ton !.. Elle ne chantait plus en mesure : c'est en vain que le chef d'orchestre, suant à grosses gouttes, marquait énergiquement la cadence avec sa baguette; c'est en vain que les basses, redoublant de force, essayaient de ramener la cantatrice dans le ton du morceau, la pauvre Flora était perdue; elle n'avait plus conscience de ce qu'elle faisait. Enfin, tremblante, effarée, elle tombe dans un fauteuil; sa voix meurt. Quelques coups de sifflet se font

entendre, mais comprimés bientôt par les applaudissements.

Aussitôt le marquis, se levant avec affectation, se met à applaudir du bout des doigts en criant bravo! bravissimo! ! ! mais avec une intonation si railleuse, avec une physionomie si cruelle et si triomphante, qu'un rire inextinguible s'élève au balcon; et des bravos ironiques qui avaient l'air d'attendre un signal, éclatent de tous côtés. Alors, brisée d'émotion, écrasée de honte, la pauvre Flora s'évanouit... Un cri part du fond d'une loge; une porte s'ouvre et se referme avec fracas.

On chantait le finale de l'acte. Les loges et le balcon se dégarnissaient.

— Ah! ah! ah! c'est admirable! dit le marquis en riant aux éclats. Il faut en vérité venir à l'Opéra pour entendre de pareille musique!

Et, se levant de sa place, il quitta le balcon en s'appuyant sur une canne : il boîtait légèrement. Bientôt la foule s'amasse au foyer; le nom de Flora était dans toutes les bouches : ce qui venait d'avoir lieu occupait toutes les conversations. Il y avait surtout un groupe composé de fashionables et de journalistes, où l'on discutait fort chaudement : les uns étaient pour Flora, les autres contre; mais enfin tout le monde s'accordait à dire que si elle avait parfaitement chanté le premier morceau, la cavatine avait été un véritable charivari. Les ignorants, surtout ceux qui ne savent pas une note de musique, se montraient le plus acharnés contre Flora : c'était, disaient-ils, un scandale, une affreuse mystification; et le succès de Flora n'était dû qu'au charlatanisme, aux intrigues du ministère et des coulisses.

— Eh! par ma foi, c'est un peu vrai, disait

une voix moqueuse et vibrante. Moi qui vous parle, j'en fais très sincèrement mon *mea culpa.*

— Eh! pardieu! oui, c'est vous, monsieur de Pons! reprit un petit homme qui se dressait sur le bout des pieds pour faire valoir tous les avantages de sa taille exiguë : vous nous avez imposé cette merveille, et si l'on vient nous écorcher le tympan, c'est votre faute, en effet.

— Pardieu! il ne faut pas m'en vouloir, baron de Forcil, dit le marquis de Pons : vous voyez que je suis un galant homme, et que je me confesse très sincèrement devant vous. J'ai droit à l'absolution. Mais aussi vous conviendrez d'une chose : la petite avait un peu de voix d'abord, un filet assez agréable. D'ailleurs, avec une jolie figure et dix-sept ans, on peut assez bien jouer son personnage à l'Opéra?...

Ainsi vous auriez tort de m'en vouloir : car, après tout, c'est une jolie femme.

— Et vous en savez bien quelque chose, scélérat de marquis ! dit le baron avec un éclat de rire significatif. Ah ! gaillard, vous gardez pour vous les bons morceaux : vous nous laissez les cavatinės.

Cette mauvaise plaisanterie fut accueillie par des rires ; et le marquis de Pons cria bravo, baron ! bravissimo !

— Oui, oui, bravo, bravissimo ! comme vous faisiez tout à l'heure pour la pauvrette ! Ah ! marquis, vous êtes un terrible homme ! et lorsqu'on est cantatrice et qu'on veut conserver ses trente mille francs d'appointements, on a bien raison de ne pas se brouiller avec vous.... Voyez, la petite a eu tout d'abord un succès superbe ; on l'a comparée à la asta, à la Malibran, et que sais-je, moi ? à quelque

chose de mieux, s'il est possible : alors vous aviez des regards indulgents pour la jeune merveille. Mais, bon ! voilà que vous vous brouillez... Oui, mon cher marquis, vous froncez le sourcil comme le Jupiter antique, et tout l'édifice que vous aviez construit s'écroule ! Vous avez soufflé sur la gloire de la pauvre Flora... Sa gloire s'évanouit !

— Et par ma foi ! je vous le jure, dit le marquis avec un éclat de rire amer, en secouant la tête avec menace, je laisserai dorénavant mademoiselle Flora régler ses comptes entre elle et le public. Quand on a le malheur d'avoir pour mère une madame Duvercourt, on devrait au moins chanter juste ou ne pas se brouiller avec ses amis.

— C'est vrai, c'est vrai, dit le baron. Mais à propos, dites-moi donc, comment tout cela

s'est-il arrangé avec le poète?... vous savez, M. Gustave Valory ?

Le marquis de Pons fronça le sourcil, et prit un air dédaigneux.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, baron.

— Eh! c'est pourtant très intelligible. Je vous parle des fameux articles qui ont paru à la fois dans tous les journaux.

— Ah! oui. Diable m'emporte si je sais d'où cela vient!

— Bah! bah! marquis, vous voulez rire... Vous n'écriviez peut-être pas, mais vous dictiez au moins?

— Non, parole d'honneur! Je ne sais pas comment tout cela s'est fait. Vous pensez bien, j'espère, que si j'étais pour quelque chose là dedans, je n'aurais pas la bassesse de nier.

D'autant plus, je vous jure, que si je n'ai pas écrit ces articles, je ne partage pas moins leur opinion. Ce M. Gustave, ce poète, ce brave rimeur ! J'aurais voulu pouvoir lui dire à la face : Oui, mon petit bonhomme, c'est moi, c'est moi qui ai tout fait ! Cela vous est désagréable, n'est-ce pas ? et vous n'aimez guère qu'on touche à votre belle, vous la voulez pour vous tout seul ? Je le crois bien, pardieu ! vous êtes un heureux coquin !... elle est brune et jolie ! c'est une adorable créature !

Le marquis parlait encore, lorsqu'une voix se fait entendre à quelque distance :

— Le marquis de Pons est un calomniateur ! un lâche !

XXV.

LE FOYER DE L'OPÉRA.

Ce cri fait tressaillir tous les auditeurs ; on s'étonne, on regarde : c'est un grand jeune homme, pâle et les yeux ardents, qui perce la foule et s'avance vers le marquis de Pons. Celui-ci est blanc de colère ; il a reconnu Gustave.

— J'ai mal entendu sans doute, monsieur? dit-il à Gustave, d'un air railleur et dédaigneux.

— Oui, vous avez mal entendu, monsieur le marquis, si vous avez entendu autre chose que ceci: Le marquis de Pons est un calomniateur! un lâche!

— Malheureux! Savez-vous bien que ces paroles vous coûteront la vie!

— Peut-être, monsieur de Pons! Et je les répète! Je les répéterai toujours, jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé le contraire!...

La foule se pressait autour des deux antagonistes: les uns pour Gustave, les autres pour le marquis; et le nom de Flora circulait dans le foyer.

— En vérité, dit le marquis de Pons avec un sourire amer, il faut que vous soyez fou pour venir vous attaquer à moi! Vous ne sa-

vez donc pas, monsieur le poète, ce que vous risquez? il ne s'agit pas de duel avec des épées en bois comme sur vos théâtres ! Entre nous deux c'est la mort ! Mais la mort pour vous seul !... vous n'êtes pas de force!

—Ah! ah! dit Gustave en s'avançant vers lui, la tête haute, les bras croisés: Je vous prouverai qu'on est toujours fort lorsqu'on est juste et honorable. Tuez-moi... qu'importe ! vous n'en serez pas moins un lâche calomniateur, qui offense des femmes lorsqu'il les croit sans appui ! Vous n'en serez pas moins un duelliste sans âme, qui compense par son adresse son défaut de courage ! Tuez-moi, vous dis-je ! et vous serez encore plus infâme... Tandis que si je vous tue, comme je l'espère, je suis tout pardonné d'avance, et j'aurai fait mon devoir de galant homme!

— Bravo, bravo ! monsieur le poète ! vous

déclamez admirablement, et je ne m'étonne pas de vos succès au théâtre! Mais croyez-moi, je vous en conjure, nous ne sommes point ici sur la scène; ce n'est point un jeu, une parade! Vous avez affaire à un homme qui n'a jamais pardonné une insulte et qui a déjà châtié plus d'un insolent! Allons, monsieur, il en est temps encore, faites-moi des excuses, des excuses devant toutes les personnes qui nous entourent; et alors je me rappellerai que vous êtes poète... Tout ce que vous avez dit sera comme non avenu.

Gustave le considérait, pâle et frissonnant, les poings fermés et convulsifs.

— Vite, allons, monsieur! je n'ai pas le temps d'attendre!... Des excuses!

— Des excuses? répond Gustave d'une voix sourde. Mais, c'est vous, misérable, vous, qui en devez, non pas à moi, je n'en exige point,

mais à une femme!... à celle que vous avez offesnée, à celle que vous poursuivez lâchement, parce qu'elle n'a pas voulu subir vos insolences de grand seigneur, parce qu'elle vous a chassé comme un valet !

— Ah ! ah ! jeune homme, vous le voulez à toute force !... ce n'est pas ma faute! Probablement vous n'avez pas consulté Flora, la tendre et belle Flora? Elle ne vous aurait pas laissé partir; elle vous aurait enchaîné dans ses bras d'albâtre!... Ah ! ah ! ah !

Et il se mit à rire avec amertume et raillerie.

— Malheureux! malheureux! dit Gustave en s'élançant vers lui. Ce n'était donc pas assez d'outrages!.. Eh bien ! à mon tour maintenant! Voilà comme je traite les gens de votre sorte!

Et Gustave lui jeta violemment son gant au

visage. Le marquis pousse un cri de fureur. Il se précipite sur Gustave. Mais soudain on les sépare, on empêche une lutte violente et acharnée.

— Monsieur, monsieur, dit le marquis d'une voix étouffée, à demain !

— A demain, monsieur le marquis !

— Je suis l'offensé : j'ai le choix des armes...

— A votre aise ! je ne vous crains d'aucune manière !

— Forcil, dit le marquis de Pons, je compte sur vous, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, mon cher, dit le baron en lui prenant la main. Mais de grâce, pas d'esclandre ! Tout le monde s'assemble, on accourt ! Une semblable rixe en plein foyer est indigne d'un gentilhomme !..

Et la foule grossissait à chaque instant. De tous côtés on murmurait :

— C'est le marquis de Pons. — C'est Gustave Valory, le fameux poète. — Il s'agit de Flora, la cantatrice. — Il paraît que ces messieurs sont rivaux? — Il y aura demain une rencontre.

Une demi-heure après, on s'entretenait encore de ce qui venait d'avoir lieu. Le marquis de Pons avait quitté l'Opéra avec ses amis, et Gustave cherchait un témoin pour le duel du lendemain.

XXVI.

LA MÈRE ET LA FILLE.

Le bruit de la querelle s'était bien vite répandu dans tout le théâtre; déjà même on en parlait sur la scène et dans le foyer des acteurs. Flora, dont le fiasco avait réjoui ses rivales, ne tarda pas à apprendre ce qui s'é-

tait passé. Quelques actrices, qui étaient furieuses de ses magnifiques débuts, éprouvèrent un malin plaisir à lui faire entendre que Gustave Valory devait se battre le lendemain avec le marquis de Pons, ce duelliste redoutable. Flora, à peine revenue de son évanouissement, faillit perdre de nouveau connaissance; elle pleurait abondamment, et, la poitrine brisée de sanglots, elle appelait Gustave; elle suppliait toutes les personnes qui l'entouraient d'aller chercher Gustave, de l'empêcher de se battre !

Enfin, quand elle eut repris quelque force, elle se laissa emmener par sa mère qui la reconduisit chez elle.

La nuit était déjà assez avancée. A peine rentrée dans son appartement, Flora, tout en larmes, se laisse tomber dans un fauteuil, et le nom de Gustave s'échappe de ses lèvres.

— Voyons, voyons, petite, dit madame Duvercourt, avec un mélange de rudesse et d'affection, ne répète donc pas toujours la même chose : Gustave ! Gustave ! Eh ben, après? cela t'avance joliment, tu sais bien qu'il ne peut t'entendre.

— Oh ! maman, que je suis malheureuse ! s'écrie Flora en levant les mains au ciel. C'est encore pour moi, pour me défendre, que Gustave, mon ami, mon frère... Il va le tuer !...

— Eh non ! eh non, bécasse ! dit madame Duvercourt en perdant patience. Est-ce que tu t'imagines que ton Gustave veut se laisser tordre le cou comme un poulet ! Pardienne ! il a bien assez de moëlle dans les os pour tenir tête à ce grand efflanqué de marquis !

— Oh ! mais tu sais bien, maman, reprend Flora d'un accent de terreur ! ce pauvre Gus-

tave, il n'a jamais tenu une épée! C'est un jeune homme doux, simple, inoffensif... Je te le répète, un duel avec le marquis de Pons, c'est la mort pour Gustave!... Et j'en serai cause!

— Tu me ferais damner à la fin avec tes jérémiades! Tu serais cause! Eh! eh! tu n'es cause de rien! Laisse aller les choses, laisse couler l'eau sous le pont!

— Moi? moi? que je laisse Gustave se battre? Que je le laisse égorger?

— Eh ben! et que veux-tu faire? Ne veux-tu pas le mettre en cage, ce garçon? lui lier les pattes pour qu'il n'aille pas demain à son rendez-vous? Vraiment, tais-toi! tu me ferais bouillir, c'est trop bête à la fin!

— Oh! si du moins je pouvais le voir... oui, ne fût-ce qu'un instant! J'empêcherais ce duel horrible!

— Tu n'empêcherais rien du tout, petite sotte! Tu connais bien les hommes, toi, si tu te figures qu'après s'être arraché les cheveux et flanqué des coups de poings, ils vont s'embrasser comme de petits amours à cause de tes pleurnicheries! Et puis d'ailleurs, je voudrais bien voir ça, que ton grand diable de Gustave se mette à saigner du nez, lorsqu'il faut se battre! Ah! ah! ah! si chose pareille arrivait, je ne lui conseillerais pas de revenir se frotter à nous! il trouverait visage de bois... Oui, je lui flanquerais la porte au nez! Je n'aime pas les lâches, moi, les carafes d'orgeat!

— Oh! mon Dieu! mon Dieu, c'est effroyable! murmurait Flora en se tordant les mains. Dire que je ne le verrai plus peut-être...

— Eh! si, bêtasse! tu le reverras demain, fier comme Artaban, et dégourdi, je t'assure!

car, vois-tu, il n'y a rien de tel qu'une petite escarmouche pour vous agaillardir un homme! ça lui donne du cœur au ventre! Et morguienne! il en serait quitte pour deux ou trois égratignures, ça ne fait rien! Je le panserai, moi; je lui mettrai des cataplasmes, et toute la boutique... ça me connaît, j'ai été garde-malade du temps de mon défunt. C'était là un rude gaillard, un dur-à-cuire! il avait servi dans les voltigeurs de la garde; et de temps en temps, pour se refaire la main, il se travaillait encore les côtes à coup de briquet avec les camarades. Oh! tiens, moi, je suis belliqueuse... tout comme mon défunt! Et ce qui m'étonne, c'est que toi qui es notre enfant, tu sois une poule mouillée! C'est pas comme ça qu'on se comporte! Il faut être brave dans l'occasion; il faut être, quand on nous insulte, comme des tigresses, comme des lionnes, quoi! Tout ce qui me chiffonne, moi,

vois-tu, c'est de n'être qu'une femme, c'est de n'avoir pas une bonne poigne de fer pour aller aplatir le museau de ce chien de marquis! Oh! oh! comme je lui ferais payer cher toutes ses gaudrioles, toutes ses histoires!...

Depuis un quart d'heure que madame Duvercourt parlait avec une étrange volubilité, Flora, muette et pensive, continuait à verser des larmes.

— Ah! ça, bon! voilà que tu geins et pleurniches toujours! Je t'y engage, va! tu seras gentille demain, avec tes yeux en compote!.. C'est beau, c'est beau, pour une actrice! Allons, calme-toi donc! Tout se passera pour le mieux; tu verras que le marquis va recevoir une seconde leçon... J'aimerais pourtant bien mieux avoir ici mon vicomte, il fustigerait ce marquis d'importance. Mais c'est égal! j'ai très bonne opinion de l'ami Gustave: c'est

un grand garçon solide ; il a de bonnes épaules et un bon poing... Ça ira ! ça ira ! D'ailleurs, comme dit c't autre, l'innocence est toujours récompensée.

Flora, qui était bien loin de partager l'assurance et le calme de sa mère, regardait le ciel en joignant les mains ; elle avait l'air de prier silencieusement.

— Voyons, petite, ne restons pas là comme une souche ! dit madame Duvercourt en la prenant par le bras. Déshabillons-nous, et au lit ! Tapons de l'œil : un bon somme nous rendra demain matin fraîche comme une rose.

— Oui, maman, oui, je vais me reposer... dit Flora en embrassant sa mère : j'en ai besoin, je t'assure... Je suis brisée de fatigue!

— Eh bien ! ma petite, bonsoir, reprit madame Duvercourt d'une voix plus douce,

en l'embrassant avec affection. Tu ne m'en veux pas, j'espère ! Je te parle quelquefois un peu rudement... Mais, vois-tu, c'est pas ma faute, c'est l'habitude, je tiens cela de mon défunt. Et puis, ma parole d'honneur ! tu es souvent impatientante : avec ta figure d'ange et ta voix douce, tu es un petit démon, et tu ferais damner un saint avec ton entêtement ! Allons, allons, bonsoir. Ne te couche pas sur le dos ni sur le côté gauche : c'est très mauvais pour les jeunes personnes ! ça donne de vilains rêves et des palpitations de cœur.

Après avoir débité cette espèce de sermon, madame Duvercourt alluma un bougeoir, et passa dans sa chambre à coucher.

A peine Flora fut-elle seule, qu'elle ferma sa porte au verrou.

— Oui, dit-elle avec résolution, en mar-

chant de long en large dans sa chambre d'un air agité, j'empêcherai ce duel !

Et, se promenant avec une expression fébrile, elle murmurait des paroles vagues et confuses.

— Gustave !.. Oh ! le voir mort !.. jamais ! plutôt mourir cent fois !..

Un quart d'heure environ s'écoula. Toute la maison était plongée dans un profond silence. Les horloges sonnaient une heure ; et tous ces timbres, se répondant les uns aux autres dans l'éloignement, avaient quelque chose de sinistre et de lugubre qui faisait tressaillir Flora.

Enfin, elle ouvre précipitamment une armoire, et s'enveloppe d'une pelisse; elle abaisse un voile noir sur son visage ; puis, marchant avec précaution, elle se dirige sur la

pointe du pied vers la chambre de sa mère. Elle appuie son oreille contre la porte : des ronflements sonores se faisaient entendre ; madame Duvercourt était profondément endormie. Alors Flora ouvre sans bruit la porte de l'antichambre, et descend l'escalier tout doucement : elle ose à peine respirer, elle a peur qu'on ne vienne s'opposer à son projet.

Le concierge dormait depuis longtemps : Flora passe une main par le carreau de la loge, et tire vivement le cordon. Quelques secondes après, elle était dans la rue sombre et déserte.

XXVII.

C'EST ELLE !

En sortant du théâtre, Gustave, après s'être assuré d'un témoin, était rentré chez lui. Il y avait déjà plus d'une heure qu'il s'abandonnait aux plus tristes, aux plus désolantes réflexions ; non pas que Gustave redoutât l'is-

sue du duel qui devait avoir lieu le lendemain : nous l'avons déjà dit, ce jeune homme était brave, héroïque; et, bien qu'il fût en général dans toutes les choses de la vie d'une extrême douceur, d'une patience extrême, Gustave était toujours prêt à faire le sacrifice de son existence dans les grandes occasions. D'ailleurs, son rôle n'était-il pas magnifique dans cette circonstance ? Il était l'appui, le vengeur d'une femme aimée, d'une femme qu'on outrageait cruellement, qu'on voulait couvrir de fange et d'opprobre ! Mais il avait beau faire, Gustave ne pouvait chasser la tristesse qui s'amassait à larges flots dans son cœur. Seul, presque sans amis, sans parents, dans cette grande ville où personne, excepté Flora, ne l'aimait sincèrement pour lui-même, le malheureux jeune homme allait mourir peut-être sans avoir le bonheur, la suprême consolation de voir, en expirant, les êtres qu'il ado-

rait!.. Son pauvre père déjà vieux et infirme, et sa mère qui l'aimait avec une si profonde tendresse, sa mère qui n'aurait pas la force de vivre quand elle aurait vu se fermer la tombe d'un fils!

— Oh ! s'écriait Gustave en se frappant le front, si je pouvais au moins leur faire mes derniers adieux, les presser contre mon cœur, leur dire : Bénissez-moi !... Mais non, je ne les verrai plus peut-être ! Je n'entendrai plus leur voix si douce et si tendre ! et jusqu'au tombeau, tous les deux, infortunés, ils pleureront leur fils unique, leur seul amour, leur dernière espérance !... Mon Dieu ! mon Dieu !

Et, s'interrompant tout à coup, il essuyait des larmes avec le revers de sa main.

— Je ne suis pourtant pas un lâche! pensait-il. Non, je sens que moi aussi j'ai du cœur. Qu'est-ce que la mort?... Peut-être, à tout

prendre, serait-ce pour moi un bonheur de mourir maintenant?.. J'ai acquis des succès trop rapides, trop faciles........ Et toute cette foule qui m'enivrait de ses louanges, si elle allait un jour me charger d'opprobre et de railleries!... J'en ai vu tant d'exemples! C'est le sort des poètes... Oh! alors, alors, je mourrais aussi, mais sombre et désespéré!...

Gustave venait de se laisser tomber dans un fauteuil, et sa tête, lourde et brûlante, s'appuyait sur l'une de ses mains.

Sa lampe de travail était posée sur un bureau encombré de livres et de manuscrits ; on y voyait Corneille et Tacite, Shakspeare, Dante, Virgile. Ces volumes étaient la plupart tout grands ouverts, ou les feuillets tournés contre la table: c'étaient les auteurs favoris de Gustave, ceux qu'il lisait chaque jour au milieu de son travail, qu'il apprenait

involontairement par cœur à force de les réciter.

Le silence régnait dans la chambre du poète; il conservait la même attitude de muette rêverie, et des soupirs s'élançaient par moment de sa poitrine. C'est qu'un monologue douloureux et morne retentissait au fond de son cœur : il pensait tour à tour à son père, à sa mère, à Flora... Si du moins il pouvait la voir une fois encore, elle, cette douce et chère Flora, cette bonne sœur qu'il aimait avec une adoration profonde !... Mais non, elle ignorait tout, sans doute. Plongée dans un calme sommeil, elle ne pouvait deviner l'affreuse et poignante insomnie de Gustave !

Et puis de temps à autre, Gustave, essayant d'oublier ses parents et Flora, jetait un regard mélancolique sur ses livres, sur ses poëtes latins. Mais alors une foule d'autres pensées non

moins amères lui torturaient le cœur : cet ouvrage commencé, ces poèmes qui devaient un jour l'envelopper de gloire, il fallait donc les laisser interrompus! O douleur! O supplice! le poète seul peut comprendre de pareilles souffrances ; le poète seul peut comprendre tout ce qu'il y a d'horrible dans la mort, lorsqu'elle vient l'arracher, plein de verve et d'inspiration, à ses travaux, à sa gloire !

— Eh ! qu'importe, après tout ! s'écria Gustave en se levant avec énergie. Tout cela, c'est le néant, c'est un songe !... Avant d'être poète et artiste, il faut être homme! et maintenant je ne dois plus songer qu'à une chose... Le marquis de Pons m'a outragé, m'a torturé dans tout ce que j'avais de plus cher au monde... C'est du sang qu'il faut pour laver cette injure! Son sang ou le mien, n'importe!... Oh! oui, je ne dois pas hésiter!... c'est mon

devoir !... C'est l'honneur de Flora qui demande vengeance !... Que ne suis-je à demain !

Gustave se tait, il marche quelque temps sombre et pensif : sa tête bouillonnait, les artères battaient avec une force inouie dans ses tempes. Il ouvre vivement une croisée pour respirer l'air de la nuit. Les rues étaient désertes, on entendait seulement au loin comme un roulis confus : c'était le bruit des voitures attardées, et le murmure du vent qui se brisait aux angles des toits.

— Oh ! oui, reprend Gustave, avec une douloureuse exaltation.. Que ne suis-je à demain !.. c'est trop souffrir... Ce n'est rien que la mort... mais l'agonie !... Oh ! mon père! ma pauvre mère ! je vous vois toujours... J'entends vos cris et vos sanglots... Il me semble par moments sentir le froid de vos larmes !

Et Flora, je ne la verrai donc plus ! Oh ! cette main ne pressera donc plus la sienne ! Si j'entendais encore une fois au moins le timbre de sa voix enchanteresse !.. Un regard de ses yeux, un mot de sa bouche... et mon cœur bondirait de joie ! Comme je serais heureux et fier alors de saisir une épée, et d'offrir ma poitrine aux coups de mon adversaire ! .. Je serais invulnérable, je serais véritablement un homme!... Car il ne s'agit pas seulement de me battre, il ne s'agit pas seulement de mourir... il faut que je venge !.. Oh ! Flora ! Flora ! si tu pouvais m'entendre!

Une voiture s'arrête devant la maison ; on frappe violemment ; et bientôt Gustave entend monter précipitamment l'escalier.

On sonne, on frappe à sa porte.

— A cette heure ! dit-il. Qui donc?...

Son cœur cesse de battre un instant ; une sueur froide parcourt ses membres. Il ouvre...

— Ah ! c'est elle !..

Et Flora s'élance dans la chambre; elle laisse tomber sa pelisse, et se jette dans les bras de Gustave en le couvrant de baisers et de larmes.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.